Comm. Harbor 2 11 5'4 45'00 f.s. (les 5 t.)
Fois " 7. 2. 5'6

ŒUVRES

DE

NIVELLE

DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoiſe.

TOME PREMIER.

ŒUVRES
DE
NIVELLE
DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoise.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée de plusieurs Pièces qui n'avoient point encore paru.

TOME PREMIER.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES

LIBRARIES

A PARIS

University of Ottawa

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE DES PIÈCES

contenues dans ce premier Volume.

LA FAUSSE ANTIPATHIE.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

L'ÉCOLE DES AMIS.

CSP

PQ

1993

L2

1777

V.1

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE CLERMONT.

MONSEIGNEUR,

En présentant à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME les Ouvrages de M. DE LA CHAUSSÉE, *je m'acquitte d'un devoir dont il s'étoit fait lui-même une loi.*

La protection que vous accordez aux Sciences & aux Beaux-Arts, auroit été pour lui un titre suffisant pour vous offrir

ſon hommage : mais il en avoit un plus flatteur, je veux dire les bontés dont vous l'avez honoré pendant ſa vie, & il en a reçu des marques bien éclatantes, par les inquiétudes que vous avez daigné lui faire connoître pendant ſa maladie.

Après une diſtinction ſi favorable, ſes Ouvrages ne pouvoient paroître que ſous vos auſpices.

Permettez-moi, MONSEIGNEUR, en qualité d'ancien ami de l'Auteur, de vous rendre ce tribut de reconnoiſſance qui vous étoit dû, & dont une mort prématurée lui a ôté la ſatisfaction.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, SABLIER, Aſſocié de l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille.

AVERTISSEMENT

Sur la vie & les ouvrages de M. Nivelle de la Chauſſée.

LA vie des Philoſophes eſt marquée rarement par des évènemens qui méritent d'être tranſmis à la poſtérité. *M. Pierre-Claude Nivelle de la Chauſſée*, neveu d'un Fermier Général de même nom que lui, ne fut point touché par l'appas d'une fortune éclatante ; l'amour des Belles-Lettres & d'une vie tranquile l'occuperent uniquement dès ſa premiere jeuneſſe. M. de la Chauſſée naquit à Paris en 1692, fit ſes premieres claſſes au Collége des Jéſuites, la Rhétorique & la Philoſophie au Pleſſis, répandit ſon âme dans des vers qu'il ne montroit qu'à ſes intimes amis : il négligeoit même depuis long-tems les talens qu'il avoit reçus de la nature, lorſque La Mothe, cet eſprit ſi fécond en parodoxes ingénieux, fit paroître ſon ſyſtême de la poéſie en proſe. La Faye, quoiqu'ami de ce Poëte détracteur de la poéſie, prit le parti de la Chauſſée dans ſa querelle. Ce fut ce qui donna naiſſance à ſon Epître de Clio, ouvrage plein d'une ſaine critique ; animé par le ſuccès de ce petit Poëme, il ſe livra au théâtre.

Les lauriers qu'il y cueillit, lui méritèrent une place à l'Académie Françoise. Il y fut reçu en 1736. Son Discours de Remerciement *, moitié prose, moitié vers, fut applaudi. Cet ingénieux Académicien mourut le 14 Mars 1754, âgé de 62 ans. Si les auteurs se peignent dans leurs écrits, la Chaussée devoit être un homme aimable & un honnête-homme. Quant à son mérite dramatique, cet auteur a de la raison, de la noblesse, du sentiment & du pathétique, il s'est exercé avec succès dans le comique larmoyant. On peut mettre à la tête de ses Comédies l'Ecole des Meres, & le premier des Drames romanesques au goût des bons Juges. Mélanide fut son triomphe; elle est pleine de sentiment & de chaleur. L'extrême intérêt n'y est point interrompu par la basse plaisanterie. Le peu de comique qui s'y trouve est noble & naît du fond du sujet. Le célèbre Piron, jaloux de voir Mélanide marquée au même point de supériorité que la Métromanie, plaisanta beaucoup sur les comédies attendrissantes, qu'il comparoit à de froids Sermons. *Tu vas donc entendre prêcher le Pere de la Chaussée*, dit-il un jour à ses amis qu'il rencontra allant à Mélanide. Maximien a des beautés, ainsi que le Préjugé à la mode, qui est extrêmement intéressant.

* Placé à la fin du dernier volume.

Mais on se récria contre ce nouveau genre : cependant ces pièces furent applaudies, & réussirent au-delà de toute espérance. La postérité décidera entre les censeurs & les admirateurs.

En attendant le jugement qu'en porteront nos neveux, nos voisins ne pourroient-ils pas être de quelqu'autorité pour nous ?

Don Ignace de Luzân a traduit le *Préjugé à la mode* en Espagnol.

M. Riccoboni, cet excellent Comédien Italien, & cet homme si plein de bon-sens & de probité, accoutumé par sa profession au goût de son Théâtre, si éloigné du nôtre ; M. Riccoboni, dis-je, n'a point craint de se déclarer en faveur de la nouveauté dans une lettre qu'il a écrite à M. Muratori.

M. Goldoni, marchant sur les traces de M. de la Chaussée, a osé présenter à sa patrie des scènes intéressantes, pathétiques & même *larmoyantes*, puisqu'il faut se servir de ce terme ; & sa réputation seroit peut-être plus assurée, s'il n'eût pas prodigué son génie, en se prêtant indifféremment aux goûts d'une nation chez qui la passion du théâtre s'est emparée de tous les états.

Comme l'éditeur craindroit de fatiguer le public par une longue apologie des Œuvres de son ami, il aime mieux lui présenter ce qu'en ont écrit plusieurs de nos modernes dont le nom doit être d'un très-grand poids dans la République des Lettres.

Voici ce qu'en dit M. TITON DU TILLET, *article 324 du second Supplément du Parnasse François.*

Pierre-Claude Nivelle de la Chaussée, mort à Paris le 14 Mars 1754, âgé de 62 ans. La Chaussée fut reçu à l'Académie Françoise à la place de M. Portail, premier Président du Parlement, le 25 Juin 1736. La singularité de ses talens a partagé long-tems la ville & la province, & l'a fait regarder comme un écrivain extraordinaire. Il est l'inventeur d'un nouveau genre de Comédie, à qui ses censeurs ont donné le nom de *larmoyant*. Ce n'est point le ridicule du caractere ni les travers de l'esprit qu'il attaque. Ce sont les foiblesses du cœur qu'il représente. Il paroît que son principal but n'est point de corriger; il ne veut qu'attendrir. Plaute, Térence & Moliere ont écrit pour les hommes, & pour les instruire; la Chaussée a pris la plume des mains des Grâces pour plaire aux femmes par la peinture des passions qu'elles éprouvent & qu'elles font sentir. Cette aimable portion de l'univers méritoit bien qu'il y eût un auteur qui lui consacrât particulièrement ses talens. Les larmes qu'il lui a fait répandre à la représentation de ses pièces ont dû le consoler de la mauvaise humeur de quelques critiques trop sévères. Je ne prononcerai point entre ses

partisans & ses censeurs. J'observerai seulement que si la Chaussée s'est écarté de la route ordinaire, il a trouvé, en s'égarant, un sentier qu'il a semé de fleurs. Il est dans le monde littéraire, comme dans le monde politique, des terres inconnues dont la découverte honore l'auteur & tourne à l'avantage de la société. Cependant on peut juger que la Chaussée n'ignoroit pas les agrémens du bon comique par celui qu'il a répandu dans quelques-unes de ses pièces, sur-tout dans celle de l'*Ecole des Meres*, où ce comique ne manque pas. J'avoue que ce n'est pas ce *vis comica* qu'on trouve dans Moliere & dans Regnard.

M. DE VOLTAIRE, *Conseils à un Journaliste, article de la Comédie.*

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de pièces nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains, qui peut-être n'en seroient pas satisfaits ; mais je dirai hardiment que quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs, & où l'on trouve de l'intérêt, comme le *Préjugé à la mode ;* quand les François seront assez heureux pour qu'on leur donne une pièce telle que le *Glorieux*, gardez-vous bien de rabaisser leur succès, sous prétexte que ce ne sont pas des comédies dans le goût de Moliere ; évitez ce

malheureux entêtement qui ne prend sa source que dans l'envie; ne cherchez point à proscrire les scènes attendrissantes qui se trouvent dans ces ouvrages ; car lorsqu'une Comédie, outre le mérite qui lui est propre, a encore celui d'intéresser, il faut être de bien mauvaise humeur pour se fâcher qu'on donne au public un plaisir de plus.

J'ôse dire que si les pièces excellentes de Moliere étoient un peu plus intéressantes, on verroit plus de monde à leur représentation ; le *Misantrope* seroit aussi suivi qu'il est estimé.

Extrait du Discours de M. DE BOUGAINVILLE, *prononcé à l'Académie Françoise, le* 30 *Mai* 1754, *jour auquel il fut reçu à la place de M.* DE LA CHAUSSÉE.

La mort, en nous enlevant M. de la Chaussée, a privé l'Académie, le Théâtre François, la société, d'un auteur ingénieux & sage, d'un Poëte citoyen, dont les Drames intéressans ont ennobli la scène comique, fait rentrer Thalie dans des droits qu'elle avoit laissé prescrire depuis long-tems. Admirateur de l'inimitable Moliere, il tendit au même but que lui par une route différente. Il étudia dans l'école de ce grave maître les règles de l'art ; mais il n'en copia ni le ton, ni la maniere. Il voulut, comme lui, que ses ouvrages fussent des leçons utiles & de fidèles tableaux ; mais au-lieu de peindre

ces travers passagers, qui seroient aujourd'hui trop peu séduisans pour être contagieux, il réserva son pinceau pour ceux dont la source est dans des abus accrédités par le préjugé, ou dans des vices consacrés par la mode. Les hommes de son siècle lui parurent assez éclairés pour n'avoir plus besoin d'être avertis des ridicules grossiers que la malignité saisit d'elle-même, & que l'amour-propre évite; mais, en souhaitant qu'ils devinssent meilleurs, il pensa qu'un des plus sûrs moyens de leur faire aimer la vertu, étoit de la leur montrer sous des images touchantes, & dans des situations à-peu-près semblables à celles qui se répètent tous les jours sur la scène ordinaire de la Société.

Vous reconnoîtrez, MESSIEURS, le fond sur lequel travailla constamment M. de la Chaussée : son cœur l'avoit guidé dans son choix, & les ressources de son esprit firent valoir le mérite du genre qu'il avoit choisi.

Les gens du monde, juges nés des ouvrages de cette espèce, ont donné de justes applaudissemens à des pièces bien écrites, dont l'objet est d'inspirer aux hommes le goût d'une morale bienfaisante, & de les convaincre, par le sentiment, que le devoir est le fondement du bonheur. Des caracteres aimables & vertueux y jettent un intérêt noble, soutenu par l'élégante facilité du style, & par la régularité de l'ordonnance. L'action, simple & conduite avec art, amene un dé-

nouement presque toujours heureux. Le spectateur, tantôt saisi d'admiration, tantôt ému de tendresse, sort en mesurant le dégré d'estime qu'il se doit à lui-même, sur le dégré de plaisir qu'il a ressenti : plaisir dont l'impression douce & pure s'étend à ses mœurs, parce qu'elle lui est communiquée par des personnages qu'après le spectacle il retrouve dans le monde sous les noms de ses amis, de ses pareils, de ses rivaux. Comme leur sphere est la sienne, il se sent capable d'atteindre à leurs vertus : comme il ne leur arrive rien qu'ils ne puissent éprouver, il s'approprie leur expérience, il apprend d'eux à se garantir des mêmes écueils. Convaincu, par leur exemple, que la dignité des âmes est indépendante de celle des rangs, il reconnoît qu'il n'est point d'état d'où l'on ne puisse aspirer à l'héroïsme; parce que ce n'est ni l'éclat des titres, ni la pompe de l'appareil, mais la grandeur de l'effort & la noblesse du motif, qui constituent le mérite d'une action.

Si l'imitation des mœurs fait l'essence de la comédie, l'objet en est rempli, dès qu'on a tiré de nos mœurs, imitées fidèlement, des modèles capables de les épurer; & c'est ce que M. de la Chaussée a fait avec succès. Les suffrages du public ont défendu ses pièces contre l'intolérance de quelques censeurs exclusifs qui prétendoient en proscrire le genre; les uns, comme irrégulier; les autres, comme nouveau.

On a pu répondre aux premiers, que ce genre ne s'écarte point des règles, puiſqu'il eſt dans la nature ; aux ſeconds, qu'il eſt ancien, que l'auteur de l'*Andrienne* l'a connu, & que peut-être le devons-nous au réformateur de la Comédie Grecque. En le faiſant revivre de nos jours, M. de la Chauſſée a l'honneur de l'avoir introduit & fixé pour jamais ſur la Scène Françoiſe, à laquelle on peut dire qu'il appartient plus qu'à toute autre par le rapport qu'il ſemble avoir avec le caractere de la nation.

Ainſi s'eſt vérifié le préſage du grand Corneille, qui ne doutoit pas que ce genre, ſelon lui, plus utile aux mœurs que la Tragédie même, ne dût réuſſir entre des mains habiles. Heureuſe en effet la ſociété où les *Mélanide* & les *Conſtance*, où les *Ariſte* & les *Cénie* feroient le grand nombre ! Plus heureuſe encore celle dont chaque membre trouveroit au fond de ſon cœur l'éloge de pareils ouvrages ! Socrate les eût eſtimés ; Platon, l'ennemi des Poëtes, en eût admis l'auteur dans ſa République.

Afin que le public ne croye pas que je cherche à le ſéduire en ne lui préſentant que des éloges ; je ne diſſimulerai point ce qu'ont penſé des *Œuvres de M. de la Chauſſée* les Journaliſtes de ſon tems. Je crois que leur jugement ne peut être que très utile à ceux qui voudroient courir la même carriere.

M. l'Abbé DESFONTAINES, *Nouvelliſte du Parnaſſe, tome 4, page 49.*

ÉPÎTRE DE CLIO.

Ce petit ouvrage eſt digne de ſon ſuccès, non-ſeulement parce qu'il eſt écrit en faveur de la vérité, & pour le ſoutien du bon goût, contre quelques opinions ſingulieres débitées par de beaux-eſprits modernes, mais encore parce que c'eſt un Poëme didactique fort ingénieux. Pourquoi le Poëme de M. Pope, *ſur la Critique*, traduit en beaux vers par M. l'Abbé du Reſnel, a-t-il eu moins de ſuccès que cette *Epître de Clio ?* C'eſt que le ſujet de cette Epître eſt plus intéreſſant, que l'auteur s'y eſt propoſé un objet plus fixe & plus précis, & qu'il a ſu mettre dans ſon ouvrage, plus d'ordre, plus de raiſonnement, plus d'images, des éloges plus flatteurs & plus de traits ſatyriques. L'auteur y attaque ſolidement & avec eſprit le ſyſtême d'un moderne en faveur de la proſe, & il pouſſe le raiſonnement contre lui juſqu'à une eſpèce de démonſtration poëtique.

Cependant j'y ai remarqué quelques légeres taches. En général j'y trouve un peu trop de monotonie dans le ſtyle. Les vers de dix ſyllabes, ſur-tout ceux qui ſont à rimes plates, exigent certains enjambemens ménagés avec art,

qui ne sont pas assez fréquens dans cette pièce ; ce qui fait que la rime y est importune & fatigante. L'auteur s'est aussi quelquefois permis des vers prosaïques & négligés, des expressions peu correctes & des pensées qui ne sont pas toujours justes.

Observations, tome 1, pag. 25 & suivantes.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

J'ôse dire, à la louange de la pièce du *Préjugé à la mode*, qu'elle n'a rien perdu du tout à l'impression, & que ceux qui ont pris plusieurs fois du plaisir à la voir représenter, en prennent encore à la lire. Vous savez que c'est la marque d'un bon ouvrage en ce genre, & vous connoissez bien des pièces qui ont extraordinairement réussi sur le Théâtre, & dont la lecture est insupportable..... J'ajoûte que l'ouvrage y gagne peut-être en un sens, parce qu'il est fort bien écrit, & que le papier présente aux yeux du lecteur attentif des beautés qui échappent à l'oreille. Certainement cet ouvrage a mis son auteur au rang du petit nombre de bons écrivains dont les talens soutiennent encore un peu la réputation du goût François, & honorent ce siècle malheureusement plus éclairé que fécond.

Tome 8 des Observations, page 233.

L'École des Amis.

Cette Comédie a été représentée avec une espèce de succès, moins dû, à la vérité, au fond de la pièce, qu'à un certain nombre d'endroits touchans & de vers bien faits, & à un dialogue toujours aisé & élégant. Le principal personnage, qui est *Monrose*, a plû, avec raison, par la noblesse de ses sentimens vertueux & par sa probité admirable. A l'égard du genre de cette Comédie, genre qui ne sera jamais de mon goût, il a enfin reçu son passeport. Oui, ce genre de Comédies sérieuses, sublimes même, & pathétiques, qu'on pourroit nommer des *Tragédies bourgeoises*, ne passe plus à présent que pour du *haut comique*.

Tome 25 des Observations, page 25.

Mélanide, *Comédie.*

Tout spectacle sérieux ne doit jamais porter le nom de Comédie. Cela posé, je demande la permission de critiquer la nouvelle pièce de M. de la Chaussée, qu'il lui plaît d'appeler *Comédie*.....

Mais pourquoi n'employons-nous pas, pour

ces sortes de pièces qui ne sont ni tragiques ni comiques, & qui sont néanmoins théâtrales, un mot qui est dans notre langue, & que nous avons emprunté des anciens ? c'est le mot de *Drame*. Ajoutons-y une épithete qui détermine ce terme générique à une espèce particuliere ; nous qualifierons avec justesse toutes sortes de pièces de théâtre. Nous appelons *Drame héroïque*, ce que Corneille a appelé *Comédie héroïque ;* & la *Mélanide* de M. de la Chaussée sera intitulée, *Drame romanesque*, jusqu'à ce qu'il plaise au public d'adopter le mot nouveau que j'ôse lui présenter : c'est celui de *Romanédie ;* il est assez analogue, & n'a rien qui doive blesser.

Comme le public veut bien se prêter aujourd'hui à la disette des sujets & des auteurs, & que le romanesque traité avec art ne laisse pas de plaire sur la scène, cessons enfin de blâmer ce genre, qui, quoique bien au-dessous du vrai comique & bien plus aisé à manier, ne laisse pas d'avoir ses beautés, & d'être une source d'instruction & de plaisir. La nouvelle pièce de M. de la Chaussée est bien capable de réconcilier avec ce genre ceux qui lui ont été le plus opposés. Elle a beaucoup plû sur le théâtre, & ne laisse pas de plaire encore sur le papier, malgré quelques négligences de style.

Sans m'arrêter à quelques reproches qu'on a faits à l'économie de cette pièce, & qui, en

vérité, me paroiſſent bien légers il y faut moins conſidérer, l'élégance de la verſification, qui dans les pièces de ce genre n'eſt point requiſe, que la juſteſſe des maximes ou la vérité des ſentimens.

Les quatrième & cinquième actes touchant & intéreſſant infiniment, eſt-il étonnant que les trois premiers n'aient pas la même chaleur? Il eſt des gens qui voudroient être ſaiſis & échauffés dès la premiere ſcène, & qui, ignorant l'art des protaſes & des épitaſes, ne font pas attention que le feu eſt d'autant plus vif dans les derniers actes d'une pièce, qu'il a été caché dans les premiers. Un grand feu s'allume-t-il tout d'un coup? Je me défierai toujours de la ſuite d'une pièce dont le commencement pique & charme les ſpectateurs. Une pièce telle que celle-ci vaut cent diſcours moraux. Enfin, la derniere ſcène, où le Marquis reconnoît Mélanide pour ſon épouſe, & qui fait le dénouement de la pièce, eſt une ſcène de vérité, de vertu & de ſentiment. C'eſt le triomphe de Mélanide & de l'heureux génie qui a imaginé & conduit un ſujet auſſi intéreſſant. C'eſt, à mon gré, ſon plus bel ouvrage Dramatique.

M. FRERON, *Lettres ſur quelques écrits de ce tems, tome* 4, *page* 3.

Une nouveauté, quelle qu'elle ſoit, s'établit

rarement sans obstacles. On se souleve d'abord contr'elle, on s'y accoutume peu-à-peu, on finit par l'adopter. Tel a été, parmi nous, le destin du comique appelé *larmoyant* Ce genre, dans sa naissance, a essuyé bien des contradictions. Ses succès multipliés l'ont fait triompher, & il sembloit enfin que ses censeurs avoient pris le parti du silence. Mais au milieu des applaudissemens prodigués dans la capitale, une voix s'est fait entendre du fond de la province....

M. de Chassiron a fait paroître ses *Réflexions sur le comique larmoyant*. Il réduit sa matiere à quatre points; il se propose de prouver : 1°. Que la nouvelle maniere de traiter le comique n'est pas autorisée par les anciens.

2°. Que l'on n'a pas la liberté de changer sans cesse la nature de la Comédie.

3°. Que le nouveau genre apporte moins de plaisir & d'utilité que celui du siècle de Moliere.

4°. Qu'il n'est point destiné à passer à la postérité.....

Mais quand les anciens n'auroient pas du tout connu l'espèce de Comédie dont il est ici question, ce ne seroit pas un motif pour la condamner. Nous avons bien des genres ignorés des Grecs & des Romains, qui parmi nous ont un heureux cours, & qui même ont l'approbation des gens éclairés. Il s'agit donc d'examiner si ce mélange de traits comiques & touchans

eſt exactement puiſé dans la nature.....

Je ne penſe pas qu'on puiſſe ſe refuſer au ſentiment de M. de Chaſſiron, quant au mélange des ris & des pleurs; mais je ferai une diſtinction qu'il n'a point faite, & qui, je crois, eſt échappée à tous ceux qui, avant lui, ont cenſuré ce nouveau genre. L'alliance du comique & du plaintif les a tous également choqués, & avec raiſon. Eh bien! il n'y a qu'à rompre ce mariage. Il n'y a qu'à faire des pièces purement attendriſſantes, ſans aucun mélange de comique Je les crois trop raiſonnables pour ſe ſoulever contre ce genre, lorſqu'il ſera purgé de ce qui le rend difforme à leurs yeux. Nous aurons alors au théâtre un genre nouveau, puiſé dans le cœur humain, & digne d'être avoué par la raiſon. En effet, doit-on preſcrire à l'art des limites, quand la nature n'en a pas. Les infortunes des rois & des héros auront-elles ſeules le privilége excluſif de nous émouvoir? Lorſque dans le monde on nous fait le récit d'un malheur arrivé à un de nos ſemblables, nous en ſommes quelquefois attendris juſqu'aux larmes. Pourquoi ce malheur ne nous ſeroit-il pas repréſenté ſur la ſcène? Nous avons des romans héroïques.... des romans comiques.... des romans de ſentiment.... des romans de féerie. D'où vient n'aurions-nous pas autant d'eſpèces différentes ſur la ſcène? Les tragédies répondent aux romans héroïques, les bonnes

comédies aux romans de caractere & d'intrigue, les farces aux romans comiques, l'Oracle de M. de Saint-Foix aux contes des fées ; les pièces attendriſſantes ſeront d'après les romans tendres & paſſionnés.

Je dis plus : le genre larmoyant, puiſqu'on l'appelle ainſi, me paroît plus naturel, plus conforme à nos mœurs que la Tragédie. Les paſſions de Melpomene ſont des paſſions violentes, portées juſqu'à l'excès ; les nôtres ſont réprimées par l'éducation & par l'uſage du monde. Les vices qu'elle peint ſont des crimes ; les nôtres ſont des foibleſſes. Ses héros ſont des rois, & nous ſommes des particuliers. Enfin, les tableaux qu'elle offre à nos yeux n'ont aucune reſſemblance avec ce qui nous touche & nous occupe dans le cours ordinaire de la vie...

Le nouveau Dramatique, manié par une main habile, & abſolument dépouillé du maſque de Thalie, ſympathiſe mieux avec nos caracteres, nos uſages & notre façon de penſer. Ses perſonnages ſont des hommes polis, comme le ſont la plupart des ſpectateurs. On y voit des paſſions, des vertus & des vices qui ne ſont point étrangers ; des ſentimens qui intéreſſent l'Humanité ; des infortunes touchantes, telles qu'il en arrive ou qu'il peut en arriver dans toutes les familles ; une morale accommodée à nos maximes & à notre conduite. Voilà ce que je penſe ſincèrement à ce ſujet. Nous ne pouvons, ſans

ingratitude, refuser notre estime aux auteurs qui les premiers sont entrés dans cette carriere, & s'y sont distingués. *Mélanide* me paroît un modèle dans ce genre. C'est aussi la meilleure de toutes les pièces de M. de la Chaussée, parce qu'il s'est renfermé dans le pathétique, & qu'en écrivain judicieux, il n'a point terni les couleurs du sentiment par des nuances de comique.....

M. de Chassiron soutient que l'essence de la Comédie est invariablement fixée, & qu'il n'est pas permis de changer l'ancienne constitution du Poeme comique. C'est ce que personne ne lui conteste, parce qu'il est certain que la Comédie, telle que l'a pratiqué Moliere, est consacrée par la raison, par le bon goût, & par l'approbation universelle. Mais que répondroit M. de Chassiron aux nouveaux Dramatiques qui lui diroient : « Nous ne nous proposons point, » Monsieur, de changer l'ancienne constitution » du Poëme comique. Ce ne sont point des co- » médies que nous donnons ; ce sont des drames » moraux, des pièces de sentiment. Nous avons » eu tort d'associer quelquefois les ris folâtres » du brodequin à la tristesse. Mais si désormais » nous nous bornons au touchant & au pathé- » tique, quels reproches pourrez-vous nous » faire ? Moliere, selon vous, par ses comé- » dies de caractere a frayé un chemin inconnu » à l'antiquité. Le sentiment nous a ouvert une

» route

» toute inconnue à Moliere. Nos genres ſont » tout-à-fait diſtingués ; nous ne dénaturons » rien, nous créons ; & nos pièces ne reſſemblent » pas plus aux comédies de Moliere, que les » comédies de Moliere reſſemblent aux tragé- » dies de Corneille. Il n'y a peut-être pas au- » tant de différence ; mais il y en a auſſi une » très-réelle entre nos ouvrages & les tragédies » proprement dites, puiſque nous peignons des » vertus, des paſſions, des vices, des ſenti- » mens d'une toute autre eſpèce. Notre genre » eſt donc un genre à part, qui n'a rien à dé- » mêler avec Thalie & Melpomene ».

Je doute que l'Auteur pût réfuter une pareille apologie. S'il s'étoit contenté de blâmer le mélange du comique & du pathétique, il auroit réuni tous les ſuffrages, & peut-être ceux des auteurs eux-mêmes qui ſont tombés dans ce défaut ; mais il attaque le genre de quelque côté qu'on le conſidere ; il ſoutient que c'eſt un genre vicieux : c'eſt ce qu'il ne viendra jamais à bout de prouver.

Le plaiſir & l'utilité qu'apporte ce nouveau genre, ne ſont pas comparables, ſelon lui, au plaiſir & à l'utilité que donne la maniere de Moliere. Quand cela ſeroit, quelle conſéquence en tirer ? Parce qu'une choſe eſt moins agréable & moins avantageuſe qu'une autre, eſt-ce une raiſon pour la rejeter comme abſolument mauvaiſe ? Mais M. de Chaſſiron va plus loin. Les

mœurs, à l'entendre, ne retirent aucun profit des pièces attendriſſantes. Elles ſont incapables de produire aucun retour ſur nous-mêmes. « Tant » de maximes ſi finement préparées, tant de » préceptes ſi élégamment étalés, tombent en » pure perte pour les ſpectateurs. On admire » Mélanide, & on la plaint; mais ſon ton con- » tinuellement douloureux, & le récit de ſes » déſaſtres romaneſques ne nous font pas *d'im-* » *preſſion utile*, parce qu'ils n'en font aucune » *relativement à la poſition où nous ſommes* ».

Avec ce raiſonnement, il n'y a qu'à proſcrire toutes les tragédies. Quel rapport ont-elles avec la *poſition où nous ſommes ?* Elles en ont certainement un bien moins ſenſible que les pièces larmoyantes, que je trouve très-relatives à nos mœurs. De quoi eſt-il queſtion dans *Mélanide ?* D'un mariage clandeſtin, caſſé par une cour ſouveraine; de la cruauté d'un mari qui s'autoriſe d'un arrêt injuſte pour abandonner une malheureuſe victime de l'amour & de la loi; du retour de l'infidèle à la vertu; du bonheur d'une femme eſtimable, qui, après dix-ſept ans de ſéparation, voit ſes infortunes finies, acquiert le titre d'épouſe légitime, & donne un état à un fils tendrement aimé. Ces objets nous ſont-ils auſſi étrangers que M. de Chaſſiron voudroit nous le perſuader ? A l'égard de l'utilité qui en revient pour les mœurs, elle frappe tous les eſprits. De pareilles pièces réveillent

néceſſairement les idées de probité & de vertu que la nature a gravées dans nos cœurs. J'ôſe même avancer que le nouveau genre, à cet égard, l'emporte ſur le genre comique, qui flatte notre malignité, bien plus qu'il ne nous corrige.

Indépendamment de l'avantage qui peut réſulter du genre pathétique, M. de Chaſſiron tombe d'accord qu'il produit de grands mouvemens, & quelquefois même des ſentimens agréables. Que faut-il de plus pour le faire recevoir? Il eſt inconteſtable qu'il ne ſauroit nous fournir des plaiſirs auſſi variés que le comique; mais il ſuffit qu'il nous en procure. J'avouerai même, avec l'auteur, que le genre de M. de la Chauſſée eſt moins fécond que celui de Moliere; on eſt borné, dit-il, *à ne rendre qu'un ſeul ſentiment, la pitié.* On peut faire preſque le même reproche à la Tragédie. C'eſt aux auteurs à ſuppléer, par leur invention & par la richeſſe de leur génie, à la ſtérilité de leur genre.

Après les réflexions ſéveres de M. de Chaſſiron, vous devinez ſans peine le ſort funeſte qu'il préſage au nouveau Dramatique. Il annonce qu'il s'évanouira & qu'il paſſera rapidement avec la mode. C'eſt au tems à juſtifier cette prédiction; mais je crois que la prophétie contraire pourroit s'accomplir: on ne ſauroit trop varier nos amuſemens au théâtre; pourquoi vouloir reſſerrer le cercle de nos plaiſirs, déja aſſez étroit?

M. l'Abbé PREVOST, *pour & contre, tome 5, page 357.*

LE PRÉJUGÉ A LA MODE, *Comédie.*

Ce seroit choquer le jugement du public que de prendre absolument parti contre cette pièce. Les suffrages unanimes sont rarement sujets à l'erreur. Je ne sais si, d'un grand nombre de spectateurs qui ont couru jusqu'à présent à toutes les représentations, il en est sorti un seul sans avoir applaudi. Cependant il s'en trouvera peut-être aussi peu qui n'aient pas trouvé quelque chose à critiquer; & par la même règle, il s'ensuit que le *Préjugé à la mode* doit avoir ses défauts comme il a ses beautés.....

Quoi qu'il en soit, on a donné des marques extraordinaires d'approbation à la nouvelle pièce. On a ri, on a versé des pleurs, on a senti toutes les passions qu'il a plû à l'auteur d'exciter. Le style en a paru aisé, noble, élégant. Il y regne du choix, de la variété & de l'abondance. Il y a des traits d'une éloquence & d'une force admirables.... L'auteur n'a pas négligé le secours de l'art dans les situations; il en a même quelques-unes qui n'ont peut-être rien d'égal dans une comédie. Celle du quatrième acte, où Durval déclare à son épouse qu'il faut se séparer, & la maniere dont elle est amenée &

ſoutenue, me paroiſſent une des plus belles choſes du monde. Si c'eſt l'art qui la forme, c'eſt la nature ſeule qui tire du fond du cœur les larmes qu'on y répand.

Quel caractere que celui de Conſtance ! Toutes les beautés de l'art & de la nature y ſont réunies. Quelle nobleſſe de ſentimens ! Quelle vertueuſe douleur ! Quelle perfection de patience & d'amour ! Un ſeul trait vaut quelquefois des ſcènes entieres. Tel eſt :

Ah ! j'étois reſpectée, & je ne le ſuis plus.

Il y a dans toute la pièce quantité de traits de Maître, qui marquent une parfaite connoiſſance du cœur. Tel eſt encore le changement ſubit du langage de Durval, qui redevient mari brutal en devenant jaloux.

Après le caractere de Conſtance, on ne peut faire trop d'éloges de celui de Damon. D'ailleurs, l'épiſode de ſon amour pour Sophie fait un honneur extrême à l'auteur, par l'adreſſe avec laquelle il l'a ſu lier à l'intérêt principal.

En général le *Préjugé à la mode* m'a paru mériter tous les applaudiſſemens qu'il reçoit. La vertu, l'eſprit & le ſentiment n'ont peut-être jamais été mieux employés ſur le théâtre.

Mais la Critique n'y perd pas non plus ſes droits. On regrette que l'auteur n'ait pas réduit ſa pièce à trois actes, pour ſauver, dans quelques endroits, la langueur de l'intrigue. J'ôſe

déclarer que je ne suis pas de cet avis. Non que je croie pouvoir le justifier du défaut qu'on lui reproche, sur-tout dans le troisième acte, où l'attention n'est presque soutenue que par le jeu du théâtre ; mais étoit-il impossible d'y remédier avec un peu d'invention ? Le sujet en est si susceptible !..... Rien n'est si mal imaginé, à mon gré, que cette nouvelle qui vient aux deux petits-maîtres d'une aventure toute semblable à celle de Durval, & cette comédie où l'on veut qu'il fasse lui-même un rôle. Des rapports si rares & si justes choquent toute vraisemblance. Tout ce qui est ensuite fondé là-dessus inspire le même ennui. Que falloit-il donc substituer ? C'est de l'auteur qu'on devoit l'attendre ; mais il est certain que cinq actes n'excedent point la mesure d'un sujet si intéressant.

Dès les premieres scènes on se plaint d'un autre défaut qu'il étoit plus facile d'éviter. Les chagrins de Constance paroissent trop vifs avant qu'on en connoisse la cause. Elle passe pour malheureuse, on s'attendrit pour elle, on entre dans ses peines, & l'on ne sait pas assez les sujets qu'elle a de s'affliger.

Le caractere de Durval est plein d'inégalités. Assez maître de lui-même pour prendre d'abord le ton le plus libre, & pour se faire un plaisir de l'embarras où il jette son épouse, il devient tout-d'un-coup inquiet, respectueux,

tremblant : il s'égare jusqu'à perdre le repos & la raison. Ce n'est pas que son amour n'eût auparavant la même force, puisqu'il l'avoit porté à quitter la cour ; & que, par le calcul du tems que le peintre avoit mis à faire le portrait, il y avoit plus d'un mois qu'il se consumoit secrettement. Conçoit-on qu'un homme si passionné eût pu laisser si long-tems sa femme dans la douleur de le croire infidèle ? Si le mouvement d'une fausse honte arrêtoit ses transports, il pouvoit du moins lui marquer assez d'attention & de complaisance pour l'empêcher de gémir trop amèrement de son sort.

Argant est insupportable. Qui reconnoîtroit un courtisan, tel que devoit être le pere de Durval, dans un plat bouffon qui rit continuellement sur le ton de *Gorgibus* & de *Maître Pâquier ?* Les deux Marquis sont deux personnages insipides, qui ne font pas plus d'honneur à la cour, même en qualité de petits-maîtres.

Il est vrai que ces défauts peuvent être rejetés, du moins en partie, sur les acteurs ; car il est clair qu'avec un peu de discernement, ils devoient comprendre que les caracteres demandent quelquefois d'être adoucis. Durval & Argant paroîtront peut-être avec plus d'avantage dans la lecture ; c'est-à-dire, lorsqu'ils ne seront plus défigurés par les éclats burlesques de l'un des acteurs, & par les contorsions symmétriques de l'autre. Pour Constance & Damon,

il ſemble qu'à leur action, comme à leur rôle, on ne peut rien changer ſans y perdre. Dans ce tendre dénouement ſur-tout, où le diſcours de Conſtance renferme plus de beautés qu'on n'en a jamais vu enſemble, & où celle qui le récite y en ajoûte mille nouvelles par la ſupériorité de ſes talens, bien maudit ſeroit des Muſes & des Grâces qui n'admireroit pas l'auteur & l'actrice.

PIÈCES

Contenues dans les cinq Volumes de cette Edition.

TOME PREMIER.

LA FAUSSE ANTIPATHIE. Cette Pièce en trois actes, avec le Prologue & la Critique, qui font deux espèces de petites Comédies à part, fut jouée pour la premiere fois le 12 Octobre 1733. Elle n'eut d'abord que quatre représentations, parce qu'on alla à Fontainebleau; mais à sa reprise, le 27 Février de l'année suivante, avec sa Critique, elle en eut encore quinze; en tout dix-neuf représentations.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE, en cinq actes. Cette Comédie, jouée le 3 Février 1735, eut vingt représentations, & fut reprise avec la même réussite le 13 Décembre de la même année.

L'ÉCOLE DES AMIS, Comédie en cinq actes, jouée le 26 Février 1737, eut douze représentations, & fut interrompue au plus fort de son succès par l'indisposition d'un acteur.

TOME SECOND.

MAXIMIEN, Tragédie, mise au théâtre le 28 Février 1738, eut vingt-deux représentations.

MÉLANIDE, Comédie, en cinq actes; donnée le 12 Mai 1741, eut seize représentations.

AMOUR POUR AMOUR, Comédie, en trois actes, avec un Prologue & un Divertissement, joué le 16 Février 1742, eut treize représentations. L'auteur la dédia à Mademoiselle *Gaussin*, sous le nom de *Zémire*, qui étoit son principal personnage.

L'ÉCOLE DES MERES, Comédie, en cinq actes, donnée le 27 Avril 1744, eut treize représentations. Elle fut reprise le 9 Décembre de la même année, & eut encore treize représentations.

TOME TROISIÈME.

LE RIVAL DE LUI-MÊME, Comédie, en deux actes, eut un foible succès. Elle fut jouée le 20 Avril 1746.

LA GOUVERNANTE, Comédie, en cinq actes, donnée le 18 Février 1747, eut dix-sept représentations. Le sujet est tiré d'une aventure véritable, arrivée à M. *de la Faluere*, alors Conseiller au Parlement de Bretagne, & depuis premier Président de ce Parlement.

L'AMOUR CASTILLAN, Cette Pièce fut jouée aux Italiens le 11 Avril 1747.

Nota. *Toutes les Pièces ci-dessus ont été imprimées du vivant de l'auteur.*

ÉLISE, ou LA RANCUNE OFFICIEUSE, Comédie, en un acte. Cette Pièce a été jouée avec succès sur le théâtre de Berni.

LE VIEILLARD AMOUREUX, Comédie en trois actes. Cette Pièce étoit aussi destinée pour le théâtre de Berni ; l'auteur travailloit à y faire des corrections, lorsque la mort le surprit.

TOME QUATRIÈME.

PAMÉLA, Comédie, en cinq actes, jouée en Novembre 1743.

L'auteur fut sollicité de mettre en action le Roman qui porte le même nom ; mais il fut malheureux pour avoir voulu en suivre de trop près le caractere de Paméla. Il la retira dès la premiere représentation, pour supprimer tout ce qui avoit déplu au public, & y faire des changemens considérables.

L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE, Comédie, en cinq actes, jouée en 1749, eut huit représentations. On espere que cette Pièce pourra gagner à la lecture un peu de ce qu'elle a perdu au théâtre.

L'HOMME DE FORTUNE, Comédie, en cinq actes, représentée au château de Bellevue, en présence du Roi, en Janvier 1751.

LE RETOUR IMPRÉVU, Comédie, en trois actes, représentée par les Comédiens Italiens en Juillet 1756. Cette Pièce, qui a été bien reçue du public, a été retirée après la troisième représentation, pour la donner dans un tems plus favorable.

TOME CINQUIÈME.

LES TYRINTHIENS, Comédie, en trois actes. Cette Pièce étoit destinée pour les Italiens.

LA PRINCESSE DE SIDON, Tragi-Comédie, en trois actes. Elle avoit été faite pour la Cour.

ÉPITRE DE CLIO. Cet Ouvrage, le premier qui ait fait connoître l'auteur, parut en 1733, & eut quatre éditions de suite.

COMPLIMENT AU ROI, sur sa Convalescence.

DISCOURS A L'ACADÉMIE.

On ajoutera, pour terminer ce Volume, une *Traduction de la Lettre de M.* RICCOBONI *à M.* MURATORI, *sur la Comédie de* L'ECOLE DES AMIS.

LA FAUSSE ANTIPATHIE,

COMÉDIE;

Avec un Prologue & la Critique de cette Pièce :

DÉDIÉE A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

Repréſentée pour la premiere fois le 12 Octobre 1733.

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,

Permettez-moi de mettre sous vos auspices ces essais d'une Muse qui vous étoit déja dévouée, & qui reconnoît ne devoir attribuer ses succès qu'à vous seuls; c'est un témoignage public qu'elle doit aux bontés & aux secours qu'elle a reçus des

illuſtres Amis que ſon bonheur lui a procurés parmi vous. Oui, MESSIEURS, la ſeule reconnoiſſance fera tout le prix de l'hommage que vous rend un de vos Nourriçons; c'eſt en cette qualité que j'ôſe vous offrir un tribut que vous m'avez aidé à vous payer : c'eſt le fruit de vos leçons que je vous préſente & dont je vous rends grâce. Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

PROLOGUE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LE GÉNIE de la Comédie Françoiſe.
LA FOLIE.
LE BON-SENS.
UN BOURGEOIS.
UNE PRÉCIEUSE.
UN ADMIRATEUR.
UN CRITIQUE.
UN PETIT-MAITRE.
UN HOMME SENSÉ.
THALIE.

La ſcène eſt ſur le théâtre de la Comédie Françoiſe.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIERE.

LE GÉNIE de la Comédie Françoiſe, *ſeul.*

ON ne ſe plaindra plus que je ſuis indocile :
Sur le goût du public je vais être éclairci :
Lui-même, il m'apprendra ce ſecret difficile...
Que vois-je ? La Folie & le Bon-Sens auſſi !

SCÈNE II.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

LA FOLIE.

SI je n'étois pas la Folie,
Oh ! je voudrois être Thalie :
Son projet eſt digne de moi.

LE GÉNIE.

Voulez-vous bien me dire en quoi ?

LA FOLIE.

Ah ! l'extravagance eſt complette.

LE GÉNIE.

Si vous ne daignez pas vous en expliquer mieux ?...

LA FOLIE.

Comment ! Vous ajournez le public en ces lieux,
Pour le mettre ſur la ſellette ;
Et lui faire avouer en quoi, comment, par où,
On peut le contenter ! Eh ! mais rien n'eſt plus fou.
Demander au public le ſecret de lui plaire :
Vous allez bien l'embarraſſer.

LE GÉNIE.

Vous m'étonnez. Puis-je mieux faire ?
A qui faut-il donc m'adreſſer ?

LA FOLIE.

A tout autre. Sait-il ce qu'il veut, ce qu'il aime ;
Lui qui ne fut jamais d'accord avec lui-même ?
Ne lui demandez pas ce qu'il n'a jamais ſu.
Ce qui le détermine eſt toujours imprévu :
Le caprice eſt ſon guide & ſa loi naturelle :
Son goût eſt pour lui-même une énigme éternelle.

LE BON-SENS.

Le public n'eſt pas tel que vous le dépeignez ;
Du moins, le véritable : & vous vous méprenez.

LA FOLIE.

Qu'appelez-vous le véritable ?
Combien en comptez-vous ?

LE BON-SENS.

Autant qu'il eſt de gens ;
Dont les goûts ſont entr'eux plus ou moins différens.
Le moindre cercle uſurpe un nom ſi reſpectable ;
C'eſt-là qu'un ſuffiſant décide à tout haſard,
Suivant les préjugés, les goûts & les uſages
De tous ces différens & faux Aréopages.
Chaque ſociété forme un public à part :

Mais il en est un autre, & c'est le véritable,
Le moins nombreux de tous, & le plus redoutable,
Qui sait ce qui lui plaît, qui sait ce qu'il lui faut,
Qui tous les jours ici le déclare assez haut.
N'attendez pas de lui ces louanges frivoles,
Ces ris contagieux, ces éclats indécens,
Enfans de l'ignorance, ennemis du bon-sens,
Qu'excite tous les jours, aux pièces les plus folles,
Un premier mouvement qui ne se soutient pas.
Sa joie & ses plaisirs ne sont point un délire,
Un accès passager qui n'a qu'un faux appas :
Il ne rougit jamais de ce qui l'a fait rire ;
Ce public m'appartient, les autres sont à vous.

LA FOLIE.

Bon-Sens, vous radotez. Ils m'appartiennent tous.
De quel droit venez-vous ici me tenir tête ?

LE BON-SENS.

Ou par droit naturel, ou par droit de conquête.

LA FOLIE.

Vous allez discourir, & m'ennuyer à mort.
Eh ! que m'importe, à moi, d'avoir raison, ou tort ?
Ici la préséance entre nous est réglée.

LE BON-SENS.

Ne vous lassez-vous point de vous y voir sifflée ?
Vous l'êtes tous les jours ; jamais je ne le fus.

LA FOLIE.

On m'aime ; & l'on vous craint : voilà la différence.
Lorsque vous paroissez, on bâille ; & rien de plus.

[*A part.*]

Ah ! je ressens déja l'effet de sa présence.

[*Elle bâille.*]

Oh ! vous allez jouer un rôle fort plaisant !

LE BON-SENS.

On va plaider ma cause, & j'y serai présent.

LA FOLIE.

Tans pis.

LE BON-SENS.

Peut-être.

SCÈNE III.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, UNE PRÉCIEUSE, UN BOURGEOIS, UN CRITIQUE, UN ADMIRATEUR, UN HOMME SENSÉ.

[*Ils font tous amitié au Bon-Sens.*]

LE CRITIQUE, *caressant le Bon-Sens.*

[*A la Folie.*]

AH ! Serviteur, Déesse.

LA FOLIE.

D'où vient donc que ces gens lui font tant de caresse ?

LE CRITIQUE, *au Bon-Sens.*

Ah ! parbleu, mon Patron, je vous sers assez bien,
Envers & contre tous ; je ne ménage rien.
Vous êtes ce que j'ai de plus cher dans le monde.
Sans cesse, à tous propos, je critique, je fronde.
Malheur à tous les sots, y compris les auteurs,
Sans compter leurs admirateurs.

[*Il fait une révérence à l'Admirateur.*]

Quand, suivant leur coutume, ils vous font quelque outrage,
Ventrebleu ! je m'éleve, & contre eux je fais rage.

LE

LE BON-SENS.

Je vous suis obligé. Mais, loin de me servir,
Si vous continuez, vous me ferez haïr.

LA PRÉCIEUSE.

Le sexe dont je suis ne vous rend guère hommage ;
Mais je déroge à notre usage,
Et mets en non-valeur ma dispense avec vous.
Je veux bien vous devoir mes charmes les plus doux.

L'ADMIRATEUR.

Madame fait valoir la moindre bagatelle.
Personne, en vérité, ne s'exprime comme elle.

LE CRITIQUE.

Tant-pis, morbleu !

LA FOLIE.

Voyons, ce n'est pas d'aujourd'hui
Que je vois les plus fous se réclamer de lui.

LE BOURGEOIS, *au Bon-Sens.*

Touchez là, notre ami ; je suis aussi le vôtre.
Demandez à ma femme, à qui, soir & matin,
Je vous prône sans cesse ; & c'est, comme dit l'autre,
Perdre son tems & son latin.

LE GÉNIE.

Vous savez l'embarras que mon emploi me donne :
Je suis chargé du soin de vos amusemens.
Je voudrois, s'il se peut, ne déplaire à personne ;
Et réunir enfin vos applaudissemens.
Donnez-m'en le secret ; vous le savez ?

TOUS.

Sans doute.

LE GÉNIE.

Convenez entre vous ; déterminez ma route ;
Et vous serez servis au gré de vos désirs.
Dites-moi votre goût ; ordonnez vos plaisirs.

LA FOLIE.

Qui, mieux que moi, peut vous le dire ?
N'eſt-ce pas moi qui les inſpire?

LE BOURGEOIS.

Or ſus, pour commencer, tout d'abord je conclus
Que la meilleure pièce eſt où l'on rit le plus.
Pour moi, la plus joyeuſe eſt celle où je me livre.
Du reſte, ſerviteur ; je m'ennuie en entrant,
Et fût-elle un chef-d'œuvre, & propre à faire un livre,
Malgré moi, ventrebleu ! je bâille, en admirant.

L'ADMIRATEUR.

Oui, j'aimerois aſſez une pièce égayée.

LE BOURGEOIS.

En un mot, j'aime à rire à gorge déployée.

LA PRÉCIEUSE.

Eſt-ce qu'on rit encore ?

LE BOURGEOIS.

Eſt-ce qu'on ne rit plus?
Vous me la donnez belle ! Et, par quelle aventure...

LA PRÉCIEUSE.

La joie eſt tombée en roture.

LE BOURGEOIS.

Et le Bon-Sens auſſi. Je m'en moque. Au ſurplus,
Je veux rire ; ou ſambleu ! je prendrai ma revanche.
Monſieur l'ordonnateur, adieu, juſqu'à Dimanche.

SCÈNE IV.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, LA PRÉCIEUSE, LE CRITIQUE, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSÉ.

LE BON-SENS.

ET d'un public.

LA FOLIE.

Eh bien ! Celui-là par hasard
N'est-il point à vous ?

LE BON-SENS.

Non : je n'y prends point de part.

LA FOLIE.

Ainsi du reste.

[*Au Critique.*]

A vous, caustique impitoyable.

LE GÉNIE.

Dites-nous votre avis. Que trouvez-vous de bon ?

LE CRITIQUE.

Rien.

LE GÉNIE.

Rien !

LE CRITIQUE.

Oui, rien de bon, ni même de passable.

LE GÉNIE.

Vous ne louez donc jamais ?

LE CRITIQUE.

Non :
Je n'en eus de mes jours la sotte complaisance.

LE GÉNIE.

Quoi ! vous n'approuvez rien ?

LE CRITIQUE.

Je n'ai jamais été
Réduit à cette extrémité !
Et pour n'y pas tomber, je blâme tout d'avance.
Le titre de l'ouvrage, & le nom de l'auteur
Suffisent pour cela, quand on est connoisseur.
C'est le Bon-Sens qui fait que jamais je ne loue.

LE BON-SENS.

Moi ! Soyez assuré que je vous désavoue.
Je n'approuvai jamais cette extrême rigueur
Que l'on exerce, autant par air, que par humeur.
Mais, au contraire, je me prête ;
En faveur des beautés, je fais grace aux défauts.
Trop de délicatesse est souvent indiscrette.
Un dégoût général désigne un esprit faux.
Qui n'est jamais content, n'est pas digne de l'être.
Tel épluche un ouvrage, en croyant s'y connoître,
Et trouve des défauts par-tout,
Qui ne sont bien souvent que dans son propre goût.

LE CRITIQUE.

Ah ! vous êtes trop bon.

LE GÉNIE.

Et vous trop intraitable.
Je n'ai rien à vous demander.

LE CRITIQUE.

Cependant je puis vous aider
A donner un spectacle un peu moins détestable.
Je connois le public. Il est malin, cruel ;
Il aime à voir couler la bile avec le fiel.
Quittez tout autre goût ; embrassez la Critique ;
Armez-vous de ses traits ; devenez satyrique.
Ce genre a trouvé du crédit ;
On l'a rendu facile : il y faut moins d'esprit.

LE BON-SENS.

La Critique, autrefois moins âpre & moins amere,
Instruisoit les auteurs, savoit les redresser;
Comme on voit une tendre mere
Corriger des enfans qu'elle craint de blesser.
Alors, elle pouvoit briller sur le théâtre :
Mais son utilité n'a pas duré long-tems ;
Ce n'est plus aujourd'hui qu'une affreuse marâtre,
Qui dès le berceau même étouffe ses enfans.

LA FOLIE.

Vous voulez supprimer le plaisir de médire ?

LE CRITIQUE.

Qu'importe que l'on nuise, aussi-tôt qu'on fait rire ?
Tombez sur ce peuple d'auteurs,
A qui l'appas du gain & la fainéantise
Font apporter ici sottise sur sottise,
Dont ils savent trop bien empaumer les acteurs.
Aidez-les à se faire une guerre cruelle ;
Empoisonnez encor leur haîne mutuelle,
Et la rage qu'ils ont à s'entre-déchirer ;
N'épargnez à pas un la plus forte satyre ;
Fût-ce même Apollon. Le public aime à rire
De ceux que tous les jours on lui voit admirer.

LE GÉNIE.

En suivant votre avis....

LE CRITIQUE.

Vous ne pouvez mieux faire.

LE GÉNIE.

Je ferai donc sûr de vous plaire.

LE CRITIQUE.

Point du tout. Quant à moi, ce que je vous en dis,
C'est pour votre profit. Jamais je n'applaudis.

SCÈNE V.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, LA PRÉCIEUSE, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSÉ.

L'ADMIRATEUR.

CETTE guerre d'auteurs auroit bien son mérite.

LA PRÉCIEUSE.

Vous moquez-vous des spectateurs ?
Quoi ! nous aurons toujours des bisbilles d'auteurs !
Ces sujets sont trop bas. Le public vous en quitte,
Génie ; élevez-vous à des objets plus grands.
Prenez le ton Philosophique ;
Ajustez la Métaphysique
A l'usage du sexe & des honnêtes gens ;
Pour la mettre à portée, ôtez-lui les échasses :
Mais ne lui donnez pas des allures trop basses ;
Ayez le badinage abstrait & clair-obscur,
Toujours enveloppé d'un tendre crépuscule.
Faites-vous deviner, vous plairez à coup sûr.
Ayez pour votre langue un peu moins de scrupule ;
Osez en disposer comme de votre bien :
Pour dire ce qu'on veut, c'est l'unique moyen.
D'heureuses libertés sont bien récompensées.
Soyez manieré dans vos réflexions,
Et toujours imprévu dans vos expressions.
Agencez votre style à l'air de vos pensées.

L'ADMIRATEUR, *battant des mains.*

Ah ! Miracle !

LE BON-SENS.

Monsieur entend apparemment
Ce jargon-là tout couramment ?

L'ADMIRATEUR.

J'imagine l'entendre, ou du moins je l'admire.

LA FOLIE.

Hé ! mais rien n'eſt plus clair. Je ne pourrois mieux dire.

[*Au Bon-Sens.*]

Oh ! vous hauſſez l'épaule à tout ce que l'on dit.
Ce langage n'eſt pas le vôtre ;
C'eſt celui de l'eſprit. Quiconque en parle un autre,
Encanaille à la fois ſa langue & ſon eſprit.

LE GÉNIE, *au Bon-Sens.*

Donnerons-nous encor dans ce tatillonnage ?

LE BON-SENS.

La nouveauté du genre a d'abord ébloui ;
Mais le charme eſt évanoui.
La raiſon a repris ſon ancien langage ;
Et c'eſt celui de vos ayeux ;
Il doit être pour vous auſſi bon que pour eux.

LA PRÉCIEUSE.

J'en appelle.

LE GÉNIE.

A qui donc ?

LA PRÉCIEUSE.

Au Bon-Sens.

LE GÉNIE.

C'eſt lui-même
Qui vient de décider.

LA PRÉCIEUSE.

Votre erreur eſt extrême.
Je m'y connois : ce n'eſt plus lui.
Iſmene ouvre ce ſoir ſon cercle Académique.
On doit, en ma faveur, y relire aujourd'hui
Une pièce d'un goût métaphyſi-comique ;

C'eſt de l'eſprit tout pur paſſé par l'alambic,
Trop fin pour le goût du public ;
Le Bon-Sens, mais je dis le Bon-Sens véritable.

LE BON-SENS.

Vous verrez que nous ſommes deux.

LA FOLIE.

Autant que de publics ; cela n'eſt pas douteux.

LA PRÉCIEUSE.

Il y ſera, vous dis-je ; & ce Juge équitable
Approuvera mon goût, & me rendra raiſon
De l'accueil ſi bourgeois qu'on me fait en ſon nom.

SCÈNE VI.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSÉ.

LE BON-SENS.

LA bonne connoiſſeuſe !

LA FOLIE.

Allez, ma chere amie,
J'aurai ſoin de me rendre à votre Académie.

L'ADMIRATEUR.

Pour moi, l'on ſatisfait aiſément mes deſirs.
Je ſuis de tous les goûts & de tous les plaiſirs.
J'ai pour tous les auteurs une eſtime infinie ;
Je ne ſifflai jamais aucun d'eux de ma vie.
Tout homme qui s'adonne à divertir autrui,
Mérite que l'on ait un peu d'égard pour lui.

Auſſi malgré ma femme, & ſes façons mauſſades,
J'en ai toujours, ſans vanité,
Chez moi deux ou trois accolades,
A l'heure du dîner, pour leur commodité;
Mon cuiſinier fait des merveilles.
Ces Meſſieurs, à leur tour, enchantent nos oreilles.
Ainſi....

LE GÉNIE.

De vos avis on ſe paſſera bien.
Quiconque admire tout, ne ſe connoît à rien.

SCÈNE VII.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'HOMME SENSÉ, LE PETIT-MAITRE.

LE PETIT-MAITRE.

JE viens tard; excuſez. Je me ſauve au plus vîte.
[*A la Folie.*]
Déeſſe, vous voilà! Je vous en félicite.
Je vous trouve par-tout où l'on trouve quelqu'un.
[*Montrant le Bon-Sens.*]
Quel eſt ce viſage importun?
Je n'ai vu ſa figure en aucun lieu du monde.
Cela ſent ſon poëte une lieue à la ronde.

LA FOLIE.

C'eſt toute une autre eſpèce, un être de raiſon.

LE BON-SENS.

Avec qui vous n'aurez jamais de liaiſon.

LE PETIT-MAITRE.

Qu'on nomme?

LA FOLIE.

Le Bon-Sens.

LE PETIT-MAITRE.

Oui, je me le rappelle.

LE BON-SENS.

C'eſt du plus loin.

LE PETIT-MAITRE.

Quelle nouvelle ?
Hé bien, qu'a-t-on conclu ?

LE GÉNIE.

Rien encore entre nous.

LE PETIT-MAITRE.

Qu'attend-on ?

LE GÉNIE.

Votre avis.

LE PETIT-MAITRE.

Soit.

LE GÉNIE.

D'abord aimez-vous ?...

LE PETIT-MAITRE.

Beaucoup.

LE GÉNIE.

La Comédie ?

LE PETIT-MAITRE.

Oui, quand elle eſt meublée.

LE GÉNIE.

Qui vous la fait aimer ?

LE PETIT-MAITRE.

Le monde & l'aſſemblée.

LE GÉNIE.

Mais....

LE PETIT-MAITRE.

Le monde se cherche, & je le cherche aussi.

LE GÉNIE.

C'est-là tout ce qui peut vous attirer ici?

LE PETIT-MAITRE.

Oui, l'affluence est tout ce qui m'est nécessaire:
Je jette, en arrivant, un coup-d'œil circulaire.
Nous ne valons qu'autant que nous nous faisons voir.
Si quelque femme d'importance,
Fiere d'être à la Cour un peu sur le trottoir,
Veut éluder ma révérence,
Je me fais un plaisir d'abaisser son orgueil
Jusqu'à me saluer: je fais la guerre à l'œil,
Je la tiens en arrêt, & je m'opiniâtre
Tant qu'au milieu d'un acte enfin l'on m'apperçoit.
Je me leve, on me rend le salut qu'on reçoit.
Cela fait un coup de théâtre.

LE GÉNIE.

Et la pièce?

LE PETIT-MAITRE.

Elle va son train, & moi, le mien.

LE GÉNIE.

Sans qu'elle vous occupe en rien;
Car vous n'êtes pas homme à prendre la fatigue
D'entrer dans des détails, & d'en suivre l'intrigue.

LE PETIT-MAITRE.

L'intrigue! Ah! palsambleu! l'auteur peut arranger
La sienne pour le mieux. J'ai la mienne à songer.
Avant qu'on soit au fait des nouvelles courantes,
Que l'on ait décliné vingt femmes différentes,
A qui, de loge en loge, on va faire sa cour,
Et qu'on ait au foyer été faire son tour,
La pièce est aux abois; le dernier acte expire.

LE GÉNIE.

Et vous jugez alors?...

LE PETIT-MAITRE.

Définitivement.

LE GÉNIE.

Mais encor, que pouvez-vous dire ?

LE PETIT-MAITRE.

Ma décision roule alternativement
Sur ces deux mots....

LE GÉNIE.

Qui sont ?

LE PETIT-MAITRE.

Divin, ou détestable,
Et souvent le dernier est le plus véritable.

LE GÉNIE.

Ah ! je vous reconnois pour être d'un pays
Où d'abord on sait tout, sans avoir rien appris.

LE PETIT-MAITRE.

Enfin les spectacles que j'aime,
Sont ceux où la presse est extrême.

LE GÉNIE.

Pour l'attirer ici, savez-vous un moyen ?

LE PETIT-MAITRE.

Parbleu ! rien n'est plus simple.

LE GÉNIE.

Hé bien ?

LE PETIT-MAITRE.

Les nouveautés sont toujours belles.
Sans vous embarrasser du choix,
Ne nous donnez jamais que des pièces nouvelles ;
Affichez-les d'abord pour la derniere fois ;
Prenez double, rendez vos plaisirs impayables.
Exceptez le Parterre. Il pourroit au surplus
Vous envoyer à tous les diables.
C'est, du reste, à quoi je conclus.

SCÈNE VIII.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'HOMME SENSÉ.

LA FOLIE.

VOILA bien des publics qui passent en revûe.
Vous voyez qu'à la ville aussi-bien qu'à la Cour,
Vous n'étrennerez pas, si cela continue.

LE BON-SENS.

Peut-être que j'aurai mon tour.

LE GÉNIE, *à l'Homme sensé.*

Passons à vous, Monsieur.

L'HOMME SENSÉ.

Moi, sur cette matiere
Je n'ai qu'un foible usage, & fort peu de lumiere.
Je pourrois me tromper.

LA FOLIE.

C'en est le pis-aller.
Cela ne doit jamais empêcher de parler.
Comment! Vous rougissez!

L'HOMME SENSÉ.

J'ai lieu d'être timide.

LA FOLIE.

On pense mal des gens qui n'ôsent dire un mot.

LE BON-SENS.

Souvent il n'en faut qu'un pour passer pour un sot.

LA FOLIE.

Bon! bon! dites toujours.

L'HOMME SENSÉ.

Jamais je ne décide.

LA FOLIE.

Peut-on s'en empêcher ?

L'HOMME SENSÉ.

J'écoute ce qu'on dit ;
Et je tâche au surplus de le mettre à profit.

LE BON-SENS.

[*A part.*]

Cet homme, par hasard, seroit-il raisonnable ?
J'aime sa retenue, & sa timidité.
Quand on compte si peu sur sa capacité,
On ne dit jamais rien qui ne soit convenable.

L'HOMME SENSÉ.

Je vais, puisque vous l'exigez,
Dire à-peu-près ce que je pense :
Mais ce sera sans conséquence.
Ce ne sont que des préjugés.

LE GÉNIE.

Sur le théâtre, enfin, que faut-il vous produire ?

L'HOMME SENSÉ.

Je cherche à m'amuser ; encor plus à m'instruire.

LA FOLIE.

A s'instruire ! Cet homme est de mauvaise foi.

L'HOMME SENSÉ.

Le vrai, le naturel ont des charmes pour moi.
Renvoyez aux forains ces folles rapsodies,
Que l'on veut bien nommer du nom de comédies,
Qu'on ne voit qu'une fois, que jamais on ne lit,
Où l'esprit & le cœur ne font aucun profit.
Quoi ! nous aurons toujours des farces surchargées,
Une intrigue cousue à des scènes brochées,

Des suppositions, des caracteres faux,
Absurdes, indécens, chargés outre mesure;
Des portraits inventés, dont jamais la nature
N'a fourni les originaux!
Hé quoi! dans le siècle où nous sommes,
Quelle nécessité d'imaginer des hommes!
De pousser leur folie au suprême dégré!
C'est assez des travers que chacun d'eux se donne.
Peignez-les tels qu'ils sont. Un ridicule outré
Fait rire, & cependant ne corrige personne.
Je m'explique peut-être avec témérité.
Bien d'autres cependant ôsent penser de même:
Toutefois je n'en tire aucune autorité;
A vos décisions je soumets mon système.

SCÈNE IX.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

LE BON-SENS.

AH! je le reconnois à ce discours sensé.
Le voilà ce public que j'avois annoncé,
A qui par préférence il faut chercher à plaire.

LE GÉNIE.

Que ne m'est-il permis d'y borner tous mes soins?

LA FOLIE.

Lui! C'est un franc visionnaire,
Et, de tous les publics, celui qui vaut le moins;
Car il est sérieux. Avec la multitude
On ne gagne souvent que de l'incertitude.
Mais j'ai pitié de vous. Je serai votre appui.
Laissez-moi sur la scène un souverain empire;
Sur-tout que le Bon-Sens pour jamais se retire;
Je ne veux rien avoir à débattre avec lui.

A ce prix, j'entreprends d'entretenir Thalie,
Et Melpomène encor, par-dessus le marché.

LE GÉNIE.

Je ne puis. Au Bon-Sens je suis trop attaché.
Mais souffrez qu'avec lui je vous reconcilie.
Cet accord vous convient, & feroit mon bonheur.

LA FOLIE.

Qui? moi! Que je m'uniſſe avec un raiſonneur,
Qui s'oppoſe ſans ceſſe à mon heureux délire,
Dont le but eſt d'apprendre à ſe paſſer de rire?
Un pédant, dont le front toujours chargé d'ennui,
Ecarte le plaiſir qui vient s'offrir à lui;
Le fléau de tous ceux qui deviennent ſa proie;
Qui diſpenſe à regret, & meſure la joie
Que je répands à pleines mains!
Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

LE GÉNIE.

Vous vous corrigerez tous les deux l'un par l'autre.

LA FOLIE.

Entre nous, en un mot, il faut ſe déclarer.

LE GÉNIE.

Je n'ôſerois vous ſéparer.
Son ſecours m'eſt utile, & j'ai beſoin du vôtre.

LA FOLIE.

Hé bien! éprouve donc ſa perſécution,
Inſenſé; je te livre à ſa direction.
Bientôt tes ſpectateurs, auſſi froids que des Ombres,
Encor plus ennuyés que des Mânes plaintifs
Epars ſur les rivages ſombres,
Rappelleront ici les plaiſirs fugitifs;
J'aurai conduit ailleurs leur folâtre cohorte.
A commencer dès aujourd'hui,
Ce lieu va devenir le temple de l'Ennui.
Tu finiras par mettre écriteau ſur la porte.

SCÈNE X.

LE GÉNIE, LE BON-SENS.

LE GÉNIE.

CETTE prédiction pourroit bien s'accomplir.
Je crains qu'elle aille s'établir.....

LE BON-SENS.

Laissez, laissez aller cette folle immortelle :
On peut ici se passer d'elle.
Vous ne manquerez pas de prodiges nouveaux.
Plus d'un vrai nourriçon des filles de Mémoire
Pour quelque tems encore assûrent votre gloire.
Si ce n'est pas assez, ils auront des rivaux.
J'en sais qui n'ont besoin que d'un peu plus d'audace,
Et je vais les encourager.

SCÈNE XI.

LE GÉNIE, *seul.*

JE suis au dépourvû. Que faut-il que je fasse ?
La Folie, en tout tems, est bonne à ménager.

SCÈNE XII.

THALIE, LE GÉNIE.

LE GÉNIE.

DÉESSE, vous voyez mon embarras extrême.

THALIE.

Oui, le public n'est pas d'accord avec lui-même.

LE GÉNIE.

J'ai reçu vingt avis tous différens entr'eux :
Un seul m'a paru bon ; mais il est dangereux.

THALIE.

Il faut pourtant le suivre.

LE GÉNIE.

Où prendrez-vous des pièces ?

THALIE.

Le Bon-Sens t'a promis ses soins officieux.

LE GÉNIE.

Oui : mais en attendant l'effet de ses promesses,
Je n'ai rien à donner.

THALIE.

Hé bien ? Faute de mieux,
Prends cette comédie.

[*Elle lui présente un manuscrit.*]

LE GÉNIE.

Est-ce une bonne aubaine ?

THALIE.

C'est l'essai d'un auteur que je connois à peine.

LE GÉNIE.

Tant-pis,

THALIE.

Au bas du Pinde on m'a fait ce présent.

LE GÉNIE.

Si c'en est un.

THALIE.

Peut-être. Et je n'ôse à présent
Jurer de rien, en fait d'ouvrage :
Le public qu'on prévient, refuse son suffrage.
Entre nous, celui-ci me paroît hazardeux.
Je ne sais : j'y voudrois une fable mieux faite,
Un peu plus de comique, & l'intrigue plus nette.

LE GÉNIE.

Allons, prenons toujours ; les tems sont malheureux.

Fin du Prologue.

LA FAUSSE ANTIPATHIE,

COMÉDIE.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

LÉONORE.

DAMON, amant de Léonore.

GÉRONTE, oncle de Léonore.

ORPHISE, femme de Géronte.

FRONTIN, valet de Damon.

NÉRINE, suivante de Léonore.

La scène est dans une maison de campagne de Géronte.

LA FAUSSE ANTIPATHIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

FRONTIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Ton maître & ma maitresse auroient bien dû s'aimer.
C'est lui....

FRONTIN.

C'est elle....

NÉRINE.

Quoi ?

FRONTIN.

Qui devoit l'enflammer.

Léonore a toujours une mélancolie
Qui lui fait bien du tort. L'amour fuit la folie.
On veut qu'une maitreſſe ait l'air vif, ſemillant ;
Un peu moins de bon-ſens, un peu plus de brillant.

NÉRINE.

Un fou cherche une folle, & la trouve de reſte.
L'état de Léonore eſt cruel & funeſte.
Frontin, toute ſa vie eſt....

FRONTIN.

Défiez-vous-en ;
L'hiſtoire d'une femme eſt toujours un roman.

NÉRINE.

Oui. Le ſien commença par un ſot mariage.
Ce ne fut point l'amour qui la mit en ménage ;
Et jamais on n'en eut un dépit plus mortel.
Il fallut obéir, & marcher à l'autel :
Mais, en ſortant du temple, un jeune téméraire,
A qui, ſans le ſavoir, elle avoit trop ſu plaire,
Furieux de la perdre, attaqua ſon époux,
L'obligea de ſe battre, & tomba ſous ſes coups.
Pour dérober ſa tête à l'injuſte pourſuite
D'un ennemi puiſſant, cet époux prit la fuite.
Léonore auſſi-tôt ſaiſit ſa liberté,
Et s'enfuit en ſecret dans un cloître écarté,
Sous ce nom inconnu, qu'elle conſerve encore.
Que ne feroit-on pas pour fuir ce qu'on abhorre ?
Sa mere, mais trop tard, en mourut de regret.
Géronte apprit enfin notre aſyle ſecret,
Et vint nous apporter....

FRONTIN.

Un brevet de veuvage ?

NÉRINE.

Oui. Nous vîmes la fin d'un ſi long eſclavage.

Cet oncle généreux nous retira chez lui.

FRONTIN.

Mais je ne vois point là tant de sujet d'ennui ;
Car Léonore est veuve, & dans le plus bel âge.

NÉRINE.

Douze ans d'absence ont mis tous ses biens au pillage.
C'est pour les recueillir, ou du moins leurs débris,
Que Géronte est allé faire un tour à Paris.
S'il ne réussit pas dans ses justes poursuites,
Vois l'état malheureux où nous serons réduites.
Géronte a pour sa nièce une tendre amitié ;
Mais tu sais qu'on ne peut vivre avec sa moitié.
Il le faudra, peut-être. Est-il enfer plus rude,
Que d'être à la merci d'une maudite prude,
Toujours contente d'elle, & jamais du prochain ;
Dont la vertu bruyante insulte au genre humain ?
Joins à l'humeur d'Orphise un sujet infaillible,
Qui la rendra pour nous encore plus terrible :
Elle a, d'un premier lit, une fille à pourvoir.

FRONTIN.

Ceci m'ouvre l'esprit ; & je crois entrevoir....
Que je n'étois qu'un sot.... Oui.

NÉRINE.

Cela peut bien être.

FRONTIN.

Je crois que Léonore arrête ici mon maître ;
Mais qu'à cause d'Orphise il tient ses feux secrets.
Quand Damon acheta cette terre ici près,
Tu sais que le château n'étoit pas praticable,
Et qu'il étoit besoin, pour le rendre habitable....

NÉRINE.

Oui, je sais qu'il fallut le faire rétablir.

FRONTIN.

Géronte, en attendant, s'en vint nous accueillir ;

Et, comme un bon voisin, nous offrir un asyle.
Nous vînmes donc chez lui. Mais notre domicile
Est depuis quelque tems en état d'y loger :
Mon maître cependant paroît n'y pas songer.

NÉRINE.

Ta remarque est juste. Oui... Mais la fille d'Orphise.....

FRONTIN.

Julie ? Ah ! si mon maître en avoit l'âme épriſe,
Son amour ôseroit paroître à découvert.
Léonore est trop fiere ; & sa fierté nous perd.

NÉRINE.

Les femmes ne sont pas tout ce qu'elles paroissent.
J'en aurai le cœur net.

FRONTIN.

Les femmes se connoissent.

NÉRINE.

Léonore m'appelle. Adieu. Cela suffit.
Je m'en vais travailler sur ce que tu m'as dit

SCÈNE II.

NÉRINE, *seule.*

TOUT ce que ma mémoire à présent me rappelle,
Me confirme encor plus cette heureuse nouvelle.

SCÈNE III.

LÉONORE, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous m'avez appelée.

LÉONORE.

Oui. Je voulois sortir.
Mais de la part d'Orphise on vient de m'avertir
Qu'elle veut me parler ; ainsi je vais l'attendre.
Pour toi, l'on ne sait plus désormais où te prendre.
Tu sembles te lasser de l'état où je suis ;
Et pourtant je m'en plains tout le moins que je puis.

NÉRINE.

J'étois avec Frontin, puisqu'il faut vous le dire :
Je lui parlois de vous.

LÉONORE.

Je sais ce qui l'attire.

NÉRINE.

Nous disions que Damon auroit dû vous aimer ;
Il a pourtant bien fait de ne pas s'enflammer.

LÉONORE.

Tu n'es pas raisonnable.

NÉRINE.

Il seroit trop à plaindre.

LÉONORE.

Va, ce malheur pour lui ne fut jamais à craindre.
Tu m'assurois pourtant....

NÉRINE.

Oui, je croyois d'abord
Que Damon vous aimoit, Madame; j'avois tort.

LÉONORE.

J'y prends peu d'intérêt. Mais sur quelle assurance
Accuses-tu Damon de tant d'indifférence ?

NÉRINE.

Si l'on aimoit encore ainsi que Céladon,
Peut-être je pourrois en soupçonner Damon.
Mais de pareils amans ne sont plus qu'en idée.
A présent une intrigue est bientôt décidée :
On ne se donne plus le tems d'être enchaîné :
L'amour prend son essor aussi-tôt qu'il est né.
Dès qu'on aime on en fait un récit infidèle ;
On exagere un feu qui n'est qu'une étincelle ;
Pour mieux en assurer l'objet de son amour,
Un amant en instruit & la ville & la cour.
La sotte vanité conduit tout le mystere ;
Et la fatuité l'empêche de se taire.
Si Damon vous aimoit, il en eût fait l'aveu.
Ainsi nous nous trompions... Cela vous fâche un peu ?

LÉONORE.

Vous vous émancipez. M'avez-vous reconnue
Pour être en ma faveur follement prévenue ?

NÉRINE.

Ainsi vous croyez donc mon discours conséquent.
Non, ma chere Maitresse, il est extravagant,
Insoutenable.

LÉONORE.

En quoi ?

NÉRINE.

C'est que Damon vous aime.

LÉONORE.

Mais accorde-toi donc, Nérine, avec toi-même.

NÉRINE.

Un tiers voit mieux que ceux qui sont dans l'embarras.

LÉONORE.

Tu viens de me prouver....

NÉRINE.

Que Damon n'avoit pas
Les défauts des amans qu'en ce siècle on voit naître.
Quoi? parce que l'on n'est ni fat, ni petit-maître,
On ne peut vous aimer! L'obstacle est imprévu.

LÉONORE.

Par où peux-tu juger....

NÉRINE.

Par tout ce que j'ai vu.

LÉONORE.

Mais encore, quoi donc?

NÉRINE.

Premièrement, vos charmes.

LÉONORE.

Je n'ai jamais compté sur de si foibles armes.

NÉRINE.

J'ai démêlé, vous dis-je, à travers ses respects,
Des soupirs étouffés, des regards indirects,
Un silence pénible, autant qu'involontaire;
Des desirs, des égards, du trouble, du mystere,
Un intérêt secret, un soin particulier.
Un homme indifférent est bien plus familier.
Ce sont-là mes garants. Tout cela fait en somme
De l'amour; & de plus, un amant honnête-homme.
J'ai vu bien plus encore.

LÉONORE.

Achève ; dis-moi tout.

NÉRINE.

Que cet amant seroit assez de votre goût.

LÉONORE.

Ah ! c'est trop voir. Finis ; je ne veux plus t'entendre.
Je te défends... Hélas ! que puis-je lui défendre ? ...
Quoi ! de foibles attraits flétris par les douleurs,
Ces yeux accoutumés à pleurer mes malheurs,
Pourroient-ils donc causer encore une foiblesse ?

NÉRINE.

Et sur-tout à l'objet pour qui l'amour vous blesse ?
Car il faut vous aider.

LÉONORE.

Nérine, tu me perds.

NÉRINE.

De quoi m'accusez-vous ? Croyez que je vous sers.
Léonore & Damon sont formés l'un pour l'autre.
C'est moi qui vous apprends sa défaite & la vôtre.
L'hymen peut réparer les maux qu'il vous a faits.
Il forme quelquefois des liens pleins d'attraits.
Quand on dépend de soi, pour soi l'on se marie.

LÉONORE.

Ne me rappelle plus le malheur de ma vie,
Ni les égaremens d'un âge sans raison.
A peine j'achevois ma premiere saison,
On me tira du Cloître ; & j'entrai dans le monde,
Avec les préjugés dont la Jeunesse abonde.
Une mere absolue, abusant de ses droits,
Avoit promis ma main, sans consulter mon choix.
Je me prévins d'abord. Mon dépit fut extrême.
Je croyois qu'on devoit m'obtenir de moi-même,

Je croyois mériter du moins quelques soupirs ;
Mais, loin de s'abaisser à flatter mes desirs,
On ne m'honora pas d'une seule entrevue.
Je fus au temple ; & là, sans détourner la vue,
Victime dévouée au cruel intérêt,
On me fit malgré moi prononcer mon arrêt.
Quel hymen ! Ou plutôt quelle union fatale !
L'aversion, sans doute, entre nous fut égale.
En sortant de l'autel, Sainflore disparut.
Moi-même je m'enfuis ; & mon époux mourut.
Quoiqu'un pareil lien fût contre mon envie,
Je crois, si mon époux n'eût pas perdu la vie,
Que sans doute l'hymen, mon devoir, & le tems,
Auroient mis dans mon cœur de plus doux sentimens.

NÉRINE.

En tout cas, par bonheur, il est en l'autre monde.
Pour vous montrer sur quoi mon préjugé se fonde,
Au sujet de Damon, il faut vous expliquer
Ce que m'a dit Frontin. Il m'a fait remarquer
Que Damon s'accoutume à la maison d'Orphise.

LÉONORE.

Peut-être que sa fille....

NÉRINE.

Eh ! souffrez qu'on vous dise....
Mais on vient.

LÉONORE.

C'est, sans doute, Orphise que j'attends.

NÉRINE, *à part.*

Le diable qui l'amène a bien mal pris son tems.

SCÈNE IV.

ORPHISE, LÉONORE, NÉRINE.

ORPHISE, *à Nérine.*

Vous pouvez demeurer. Vous avez quelqu'adreſſe,
J'aurai beſoin de vous, & de votre maîtreſſe.
[*A Léonore.*]
Madame, vous ſavez qu'autant que je le puis,
Je me fais un devoir d'adoucir vos ennuis.
Entre ma fil'e & vous tout mon cœur ſe partage.
J'eſpere que Géronte en fera davantage;
Qu'il vous fera rentrer dans vos biens uſurpés.
Si par malheur enfin ſes ſoins étoient trompés,
Vous deviendrez, Madame, une ſeconde fille,
Que la fortune aura miſe dans ma famille;
Et vos plus grands malheurs m'attacheront à vous.

NÉRINE, *à part.*

Que diantre ſignifie un exorde ſi doux?

LÉONORE.

Madame....

ORPHISE.

Je prévois ce que vous m'allez dire.

LÉONORE.

Ma reconnoiſſance....

ORPHISE.

Eſt telle que je deſire.

LÉONORE.

De grâce....

ORPHISE.

Epargnez-vous de vains remercîmens.
C'eſt tout ce que je crains, quand j'oblige les gens.

LÉONORE.

Souffrez....

ORPHISE.

Je viens d'apprendre un départ qui m'afflige.
Damon va nous quitter. Et c'eſt ce qui m'oblige
A vous venir prier d'empêcher ſon départ.

LÉONORE.

Pour vos moindres deſirs il aura plus d'égard.

ORPHISE.

N'importe. Je voudrois, ſans être compromiſe,
Que vous employaſſiez ici votre entremiſe.

LÉONORE.

Madame, ſur Damon, ai-je aſſez de crédit...?

ORPHISE.

Aſſez, pour l'amener au point dont il s'agit.
J'ai des deſſeins ſecrets qu'il faut que je vous diſe;
Votre diſcrétion à cela m'autoriſe.

LÉONORE.

Je le crois honnête-homme.

ORPHISE.

Oh! je n'en doute pas.
Le myſtere a pour lui de furieux appas.
Je m'y perds comme vous. Depuis qu'il nous fréquente,
Il eſt d'une réſerve incivile & piquante.

LÉONORE.

En quoi, Madame?

ORPHISE.

En tout. En voici quelques traits.
Il eſt homme de guerre, & n'en parle jamais.

LÉONORE.

Tous ses pareils devroient imiter sa prudence.

ORPHISE.

Quand on est noble, on peut en faire confidence.
Il ne cite jamais ni lui, ni ses ayeux.

LÉONORE.

Ceux qui font autrement sont toujours ennuyeux.

ORPHISE.

Quand on est riche, est-il naturel qu'on s'en cache?
Le premier avantage est que chacun le sache.

LÉONORE.

Il n'appartient qu'aux sots d'en tirer vanité.

ORPHISE.

Ainsi vous approuvez sa singularité?
Tant mieux. Du reste, il est homme assez sociable.
Je crois qu'on en peut faire un mari fort passable.

[*Léonore soupire.*]

Plaît-il?

LÉONORE.

Rien. [*A part.*] Ciel! de quoi va-t-elle me prier?

ORPHISE.

J'ai, comme vous savez, ma fille à marier.
Et ce seroit me faire un plaisir véritable
De savoir si Damon est un parti sortable.
En ce cas, agissez, Madame; servez-nous,
Comme on vous serviroit; faites comme pour vous.

NÉRINE.

Sans doute, c'est à quoi vous devez vous attendre.

ORPHISE.

Je veux, de votre main, l'accepter pour mon gendre.

Je crois qu'il va venir vous faire son adieu.
Je sors, il ne faut pas qu'il me trouve en ce lieu.
Vous ne mettrez en jeu ni moi, ni la future.

LÉONORE.

En vérité, Madame....

ORPHISE.

En pareille aventure,
Il faut avec adresse employer les détours.
Tout homme qu'on recherche en abuse toujours;
Se renchérit d'abord, sans valoir davantage;
Et, de rien qu'il étoit, s'érige en personnage.
Leur fatuité vient du cas que l'on en fait.
Il faut les maîtriser, malgré que l'on en ait;
Se les assujettir, les faire à son caprice.
Nous perdons leur estime, en leur rendant justice;
Nous nous aviliſſons, si nous sentons leur prix;
Et la moindre indulgence attire leur mépris.
Je vous laisse.

SCÈNE V.

LÉONORE, NÉRINE.

LÉONORE.

NÉRINE....

NÉRINE, *riant.*

Ah! rien n'est plus risible.
Orphise vous procure un moyen infaillible
De vous servir vous-même, en servant ses desseins.
Voilà des intérêts remis en bonnes mains!

LÉONORE.

Quelle commission dangereuse & cruelle!
Je ne puis y songer ni pour moi, ni pour elle.

Oui, cette occaſion n'eſt qu'un piége fatal.
Je m'expoſerois trop, je la ſervirois mal.
Laiſſons aller Damon; il faut que je l'évite.
Imagine une excuſe, & reçois ſa viſite.

NÉRINE.

Quel danger courez-vous? Quoi! vous n'ôſez ſaiſir
La ſeule occaſion qui peut vous éclaircir!

LÉONORE.

J'aime mieux à jamais ignorer ma victoire,
Que de mettre en danger mon honneur & ma gloire.

NÉRINE.

A ne point voir Damon ne vous obſtinez plus.
Que pourroit-il penſer d'un ſemblable refus?
Cette affectation ſeroit plus dangereuſe.
D'ailleurs, Madame Orphiſe en ſeroit furieuſe.
Madame, il faut céder à la néceſſité.
Mais j'apperçois Damon.

LÉONORE.

Que ne l'ai-je évité!

SCÈNE VI.

DAMON, LÉONORE, NÉRINE.

[*Damon fait deux ou trois révérences, avance, recule, & paroît déconcerté.*]

NÉRINE, *à part.*

QUE deux amans ſont ſots, quand ils ſont en préſence!
Il faut que je les aide à rompre le ſilence.

[*A Damon.*]

On dit que vous allez chercher en d'au
Une société qui vous amuse mieux.

DAMON, *à Léonore.*

L'ennui n'habite point le séjour où vous êtes.
Des motifs plus pressans, d'autres peines secrettes...

NÉRINE.

Quoi ! vous partez, Monsieur ?

DAMON, *à Léonore.*

Oui, Madame, je fuis ;
Je fais ce que je dois, & plus que je ne puis.

NÉRINE.

Si la maison vous plaît ?

DAMON, *à Léonore.*

Que trop ?

NÉRINE.

Hé ! qui vous presse ?

DAMON, *à Léonore.*

Mon honneur, ma raison, le danger, ma foiblesse:
Votre repos, enfin.

LÉONORE.

Mon repos, dites-vous ?

DAMON, *à Léonore.*

Ah ! Madame, daignez m'écouter sans courroux.
N'y cherchez point un sens coupable & téméraire.
Oui, pour votre repos, ma fuite est nécessaire.
Orphise dans ces lieux cherche à me retenir ;
Et c'est ce qui m'a fait résoudre à me bannir.
Car enfin je dois voir ce qu'on rend trop visible,
Sa bonté m'est à charge, & vous seroit nuisible.

NÉRINE.

Quoi ! vous savez déja le bien qu'elle vous veut ?

DAMON.

Quelqu'un l'ignore-t-il ? Non, jamais on ne peut,
Avec plus de mystere, être plus indiscrette.
Mais je ne puis répondre à ce qu'elle souhaite.

LÉONORE.

On croyoit que Julie auroit dû vous charmer.
Quoi ! ses attraits naissans n'ont pu vous enflammer ?

DAMON.

Ah ! tout autre que moi doit lui rendre les armes.

NÉRINE.

Vous ne l'aimez donc pas ?

DAMON.

Non. J'échappe à ses charmes.
Vous seriez exposée à des soupçons jaloux.
Orphise, avec raison, n'accuseroit que vous
Du refus que je fais de prendre cette chaîne.
Sa pénible amitié se changeroit en haine.
Sans compter d'autres maux trop aisés à prévoir,
Je payerois trop cher le plaisir de vous voir.

LÉONORE.

Vous le voulez ? Il faut approuver votre zele.

NÉRINE.

Allez, Monsieur, allez où l'amour vous appelle.

DAMON.

De quoi m'accusez-vous ? Je m'exile chez moi.
D'ailleurs, si quelqu'objet me tenoit sous sa loi,
Hélas ! je n'aurois point de retour à prétendre ;
Mon cœur s'entretiendroit dans l'amour le plus tendre,
Sans laisser éclater le moindre de ses feux.

NÉRINE.

Tenez, Monsieur, j'ai peine à croire au merveilleux :
Tant de discrétion est hors de vraisemblance.

LÉONORE.

Sans entrer plus avant dans votre confidence,
Puisque vous nous quittez, vous avez vos raisons.

DAMON.

Moi, des raisons ! Je vois vos injustes soupçons.
Vous croyez que je vôle où mon bonheur m'appelle.
Si vous saviez combien cette erreur m'est cruelle !...
Puisque vous m'y forcez, apprenez mon état.
Si j'aimois, mon amour éviteroit l'éclat.
Je dis plus. Mon aveu deviendroit un outrage,
Qui déshonoreroit l'objet de mon hommage.
Mon vainqueur ne pourroit répondre à mon amour.
Hé ! que me serviroit le plus tendre retour ?
Il feroit le malheur de cette infortunée.
Je gémis dans les fers d'un cruel hymenée.

LÉONORE.

Vous êtes marié ?

DAMON.

Je le suis. Mais enfin
Un prompt évènement peut changer mon destin.

NÉRINE.

Partez, Monsieur, partez; vous ne pouvez mieux faire.

LÉONORE.

Orphise approuvera ce départ nécessaire.

DAMON.

[*A part.*]

Madame, j'obéis. J'espere un prompt retour.

SCÈNE VII.

LÉONORE, NÉRINE.

LÉONORE.

IL est donc marié!... Que devient mon amour?
Nérine, je l'aimois.... Sa présence funeste
N'eût fait qu'entretenir un feu que je déteste.
Est ce là le bonheur dont mon cœur s'est flatté?
Rassûre-moi; je crains d'avoir trop éclaté.
Ai je pu contenir ma colere trop prompte?
N'en ai-je point trop dit? Ah! je mourrois de honte.

NÉRINE.

Je ne puis qu'approuver un trop juste dépit.
Mais quel sens peut avoir un mot qu'il vous a dit?
Qu'un prompt évènement peut changer sa fortune!

LÉONORE.

Ah! ne te donne point une gêne importune.
Quand la nécessité ramene ma raison,
Cesse de retarder encor ma guérison.
C'est assez.... Va chercher l'épouse de Géronte.
De tout ce qui se passe il faut lui rendre compte.
Pour ne plus voir Damon, qui part dans un moment,
Je vais me renfermer dans mon appartement.

SCÈNE VIII.

FRONTIN, NÉRINE.

FRONTIN, *tenant un paquet de papiers.*

AH ! te voilà, Nérine ! Enseigne-moi mon maître.

NÉRINE.

Il faut que je t'étrangle. Approche, double traître.
Ton maître est marié ; tu m'en fais un secret !

FRONTIN.

Si j'en sais rien, je veux être étranglé tout net.
Mon maître est un fournois comme on n'en trouve guères :
Oui, je crois que le diable est son homme d'affaires.
Je le trouvai jadis en pays étranger :
Il n'a, depuis ce tems, cessé de voyager.
Ce n'est que depuis peu que nous sommes en France.
Il n'a fait, que je sache, aucune connoissance ;
Si ce n'est chez Géronte, où tu sais bien comment
Il n'a pu refuser de prendre un logement.
Oh ! s'il est marié (ce que je ne puis croire)
Ce n'est pas de mon bail : c'est quelque vieille histoire....
Bon ! il n'a point de femme appartenante à lui ;
Par-tout il a roulé sur le compte d'autrui.

NÉRINE.

C'est un fait. D'où viens-tu ?

FRONTIN.

Je viens à toute outrance ;
De chez cet Avocat ici près en vacance ;

J'y vais dix fois pour une, & toujours sans succès ;
Mais à la fin....

NÉRINE.

Ton maître a-t-il quelque procès?

FRONTIN.

Ma foi, je ne sais point quelle est leur manigance.
Le Robin m'a donné ce paquet d'importance,
En me disant : « Voilà votre maître en repos »...
Mais à quoi rêves-tu ?

NÉRINE.

C'est à certains propos....;
Pourrois-tu deviner ce que ce papier chante?

FRONTIN.

Oui, si j'étois sorcier. Ah ! l'enquête plaisante !

NÉRINE.

Ah ! tu n'es bon à rien. Va-t'en, sans différer.
[*Seule.*]
Je ne sais pas pourquoi j'ôse encore espérer.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LÉONORE, NÉRINE.

LÉONORE.

DAMON eſt-il parti?

NÉRINE.

Sans doute qu'il doit l'être.

LÉONORE.

Orphiſe ne vient point.

NÉRINE.

C'eſt qu'elle ſait peut-être
Tout ce que vous avez à lui dire. En tout cas...
La voilà juſtement.

LÉONORE.

Ne m'abandonne pas.

SCÈNE II.

ORPHISE, LÉONORE, NÉRINE.

ORPHISE, *à Léonore.*

MADAME, en vérité, vous êtes admirable;
Une perſonne unique, une femme adorable.

LÉONORE.

Des noms aussi flatteurs ne me conviennent point :
Et vous me surprenez, Madame, au dernier point.

ORPHISE.

Damon nous reste enfin, grâce à votre entremise :
Si je le sais déja, n'en soyez pas surprise.

LÉONORE.

Madame, excusez-moi....

ORPHISE.

Ses gens l'ont dit aux miens.
Les valets savent tout ; c'est d'eux que je le tiens.
Vous me voyez sensible, on ne peut davantage.
Allons, Madame, il faut achever votre ouvrage.

LÉONORE.

Mon ouvrage ?

ORPHISE.

Quoi donc !

LÉONORE.

Je n'y prends point de part.

ORPHISE.

Mais ne venez-vous pas d'empêcher son départ ?

LÉONORE.

Il vous plaît de le croire.

ORPHISE.

Et de plus, j'en suis sûre.

LÉONORE.

Madame, il n'en est rien.

ORPHISE.

Comment !

LÉONORE.

Non, je vous jure.

ORPHISE.

Damon reſte pourtant ; les ordres ſont donnés.

LÉONORE.

Cela peut être vrai, mais vous me l'apprenez.

ORPHISE.

Quoi, véritablement ?

LÉONORE.

Je vous le certifie.
Je n'ai parlé de rien.

ORPHISE.

J'en ai l'âme ravie.
Vous n'ayez point écrit ?

LÉONORE.

Encore moins.

ORPHISE.

Tant mieux.
Je connois le motif qui l'attache en ces lieux.
Ma fille, j'en ſuis ſûre, en a tout le mérite.
Damon ne peut quitter un ſéjour qu'elle habite.
Pour vous, Madame, à qui cette affaire déplaît ;
Il faut vous diſpenſer d'y prendre d'intérêt.
Oui, je n'ignore pas qu'une femme à votre âge,
N'aime guère à jouer un ſecond perſonnage.
Elle voudroit que tout lui devînt perſonnel ;
Etre l'unique but, l'objet perpétuel
Où tendent tous les cœurs, les yeux & les oreilles ;
Plaire, à l'excluſion de toutes ſes pareilles ;
N'en reconnoître aucune, & dominer par-tout.
A votre âge, Madame, on eſt fort de ce goût.

LÉONORE.

Oui, je ſais qu'une femme aime un peu trop à plaire.
C'eſt de l'âge où je ſuis la foibleſſe ordinaire.
Dans l'arriere-ſaiſon on ne fait qu'en changer ;
Du monde qui nous quitte on cherche à ſe venger

Du plaisir qui nous fuit, des défauts qu'on regrette,
Auxquels on voudroit bien être encore sujette.
Alors, par désespoir & par nécessité,
On se masque ; l'on prend un air d'autorité ;
On se croit vertueuse en voulant le paroître,
Tandis qu'au fond du cœur on néglige de l'être ;
Qu'au contraire on se fait un plaisir inhumain
De nourrir son orgueil aux dépens du prochain.
L'esprit de charité paroît une foiblesse ;
Et la mauvaise humeur prend le nom de sagesse :
Ainsi chaque âge apporte un travers différent.
On échange un défaut contre un autre plus grand ;
Et l'on corrige un vice avec un autre vice.
Mais je veux vous forcer à me rendre justice.
Un mot vous suffira, pour voir quel intérêt
Je dois prendre à Damon.

ORPHISE.

Voyons donc ce que c'est.

LÉONORE.

Apprenez que Damon ne peut être à Julie.

ORPHISE.

Qui l'en empêchera ? Pourquoi donc, je vous prie ?

LÉONORE.

Par un hymen secret il se trouve lié.

ORPHISE.

Bon ! que me dites-vous ? Le traître est marié ?

LÉONORE.

En secret.

ORPHISE.

Avec vous ?

LÉONORE.

Non, je vous en assûre.
Ainsi, vous voyez bien que c'est me faire injure.

ORPHISE.

Ah ! l'énigme eſt aſſez facile à deviner.
Damon devoit ceſſer de nous importuner.
Il n'eſt point retenu par moi, ni par Julie ;
Et cependant il reſte.

LÉONORE.

Ah ! quelle calomnie !

SCÈNE III.

LÉONORE, NÉRINE.

LÉONORE.

JE n'y ſaurois tenir ; je ſuis au déſeſpoir.
Quel trait injurieux ! En eſt-il un plus noir ?
Il reſte ; je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime :
Mon repos, mon honneur, tout en eſt la victime.

NÉRINE.

Vous connoiſſez Orphiſe, & ſa malignité.

LÉONORE.

Et pouvois-je m'attendre à cette indignité ;
Et qu'on m'imputeroit la derniere baſſeſſe ?
Nérine, quelle horreur ! On me croit la maîtreſſe
D'un homme marié !

NÉRINE.

Ce trait eſt inouï !
Une prude jamais n'a bien penſé d'autrui.

LÉONORE.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre.
Orphiſe va le dire à qui voudra l'entendre.

NÉRINE.

Et l'on n'en croira rien.

LÉONORE.

Ah ! quelle est ton erreur !
C'est assez qu'une histoire attaque notre honneur,
Elle passe aussi-tôt pour être véritable.
Tout ce qui peut nous nuire, ou nous perdre, est croyable :
On n'examine rien ; & la crédulité
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

NÉRINE.

Je ne m'étonne plus si tant d'infortunées
Se plaignent, tous les jours, d'être à tort condamnées.
Je vois bien à présent qu'une femme d'honneur,
Avec son innocence, a besoin de bonheur.

LÉONORE, *avec vivacité.*

Dis-moi la vérité. Ne m'as-tu point trahie ?

NÉRINE.

Moi, vous trahir, Madame ! En quoi, je vous supplie ?

LÉONORE.

Damon devoit partir. J'ai reçu ses adieux :
Cependant il s'obstine à rester en ces lieux.
N'aurois-tu point parlé ?

NÉRINE.

Nullement, je vous jure.

LÉONORE.

Je ne sais que penser ; je ne sais que conclurre.
Me serois-je oubliée ?... Auroit-il deviné ?
Dis-moi par quel motif il s'est déterminé ?
Après tant de respect, d'où lui vient tant d'audace !
Il faut donc m'éloigner, il faut que je me chasse.

Mais il devinera que c'eſt lui que je fuis.
Il me ſuivra par-tout, puiſqu'il reſte où je ſuis.
Va le trouver. Dis-lui.... Non, il vaut mieux écrire.
On ne dit par écrit que ce que l'on veut dire.
Et toi, tu lui feras remettre mon billet.

NÉRINE.

Allez.

SCÈNE IV.

NÉRINE, *ſeule.*

JE vais tâcher de trouver ſon valet.
S'il eſt intelligent, il me pourroit inſtruire
D'où vient ce changement, & qui peut le produire.

SCÈNE V.

DAMON *ſeul, & tenant des papiers.*

FAISONS ceſſer enfin le bruit de mon trépas.
Mon ennemi s'appaiſe après tant de débats.
Celle à qui mon malheur avoit uni ma vie,
Se porte à dénouer la chaîne qui nous lie;
Du moins on ſe fait fort de lui faire agréer
Ce projet, que ſes gens viennent de m'envoyer.
J'ai donné ma parole; on répond de la ſienne.
Ainſi, dans quelqu'endroit que ma femme ſe tienne,
Nous nous verrons bientôt, pour ne nous plus revoir.
Mes amis en ſecret m'ont donné cet eſpoir.
Qu'il m'eſt doux de briſer une odieuſe chaîne?
Je tiens notre rupture infaillible & prochaine,

Il ne nous manque plus qu'une formalité
Pour achever enfin notre félicité.
En attendant, cessons une feinte importune :
Allons à Léonore annoncer ma fortune.
Avant que je lui dise & mon nom & mon rang ;
Pénétrons dans son cœur. C'est d'où mon sort dépend.
Voyons si mon amour.... Mais j'apperçois Nérine.

SCENE VI.

DAMON, NÉRINE.

DAMON.

PEUT-ON voir Léonore ?

NÉRINE.

Ah ! Monsieur, j'imagine
Que vous rêvez.

DAMON.

Je veux lui parler un moment.

NÉRINE.

Vous me faites frémir d'y penser seulement.

DAMON.

Il faut que je la voye.

NÉRINE.

Ah ! je vous crois trop sage
Pour ôser à ses yeux vous offrir davantage.
Votre présence ici cause assez d'embarras.

DAMON.

De grâce ; annonce-moi.

NÉRINE.

Je ne le ferai pas.

DAMON.

DAMON.

Que je lui dise un mot.

NÉRINE.

Cela n'est pas possible.

DAMON.

Il m'est de conséquence.

[*Il jette sa bague à terre.*]

NÉRINE.

Elle n'est pas visible.
En vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas...
Que cherchez-vous ?

DAMON.

Ma bague.

NÉRINE, *cherchant la bague.*

Ah ! je la vois là-bas,
Ou je suis bien trompée. Oui, justement c'est elle.
[*Elle ramasse la bague.*]
C'eût été grand dommage ; elle est vraiment fort belle.
[*Elle la rend à Damon.*]

DAMON, *refusant la bague.*

Elle est en bonnes mains ; & puisqu'elle te plaît,
Profite du présent que le hazard te fait.

NÉRINE.

Moi, que je la garde ?

DAMON.

Oui ; c'est une bagatelle :
Nérine, je voudrois qu'elle eût été plus belle.
Ce n'est qu'un foible essai du bien que je te veux.

NÉRINE.

Voilà ce qui s'appelle un homme dangereux.
On ne sauroit prévoir des tours de cette espèce.

DAMON.

Puisqu'on ne peut parler à ta belle maitresse,

Tu lui donneras bien un billet de ma part.

NÉRINE.

Voilà donc l'enclouûre ! Allons, à tout hazard.
L'avez-vous ce billet ? Il faut que je m'acquitte.

DAMON.

Je cours te le chercher, je reviens au plus vîte.

SCÈNE VII.

NÉRINE, *seule.*

JE ne sais, à présent que j'ai le diamant ;
Je vois que je me suis oubliée un moment :
Réfléchissons un peu sur mon étourderie.
Je devois refuser cette galanterie.
Mon petit intérêt m'a fait illusion.
C'est la premiere fois... Maudite occasion !
Tu sais apprivoiser l'honneur le plus sauvage ;
Tu menes où tu veux la fille la plus sage.
Sans toi, l'on pourroit l'être avec facilité.
Je ne me croyois pas tant de fragilité.
Cependant, si je rends la bague que j'ai prise,
Je répare une faute avec une sottise.
Damon ne voudra pas reprendre son présent.
Au contraire, il croira qu'il n'est pas suffisant.
Il sera généreux ; je voudrai me défendre ;
Il ne démordra pas, je finirai par prendre :
Voilà pour cet article. Autre réflexion :
Mais comment m'acquitter de ma commission ?

SCÈNE VIII.

LÉONORE, DAMON, *tenant chacun une lettre à la main*; NÉRINE.

LÉONORE, *sortant d'un côté.* [*A Nérine.*]

TIENS, fais rendre à Damon....

DAMON, *sortant de l'autre côté.* [*A Nérine.*]
Tiens, donne à ta maitresse....

NÉRINE, *au milieu d'eux, croisant les bras.*
Donnez, je remettrai chacune à son adresse.

LÉONORE, *avec étonnement.*
Damon!

DAMON.
Madame avoit quelqu'ordre à me donner!

LÉONORE.
Vous le deviez attendre; & je dois m'étonner
De n'avoir pas reçu cette marque d'estime.

DAMON.
Une raison heureuse, ou du moins légitime,
Dont je vais vous instruire....

LÉONORE.
Epargnez-vous le soin
D'un éclaircissement dont je n'ai pas besoin.
Nous nous devons toujours éviter l'un & l'autre.
J'ai ma raison. Souffrez que j'ignore la vôtre.
Partez, Monsieur, partez; & cessons de nous voir;
Que ce soit par égard, si ce n'est par devoir.
C'est pour vous en prier, que j'ôse vous écrire.

DAMON.

Mais....

LÉONORE.

Vous ne devez plus avoir rien à me dire.

DAMON.

Ah ! Madame....

LÉONORE.

Damon ôse me retenir ?

DAMON.

Apprenez donc mon crime, avant de me punir.

LÉONORE.

J'ai lieu de m'offenser de votre réſiſtance.

DAMON.

Il eſt vrai. Pardonnez cette derniere inſtance.
Il y va de mes jours. Permettez, en partant,
Qu'on vous diſe un ſecret qui peut m'être important.

LÉONORE.

Je ne veux rien ſavoir....

DAMON.

Hélas ! daignez m'entendre.
Enfin, je puis céder à l'amour le plus tendre.
Ces ſoupirs, ſi long-tems retenus dans mon cœur,
Peuvent enfin paroître aux yeux de mon vainqueur.
Moins je l'offenſe, & plus je reſſens que je l'aime.
Je n'ai plus déſormais que ſa rigueur extrême...

NÉRINE.

Votre épouſe n'eſt plus ?

DAMON, *à Léonore.*

Ah ! ce titre ſi doux
Auroit dû ne jamais appartenir qu'à vous.
Celle qui le portoit n'a point perdu la vie ;
Nous cédons l'un & l'autre à notre antipathie ;

Et ces nœuds que l'hymen avoit désavoués,
Sont d'un commun accord entre nous dénoués.

LÉONORE.

Quoi ! vous vous séparez?

DAMON.

Une heureuse rupture
Nous dégage tous deux d'une chaîne trop dure.
Nos sermens étoient nuls, ils ont été forcés ;
Notre bouche à regret les avoit prononcés.
Nos cœurs ont réclamé contre la tyrannie
De ceux à qui le Ciel nous fit devoir la vie.
La loi me restitue & ma main & mon cœur.
Nous pouvons tous les deux nous choisir un vainqueur.
Hélas ! mon choix est fait ; & vous devez m'entendre.

LÉONORE.

C'est donc-là ce secret que vous vouliez m'apprendre ?
Et vous croyez, Monsieur, qu'il doit m'intéresser ?

DAMON.

Quoi donc ! ce foible espoir peut-il vous offenser ?

LÉONORE.

Malgré tous ces détours où votre esprit s'efforce,
Ce que vous m'annoncez est toujours un divorce.
Oui, quel que soit le nom dont vous les colorez,
C'est votre épouse enfin que vous déshonorez.
Vous prétendez, Monsieur, me rendre la complice
D'un coupable abandon fondé sur un caprice !
C'est vous qui l'exigez : peut-elle y consentir ?
Je sens le désespoir qu'elle doit ressentir
D'un si terrible affront. Je me mets à sa place.
Pour elle enfin, Monsieur, je vous demande grâce.
Si vous n'aimiez ailleurs.... Ah ! n'en espérez rien.
Elle m'accuseroit ... Votre cœur est son bien.
Loin de favoriser cette indigne rupture,
Je ne puis profiter de sa triste aventure.

DAMON.

N'appelez point divorce un accommodement.
Quand je consens à rompre un faux engagement,
Une chaîne à tous deux également cruelle,
Ce n'est point un affront ; c'est un bonheur pour elle.
Vous n'avez jamais su, vous n'éprouverez point
Que le plus grand malheur est celui d'être joint
Au déplorable objet d'une haine invincible.

LÉONORE, *à part.*

Quelle conformité !

DAMON.

Soyez-y donc sensible.
Quand vous refuseriez de vous rendre à mes vœux,
Nous ne romprons pas moins nos liens rigoureux.
Ma femme n'eut pour moi qu'une haine mortelle ;
C'est ce que vous avez de commun avec elle.

LÉONORE.

Dites-moi donc comment elle a pu vous haïr ?

DAMON.

Vous me haïssez bien.

LÉONORE.

Ah ! laissez-moi vous fuir.
Oublions-nous tous deux.

DAMON.

Moi, que je vous oublie,
Vous, sur qui je fondois le bonheur de ma vie ;
Qui seule avez trouvé le secret d'enflammer
Un cœur que je croyois incapable d'aimer,
Dont vous allez causer l'éternelle souffrance !
Perd-on le souvenir en perdant l'espérance ?
Ce n'est qu'en expirant d'amour & de douleur,
Que je puis oublier l'auteur de mon malheur.
Vous l'apprendrez bientôt : c'est l'espoir qui me reste.

LÉONORE.

N'ajoutez pas encore à mon état funeste
Cet affreux déſeſpoir.

DAMON.

C'eſt vous qui le cauſez.
Ces frivoles raiſons que vous me propoſez,
Qu'invente contre moi votre délicateſſe,
Ne l'emporteroient pas ſur la moindre tendreſſe.
De votre averſion c'eſt le plus ſûr garant.

LÉONORE.

Reſtez dans votre erreur, & vivez ſeulement.

DAMON.

Ah ! puis-je interpréter ce que je viens d'entendre ?
Eſt-ce pitié ? Seroit-ce un ſentiment plus tendre ?
[*Il ſe jette aux genoux de Léonore.*]
Léonore, achevez.

LÉONORE.

Damon....

DAMON.

Eclairciſſez....

LÉONORE.

Que vois-je ? Orphiſe ! Adieu ; fuyez, diſparoiſſez.

SCÈNE IX.

LÉONORE, ORPHISE, NÉRINE.

NÉRINE, *bas à Léonore.*

FERME, tenez-vous bien.

ORPHISE.

Ce que j'ai vu m'enchante.

NÉRINE.

Quoi donc ?

ORPHISE.

En vérité, l'attitude eſt touchante.
Je venois vous marquer que j'avois du regret
D'avoir conçu peut-être un ſoupçon indiſcret.
L'excuſe n'a plus lieu.

LÉONORE.

Pardonnez-moi, Madame.

ORPHISE.

Vous ſouffrez que Damon vous parle de ſa flamme ?

LÉONORE.

Je fais plus ; car je l'aime.

ORPHISE.

Avez-vous oublié
Que Damon, par malheur, eſt déja marié ?
Pour vous, apparemment, c'eſt une bagatelle ;
Ou bien vous m'avez dit une fauſſe nouvelle.

LÉONORE.

Elle étoit vraie alors ; mais tout eſt bien changé.
D'un malheureux hymen Damon eſt dégagé.
On va briſer ſa chaîne ; il me l'a dit lui-même.
Voilà ce qui me fait avouer que je l'aime :
Car je dois avec vous bannir un vain détour.
Toutefois à Damon j'ai caché mon amour.
Je le crois ; ou du moins je cherche à me ſéduire.
Mais, Madame, en tout cas, vous pouvez l'en inſtruire.

ORPHISE.

On va briſer ſes fers ?

LÉONORE.

Ils vont être rompus.

ORPHISE.

Madame, il devient libre, & vous ne l'êtes plus.

LÉONORE.

Oui, je n'en rougis point ; je chéris ma défaite ;
Je perds ma liberté, sans que je la regrette ;
J'ai rencontré l'objet que je devois aimer.
Un mutuel amour a su nous enflammer.
C'est une sympathie invincible, absolue,
Que j'ai d'abord sentie à la premiere vûe.
Si le même rapport n'eût agi dans son cœur,
Jamais je n'aurois pu survivre à ce malheur.

ORPHISE.

Vous survivrez, Madame, à de plus grandes peines.
La mort de votre époux n'a point brisé vos chaînes ;
Il est encor vivant.

LÉONORE.

Mon époux est vivant !

ORPHISE.

Oui, c'est ce que Géronte a dit en arrivant.
Il va vous confirmer cette heureuse nouvelle.
Il étoit tems.

LÉONORE.

Il vit, & je suis infidelle !
Grand Dieu ! dans quelle horreur me précipitez-vous ?

ORPHISE.

Est-ce un si grand malheur de revoir un époux ?

LÉONORE.

Ah ! vous n'ignorez pas quelle est l'antipathie,
Que m'inspira l'époux à qui je suis unie.
L'un & l'autre aux autels nous fûmes entraînés,
L'un à l'autre à regret nous fûmes enchaînés.

ORPHISE.

Une fille aisément se prévient & s'entête ;
Et veut mal-à-propos se choisir sa conquête.
Je subis, à votre âge, un hymen plus fâcheux.
J'en ai fait un second plus conforme à mes vœux :

Eh bien ! je vous dirai qu'ils reviennent au même.

LÉONORE.

Hélas ! pour éviter une infortune extrême,
A quel triste moyen n'ai-je pas eu recours ?
Que ne me laissoit-on finir mes tristes jours ?
J'avois passé douze ans ignorée & tranquile :
Devois-je consentir à quitter mon asyle,
Pour venir retrouver celui que je fuyois ?
Sainflore n'étoit plus ; du moins je le croyois ;
Il ne m'en resta pas la moindre incertitude.
C'est-là ce qui me fit quitter ma solitude.
J'ai cru renaître. Hélas ! je n'avois point vécu.
Le plus beau de ma vie avoit été perdu ;
Et l'amour en devoit empoisonner le reste.
Damon vint dans ces lieux. C'est l'époque funeste
Du plus grand de mes maux. Mon cœur en fut blessé.
Je crus pouvoir aimer. Mon cœur s'est trop pressé.

ORPHISE.

Il faudra bien éteindre une flamme importune.
Et d'ailleurs quelle est donc cette grande infortune ?

LÉONORE.

C'est d'avoir cru pouvoir disposer de mon cœur.
Mais enfin, sous ce nom, qu'au moins pour mon bonheur,
Votre époux a voulu que je gardasse encore,
Je peux fuir à jamais un époux qui m'abhorre.
De quel front à présent paroîtrois-je à ses yeux ?
Pourrois-je soutenir le reproche odieux
Dont il accableroit une épouse infidelle,
Que peut-être il voudroit retrouver criminelle ?

ORPHISE.

C'est la sujétion du sexe infortuné
De périr sous le joug, quand il est enchaîné.
Abandonnez enfin le nom de Léonore.
La feinte vous rendroit plus criminelle encore.

Allez, Silvie, allez retrouver votre époux.
Vous vous inspirerez des sentimens plus doux.
Aussi-bien que l'amour, l'aversion s'épuise.
D'autre ressource enfin ne vous est plus permise.

LÉONORE.

On connoît son erreur sans pouvoir en guérir.
Adieu. Je pars, je fuis; & je vais en mourir.

SCÈNE X.

GÉRONTE, ORPHISE.

GÉRONTE.

LÉONORE est en pleurs. D'où vient qu'elle m'évite?

ORPHISE.

C'est vous, Monsieur Géronte? Où courez-vous si vîte?

GÉRONTE.

Je dois à Léonore un petit compliment;
Je vais m'en acquitter.

ORPHISE.

Eh! de grâce, un moment.

GÉRONTE.

A votre appartement, je me suis fait écrire.
Si vos gens sont exacts, ils pourront vous le dire.

ORPHISE.

Certes, pour un époux l'accueil est très-galant;
Après un mois d'absence, il est fort consolant.

GÉRONTE.

Nous nous retrouverons; & plutôt dix fois qu'une.
Ne nous imposons point une gêne importune,

Ni ces empreſſemens follement amoureux,
Ridicules à l'âge où nous ſommes tous deux.

ORPHISE.

Monſieur, parlez du vôtre.

GÉRONTE.

Oui, dans l'âge où nous ſommes;
Vous croyez que le tems ne vieillit que les hommes?

ORPHISE.

Autrefois....

GÉRONTE.

Eſt paſſé pour ne plus revenir.

ORPHISE.

Et vous anticipez toujours ſur l'avenir.
Monſieur, entendons-nous une fois dans la vie.

GÉRONTE.

C'eſt quand vous le voudrez.

ORPHISE.

Au ſujet de Silvie....

GÉRONTE.

Eh! Madame, pourquoi l'appeler de ce nom?
Vous avez toujours eu cette démangeaiſon.

ORPHISE.

Monſieur, c'eſt que jamais je n'aimai le myſtere.

GÉRONTE.

Vous ſavez cependant qu'il étoit néceſſaire,
De peur d'effaroucher des gens intéreſſés
Entre qui tous ſes biens ſe trouvoient diſperſés:
Mais c'étoit un ſecret, & la charge eſt peſante.

ORPHISE.

L'apoſtrophe eſt commune, & même déplaiſante.

GÉRONTE.

Tout va bien.

ORPHISE.

Son époux est vivant.

GÉRONTE.

Ah ! d'accord.
Oui, cet homme prétend n'avoir pas été mort :
Il revient ; c'est à quoi je ne m'attendois guères :
Les gens qu'il a chargés du soin de ses affaires,
Ont arrêté les miens, quand j'allois terminer :
Mais d'une autre façon j'ai su me retourner,
Sans paroître autrement que par mes émissaires ;
J'ai pris les sûretés qui m'étoient nécessaires.
Léonore, en tout cas, n'y participe en rien.
C'est sur quoi nous allons avoir un entretien ;
Car elle ne sait pas ce que j'ai fait pour elle.

ORPHISE.

En vérité, j'ai plaint sa fortune cruelle.

GÉRONTE.

Tant mieux.

ORPHISE.

Mais cependant, pour certaine raison ;
Il faudra, qu'elle ou moi, sortions de la maison.

GÉRONTE.

Parbleu ! l'alternative est toujours quelque chose.
Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

ORPHISE.

C'est que je me propose
De marier....

GÉRONTE.

Ah, ah !

ORPHISE.

Ma fille avec Damon.

GÉRONTE.

Oui-dà, ce parti-là pourroit être assez bon.

Mais pour cela, faut-il que je chasse ma nièce ?

ORPHISE.

C'est qu'en un mot ici sa présence me blesse.
Je n'en dirai pas plus, ni d'elle ni de lui.
Suffit. Je n'aime point à parler mal d'autrui.

GÉRONTE.

J'entends à demi-mot.

ORPHISE.

Disposez votre nièce
A suivre son époux. J'y compte. Je vous laisse.
Arrangez-vous ensemble ; & faites pour le mieux.

SCÈNE XI.

GÉRONTE, *seul.*

LES femmes ont toujours des projets merveilleux.
Ma nièce n'aura point regret à mon voyage.
D'abord, j'ai retiré tous ses biens du pillage.
Son époux, il est vrai, n'est pas mort. Cependant
Je n'en suis pas la cause ; & c'est un accident
Qui n'interrompra guère, ou très-peu son veuvage,
Puisqu'il veut bien laisser casser son mariage.
Allons la préparer à cet évènement.
Elle n'espere pas un si bon dénoûment.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

ORPHISE, *seule.*

SACHONS ce que Géronte aura fait chez sa nièce.
S'il aime un peu ma fille, en cas qu'il s'intéresse
A son hymen, il peut me servir à mon gré.
Damon est Gentilhomme ; il est même titré....

SCÈNE II.

GÉRONTE, ORPHISE.

GÉRONTE, *sortant de chez Léonore.*

LA femme est une espèce à qui rien ne ressemble ;
C'est tout bien ou tout mal ; & tous les deux ensemble.
Est-elle vertueuse : elle l'est à l'excès.
Sa sagesse devient un véritable accès ;
La modération lui paroît insipide :
C'est toujours à l'extrême où son penchant la guide.
Ses moindres mouvemens sont des convulsions ;
La vertu, dans son cœur, se change en passions,
Dégénere en faux zèle, & devient fanatique.

ORPHISE.

Ah ! vous voilà, Monsieur, dans votre humeur critique.

GÉRONTE.

Ne vous chagrinez pas d'un portrait si flatté.
Une femme, à tout âge, est un enfant gâté.

ORPHISE.

Le mépris pour le sexe est un air qu'on se donne ;
Qui n'est, en vérité, convenable à personne.

GÉRONTE.

Madame, je suis juste, & sans prévention.
J'avois fait jusqu'ici certaine exception....

ORPHISE.

Peut-on savoir combien vous en exceptiez ?

GÉRONTE.

Une.

Et c'étoit encor trop.

ORPHISE.

Pour nous quelle fortune !

GÉRONTE.

C'est Silvie. Ah ! morbleu, je me trompe de nom.
Son caprice imprévu me trouble la raison.
Diable ! je ne sais plus ce que je voulois dire.
J'exceptois Léonore ; & cela vous fait rire.

ORPHISE, *riant.*

C'est votre nièce à qui vous faisiez cet honneur ?

GÉRONTE.

Léonore, elle-même.

ORPHISE

Elle a bien du bonheur.

GÉRONTE.

Oui, d'avoir du mérite.

ORPHISE.

Autant que de sagesse.

GÉRONTE.

Que trop. Et c'est en elle un excès qui me blesse ;

Un travers véritable, un faux rafinement,
Fondé sur le scrupule, & sur l'entêtement.
Je m'en vais préparer Damon à sa disgrâce.

ORPHISE.

Bon ! je l'ai prévenu de tout ce qui se passe.

GÉRONTE.

Déja ? Mais vous l'avez accablé de douleurs.

ORPHISE.

Il falloit, tôt ou tard, qu'il apprît ses malheurs.
Plutôt on les apprend, plutôt on s'en console.

GÉRONTE.

J'espere cependant.....

ORPHISE.

Espérance frivole.

GÉRONTE.

Peut-être que Damon, que j'ai fait avertir,
Aura plus de crédit.....

ORPHISE.

Eh ! laissez-la partir.
Elle est mariée....

GÉRONTE.

Oui.

ORPHISE.

L'affaire est terminée.

GÉRONTE.

Point du tout. Si ma nièce étoit moins obstinée ;
Elle pourroit.....

ORPHISE.

Aller retrouver son époux.

SCÈNE III.

GÉRONTE, ORPHISE, DAMON.

GÉRONTE, *à Damon.*

VENEZ, Monsieur, venez vous unir avec nous;
La pauvre Léonore...! Elle se croyoit veuve.
Eh bien! il n'en est rien; nous en avons la preuve.
Mais de son esclavage on pourroit l'affranchir.
Peut-être mieux que moi vous pourrez la fléchir.
Un mot de ce qu'on aime a toute une autre force.

ORPHISE.

Quoi! vous voulez, Monsieur, la porter au divorce?

GÉRONTE.

Déterminez un cœur fortement combattu.
Ne l'abandonnez pas à sa triste vertu.
Car je n'ignore plus qu'elle vous intéresse.
Vous l'aimez?

DAMON.

Je l'adore. A quoi sert ma tendresse?

ORPHISE, *à Géronte.*

Ce sont-là de vos tours. Vous servez en ami.

GÉRONTE.

Ma foi, sans le savoir, je travaillois pour lui.
Quand ma nièce peut rompre une chaîne cruelle,
Elle n'approuve plus ce que j'ai fait pour elle.
Sous main, depuis un mois, j'ai mis l'affaire en train;
Mais le diable jaloux, ou l'esprit féminin,
Ne veulent pas permettre une union si belle.

ORPHISE.

On s'en consolera. Modérez votre zèle.

DAMON.

Je m'en consolerai ?

ORPHISE.

Vous ferez dans le cas.

DAMON.

Jamais ; & j'en mourrai.

ORPHISE.

Non, vous n'en mourrez pas.

GÉRONTE.

Eh ! Madame, tâchez d'être un peu plus tranquile.

ORPHISE.

Vous, donnez un conseil plus sage & plus utile.

GÉRONTE.

Jetez-vous à ses pieds.

ORPHISE.

Ne la voyez jamais.

GÉRONTE.

Employez les soupirs.

ORPHISE.

Oubliez ses attraits.

GÉRONTE.

Allez.

ORPHISE.

Quoi ! voulez-vous déshonorer Silvie ?

DAMON.

Moi, la déshonorer ? En quoi, je vous supplie ?
Ah ! Silvie auroit tort de se plaindre de moi.
Je fais ce qu'elle veut ; & je lui rends sa foi.

Elle a fait trop long-tems le malheur de ma vie.
Quand on ne s'aime point, aisément on s'oublie.

GÉRONTE.

Quand on ne s'aime point !

ORPHISE.

Pour le coup, je m'y perds.

DAMON.

On cherche volontiers à sortir de ses fers.

ORPHISE.

Ceci ne laisse pas d'être incompréhensible.
Pour qui donc votre cœur étoit-il si sensible
Léonore n'est point l'objet de vos amours ?

DAMON.

Léonore est l'objet que j'aimerai toujours.

ORPHISE.

Nous extravaguons tous.

GÉRONTE.

Je m'en doutois, Madame.
Ma nièce est cependant l'objet qui vous enflamme ?
L'équivoque des noms a pu nous embrouiller ;
Mais l'histoire en seroit trop longue à détailler.

DAMON, *à part.*

Mon secret doit ici n'être su de personne.
Ce nom m'a fait frémir ; & ce rapport m'étonne.

GÉRONTE.

C'est peut-être le nom de certaine Beauté,
Qui vous a fait, sans doute, une infidélité.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, ORPHISE, DAMON, LÉONORE, NÉRINE.

LÉONORE.

MADAME, à vos avis je rends plus de justice:
Vous arrêtez mes pas au bord du précipice.
Victime d'un penchant devenu criminel,
J'allois m'envelopper d'un opprobre éternel;
J'allois me dérober au pouvoir légitime
D'un époux qu'on ne peut abandonner sans crime.

GÉRONTE.

Ma nièce, en vérité, tous ces grands sentimens
Sont des inventions pour orner des romans.

ORPHISE.

La morale est légere, & ce n'est pas la mienne.
Monsieur, que voulez-vous que Madame devienne?

GÉRONTE.

Heureuse, apparemment.

ORPHISE.

Eh! le moyen?

GÉRONTE.

Est sûr.

ORPHISE.

Quoi! faudra-t-il qu'au fond de quelqu'asyle obscur,
Elle aille ensevelir une épouse craintive,
Ou mener une vie errante & fugitive?

LÉONORE.

C'eſt un deſſein coupable, & je n'y penſe plus.
Je reprends des liens que je croyois rompus.
Il m'en coûtera cher.... Que dis-je, malheureuſe ?
Mais la néceſſité me rendra vertueuſe.
J'ai gagné ſur mon cœur, ou du moins je le crois.
[*Appercevant Damon.*]
Ah, rencontre cruelle ! Et qu'eſt-ce que je vois ?

DAMON.

C'eſt un infortuné qui n'a plus guère à vivre.

LÉONORE.

Je vous l'ai dit, vivez ; mais ceſſez de me ſuivre.

DAMON.

Eh ! le puis-je ? C'eſt vous qui voulez mon trépas.

LÉONORE.

Ah ! ne m'engagez point à de nouveaux combats.
Mon cœur n'a pas beſoin d'une épreuve cruelle.

DAMON.

Hélas ! que craignez-vous ? A quoi ſerviroit-elle ?

LÉONORE.

A vous faire haïr, à me déſeſpérer.
C'eſt me perſécuter, c'eſt me déshonorer,
Que d'expoſer encor mon cœur à ſe défendre.
Ce ſont de vains regrets que je ne puis entendre.
Vous avez un rival qui n'en doit point avoir.
Je vais le retrouver, & remplir mon devoir.

DAMON.

Vous l'étendez plus loin qu'il ne devroit s'étendre.
Madame, ſi je crois ce qu'on m'a fait entendre,
Sans bleſſer ce devoir, vous pourriez recourir
A des moyens plus doux, qu'on vient de vous offrir.

LÉONORE.

Non, je n'ai point assez d'audace, ni de force,
Pour aller mendier un malheureux divorce.
Je n'imagine pas qu'une femme de bien,
Puisse jamais avoir recours à ce moyen.
Il faut un front d'airain pour donner ce scandale.

DAMON.

On vous excepteroit de la loi générale.

ORPHISE.

Ne vous en flattez pas.

GÉRONTE.

Le cas est différent.

LÉONORE.

Sur l'espoir d'un succès toujours déshonorant,
Je ne risquerai point d'être timpanisée.
Le plus grand des malheurs est d'être méprisée.
Hé quoi ! sur un prétexte absurde & mendié,
Aller de porte en porte implorer la pitié,
Y faire de sa vie un journal équivoque,
Que personne ne croit, & dont chacun se moque ;
Suborner des témoins, gagner des partisans ;
Remplir les tribunaux de ses cris indécens ;
Y faire débiter des plaintes infidelles ;
Inonder le public d'injurieux libelles ;
Ebruiter des malheurs qu'on pouvoit empêcher ;
Ou qu'au moins la raison devoit faire cacher :
Je ne puis seulement soutenir cette idée.

GÉRONTE.

Eh ! non. Rassûre-toi. Ta crainte est mal fondée.

ORPHISE.

Eh ! mais, pardonnez-moi.

GÉRONTE.

Non. Il s'agit au plus
D'achever de briſer des nœuds preſque rompus,
De m'en laiſſer le ſoin ; en un mot, de reprendre
L'heureuſe liberté qu'on offre de lui rendre ;
De quitter un époux.

LÉONORE.

Daignez lui pardonner.
A ſa diſcrétion, je veux m'abandonner.
Peut-être que l'abſence, & ſon état funeſte
Auront changé ſon cœur ; le mien fera le reſte.

GÉRONTE.

Erreur ! N'eſpérez pas de ſi tendres retours.

DAMON.

Vous allez expoſer votre gloire, & vos jours.
Songez-vous qu'un mortel inſenſible à vos larmes,
Va jouir, malgré vous, d'un bien ſi plein de charmes ?
Je ne vous parle point du déſeſpoir affreux
Où vous allez jeter le cœur d'un malheureux,
Qui mourra, malgré vous, dans ſa perſévérance.
J'avois pris dans vos yeux une fauſſe eſpérance.
Je perds tout, en perdant ce bonheur apparent.
Ce que je deviendrai vous eſt indifférent.

LÉONORE.

Ah, cruel ! d'où vient donc le remords qui m'accable... ?
Qu'ai-je dit ? Je me rends encore plus coupable.
Ne vous promettez rien des pleurs que je répands.
Non, quand je briſerois les nœuds que je reprends,
Notre hymen ne peut plus devenir légitime.
Ce ſeroit avouer, & conſommer mon crime.
Vous avez une épouſe. Imitez-moi tous deux :
Ou plutôt, puiſſiez-vous l'un & l'autre être heureux !

Je

Je sens que tôt ou tard il faut qu'elle vous aime.

DAMON.

N'exigez pas de moi cette foiblesse extrême.
Sa haine ou son amour ne m'intéressent plus.
Ne consent-elle pas que nos fers soient rompus ?

LÉONORE.

C'est vous qui le voulez.

DAMON.

Y consentiroit-elle,
Si ce n'étoit pour prendre une chaîne nouvelle ?
Je n'eus jamais son cœur ; elle a repris sa foi.

LÉONORE.

Arrêtez. On pourroit en dire autant de moi.
C'est vous qui me jugez.

GÉRONTE.

Quelle bizarrerie !

ORPHISE.

Oh ! vous traitez toujours la vertu de folie.

SCÈNE V.

GÉRONTE, ORPHISE, DAMON, LÉONORE, NÉRINE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Damon.*

Vos gens & vos chevaux, tout est prêt pour aller...

GÉRONTE.

Eh ! ventrebleu, va-t-en les faire dételer.

SCÈNE DERNIERE.

GÉRONTE, ORPHISE, DAMON, LÉONORE, NÉRINE.

GÉRONTE, *à Léonore.*

POURQUOI s'abandonner au torrent des scrupules ?
De trop grands sentimens sont souvent ridicules.
Si c'étoit un époux tel qu'eût été Damon,
Passe ; mais c'en est un qui n'en eut que le nom ;
Un jeune écervelé qui laisse sa compagne,
Et, pour libertiner, va battre la campagne ;
Que je ne connois point ; car ma sœur, Dieu merci,
Ne consultoit personne en tout, comme en ceci ;
Un homme qui n'agit que par ses émissaires,
Et n'ôse se montrer que par ses gens d'affaires ;
Qui, lorsqu'on le croit mort, revient après douze ans
Pour se démarier.

DAMON, *à part.*

Quels rapports étonnans !

LÉONORE.

Respectez ses malheurs.

DAMON.

Eh ! de grâce, Madame....

GÉRONTE.

Voilà pourtant l'époux que ma nièce réclame !

DAMON.

Peut-on savoir le nom ?....

LÉONORE.

Ne le sachez jamais.

DAMON.

Ne me refusez pas....

LÉONORE.

J'entrevois vos projets,
Et le coupable espoir que vous gardez encore.
Voulez-vous achever de perdre Léonore ?
Son repos, son honneur devroient bien vous toucher.

DAMON.

Sous ce nom étranger, cessez de vous cacher.
Vous vous nommez Silvie, & non pas Léonore.
Que n'êtes-vous aussi l'épouse de Sainflore !

LÉONORE.

[*A Damon qui se jette à ses genoux.*]
Ah ! qui m'a pu trahir ?... Téméraire ! arrêtez.
Quelle horreur !... Laissez-moi....

DAMON.

Madame, permettez....

ORPHISE.

Damon, y songez-vous ?

NÉRINE.

Pour le coup, il s'oublie.

DAMON.

Je renaîs.... Ah ! Madame.... Ah ! ma chere Silvie....
[*Il donne un papier à Géronte.*] [*A Léonore.*]
Tenez.... Je suis.... Voilà votre consentement ;
Retrouvez un époux dans le plus tendre amant.

GÉRONTE.

Voyons donc.

LÉONORE.

Vous Sainflore ?

ORPHISE.

Ah, grand Dieu

GÉRONTE.

C'est lui-même.

LÉONORE.

O sort trop fortuné ! C'eſt mon époux que j'aime.

GÉRONTE.

La bonne antipathie ! Ah ! gardez-la toujours.]
Haïſſez-vous ainſi le reſte de vos jours.

Fin de la Comédie.

LA CRITIQUE
DE
LA FAUSSE ANTIPATHIE,
COMÉDIE.

ACTEURS DE LA CRITIQUE.

MOMUS.
MELPOMENE.
THALIE.
L'IMAGINATION.
L'INTRIGUE.
DEUX GÉNIES.
LE DÉNOUEMENT.

La scène est sur le Mont-Parnasse.

LA CRITIQUE
DE
LA FAUSSE ANTIPATHIE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

MOMUS, *seul.*

OUF ! Reſpirons. Enfin, j'y ſuis.
Voilà donc le Parnaſſe. O le charmant pays !
C'eſt ici que l'eſprit eſt toujours en délire,
Le bon-ſens à la gêne, & la raiſon aux fers.
Ce petit coin du monde apprête plus à rire
Que le reſte de l'univers.
Or ſus, exécutons le projet qui m'amène ;
C'eſt pour raccommoder Thalie & Melpomène.
Je ſuis conſtitué Juge en dernier reſſort.
Momus, Juge ! Et pourquoi m'en étonner ſi fort ?

Eſt-ce donc un emploi de ſi grande importance?
Ici, tous les procès ſont de ma compétence :
Un rimeur, dans ſon art un peu trop à l'étroit,
Ou, pour dire encor mieux, un peu trop mal-adroit,
Aura mis un ſens louche, une phraſe nouvelle ;
Une diphtongue aura froiſſé quelque voyelle :
On en jette pour elle auſſi-tôt les hauts cris.
On aura quelque part omis une virgule ;
Que ſais-je ? On n'aura pas mis les points ſur les is ;
Auſſi-tôt cela forme un procès ridicule,
Un partage, un divorce, un grabuge enragé,
Où ſouvent le bon ſens n'eſt pas trop ménagé.
Le débat d'aujourd'hui vient d'une comédie,
Que l'on nomme, je crois, la Fauſſe Antipathie :
Thalie & Melpomène, en la déſavouant,
S'imputent toutes deux cet équivoque enfant.
Je vais avoir affaire à d'étranges eſpèces ;
Car on m'a prévenu qu'avec ces deux Déeſſes ;
L'Imagination & l'Intrigue, dit-on,
Avec le Dénouement vont paroître en perſonne.
Ah, parbleu ! cette engeance eſt nouvelle & bouffonne.
Il en naît tous les jours ſur le mont Hélicon.
Ne ſeroit-ce point-là ces nouvelles eſpèces ?

SCÈNE II.

MOMUS, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE.

L'IMAGINATION.

J'INTERVIENS au procès dont il s'agit ici.

L'INTRIGUE.

Par conſéquent, j'en ſuis auſſi.

MOMUS.

Avez-vous des moyens, des titres & des pièces ?

L'IMAGINATION.

Ah ! si nous en avons !

MOMUS.

Voyons donc ce que c'est.
D'abord, qu'êtes-vous, s'il vous plaît ?

L'IMAGINATION.

Soudaine, impétueuse, imprévue, infinie,
Je suis l'être, la vie, & l'âme du génie.
Heureux l'esprit en qui l'on me voit dominer !

MOMUS.

Vous le menez grand train.

L'IMAGINATION.

Je fais imaginer ;
J'y mets ce feu divin, cette féconde ivresse
Qui développe, & fait valoir ses facultés :
Je l'éleve au-dessus de sa propre foiblesse,
Au-dessus de l'art même, & des difficultés.

MOMUS, *à l'Intrigue.*

Et vous, mignonne ? Hé bien ? quelle est votre manie ?

L'INTRIGUE.

Je fournis aux mortels l'adresse, l'industrie,
Les ressorts, la tournure, & ce manége heureux
Qui force la fortune à seconder leurs vœux.

L'IMAGINATION.

J'enivre les mortels des plus douces idées.
Et qu'importe, après tout, qu'elles soient mal fondées ?
Je les promène au gré de leurs propres desirs ;
Je mesure à leur goût leur joie & leurs plaisirs.
Je fais plus. Je nourris, avec un soin extrême,
La bonne opinion que l'on a de soi-même.
Par exemple, je fais qu'un auteur éconduit
N'impute ses revers qu'au malheur qui le suit ;
Je le rends insensible au sifflet qui le berne,
Et j'encourage encor sa verve subalterne

A braver le public juſtement irrité.

MOMUS.

Palſembleu! vous avez bien de la charité.

[*A l'Intrigue.*]

Et vous?

L'INTRIGUE.

Je ſuis ſa ſœur. Si je ne l'accompagne,
Elle ne fait ſouvent que battre la campagne.

MOMUS.

Mais quel eſt votre nom?

L'INTRIGUE.

Sans vous le décliner,
Ecoutez ſeulement, vous l'allez deviner.

MOMUS.

Voyons.

L'INTRIGUE.

Je ſers l'amour, la gloire, & la fortune;
J'accorde à qui me plaît, les grâces, les emplois;
Je gouverne à mon gré cette foule importune
D'eſclaves attachés à la ſuite des Rois:
Voilà mon centre, & c'eſt ſur-tout où je m'exerce;
J'y fais mouvoir un peuple adroit, ſouple & ruſé;
Là, chacun, l'un par l'autre, eſt toujours abuſé:
Tel y croit renverſer celui qui le renverſe.
Pour parvenir à tout, j'enſeigne les moyens:
J'entretiens en ſecret, parmi ces citoyens,
Une éternelle concurrence:
(Heureux, ſi le mérite obtient la préférence!)
J'agis pour & contre à la fois.
Le myſtere eſt ſur-tout l'âme de mes exploits.
La plus fine manœuvre, & la mieux inventée,
Dès qu'elle éclate un peu, ne peut plus réuſſir;
Je m'évapore, ainſi qu'une mine éventée.

MOMUS.

Vous commencez à m'éclaircir.

C'eſt vous qui tracaſſez à la cour, à la ville,
Et qui mettez en vogue, ainſi qu'un vaudeville,
Bien des gens, qui d'ailleurs ne ſont pas ce qu'on dit.

L'INTRIGUE.

Oui, j'en fais des Héros : cela me divertit.

MOMUS, *à l'Imagination.*

Vous flattez deux amans, dont l'amour eſt extrême,
Qu'ils s'aimeront toujours de même ?

L'IMAGINATION.

Oui. J'unis au préſent un futur plein d'attraits.
L'Imagination acquitte l'eſpérance,
En les faiſant jouir d'avance
D'un avenir heureux, qui ne ſera jamais.

MOMUS, *à l'Intrigue.*

Pour & contre l'hymen vous tendez vos filets ?

L'INTRIGUE.

Oui. J'aime à marier ; c'eſt à quoi je me plaîs.

MOMUS.

Bien, ou mal, il n'importe. Heureux qui vous échappe !

L'IMAGINATION.

Eſt-ce qu'on ſe marie, à moins qu'on ne s'attrappe ?

MOMUS.

L'Imagination ſert chacun à ſon goût.

L'IMAGINATION.

Il eſt vrai, je la ſuis.

MOMUS.

Et l'Intrigue fait tout.

L'INTRIGUE.

C'eſt votre humble ſervante.

MOMUS.

Heureux qui vous raſſemble !
Mais ſur le double mont qui vous amène enſemble ?

L'IMAGINATION.

Ah ! vous nous demandez ce qui nous y conduit :
Eh bien ! vous avez l'air d'un Juge fort instruit !

MOMUS.

A-peu-près comme un autre.

L'IMAGINATION.

Il faut donc vous apprendre
A quelle occasion nous venons nous y rendre.
Nous tenons toutes deux, au bas de ce vallon,
Certain comptoir, ouvert aux enfans d'Apollon ;
Où, suivant ses besoins, chacun vient faire emplette
De tout ce qui convient au métier de poëte.
Pour moi, je leur fournis les titres, les projets,
Les canevas, les fonds, les plans, & les sujets :
Et tout cela, gratis.

MOMUS.

Oh ! je m'en doute.

L'INTRIGUE.

Ensuite,
Ces Messieurs ont recours à moi pour la conduite,
La distribution, l'ordre, l'agencement,
La méchanique, & la manœuvre.

L'IMAGINATION.

Puis nous les envoyons après au Dénouement :
C'est notre frere. Il met la main derniere à l'œuvre.
Ainsi, nos gens pourvus de ses conclusions,
Vont avec leurs provisions
Chercher, aux bords de l'Hypocrene,
Thalie, ou sa sœur Melpomène,
Qui brochent sur le tout, & leur donnent le ton.

L'INTRIGUE.

Oui. C'est l'ordre établi sur le mont Hélicon.

L'IMAGINATION.

Rien ne s'y fait sans nous. C'est pourquoi l'on nous mande,

Ma sœur, mon frere & moi, pour y rendre raison
D'une pièce de contrebande,
Que l'on a faite ici dans l'arriere-saison.

L'INTRIGUE.

Ah ! nous prouverons bien que ni l'une ni l'autre
Nous n'avons rien fourni du nôtre.

MOMUS.

Fort bien. Le Dénouement, pourquoi n'est-il point là ?

L'IMAGINATION.

C'est un traîneur qui va toujours cahin-caha ;
On ne sait, avec lui, comment il faut s'y prendre :
Tantôt il vient trop tôt, & plus souvent trop tard ;
Quand il arrive à tems, c'est un bien grand hazard.

MOMUS.

Qu'on l'amène de force.

L'IMAGINATION.

Ah ! c'est fort bien l'entendre.

SCÈNE III.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE.

MELPOMENE.

QUOI ! c'est-là notre Juge ?

MOMUS.

Oui. J'aurai cet honneur ;
[*Montrant sa marotte.*]
Et voilà votre Rapporteur.

MELPOMENE.

Quand le maître des Dieux seroit venu lui-même ;
Il n'eût pas dérogé de sa grandeur suprême.

THALIE.

Au contraire.

MOMUS.

Sans contredit,
Jupiter auroit dû se faire bel-esprit.
J'aimerois bien à voir le maître du tonnerre
Abandonner le soin du ciel & de la terre,
Pour venir en ces lieux juger d'un madrigal.

MELPOMENE.

Ce Dieu, tout grand qu'il est, ne feroit pas plus mal
De déposer sa foudre entre les mains des Grâces.

MOMUS.

Sœur tragique, ôtez vos échâsses.
Au fait. Si vous voulez que je sois bien instruit,
Croyez-moi, laissez là ce pompeux verbiage,
Qui vous emplit la bouche, & ne fait que du bruit.
Humanisez votre langage;
Ou bien, laissez parler la sœur au brodequin.

MELPOMENE.

Oui. Vous entendez mieux son langage mesquin..

THALIE.

Ce langage mesquin! vous auriez dû l'apprendre;
Puisque sur mon district vous ôsez entreprendre.

MOMUS.

Vous n'avez pas raison.

MELPOMENE.

Quoi! vous récriminez!

MOMUS.

C'est un mauvais moyen.

THALIE.

Quoi! vous me soutenez?....

MELPOMENE, *à Momus.*

Vous êtes prévenu.

MOMUS.

Qui ? moi ! Quelle apparence !

MELPOMENE.

Vous m'êtes suspect.

THALIE.

Moi, j'en appelle d'avance.

MOMUS.

A la Folie apparemment ?
Querellez-vous suffisamment.
Quand vous n'aurez plus rien d'inutile à nous dire,
Peut-être que du fait vous daignerez m'instruire.

THALIE.

Il est simple.

MELPOMENE.

Il est grave.

THALIE.

Il est traître.

MELPOMENE.

Il est noir.

En quatre mots.....

THALIE.

En deux....

MELPOMENE & THALIE, *ensemble.*

Vous allez le savoir.

THALIE.

Elle veut désormais faire la Comédie.

MELPOMENE.

Elle veut désormais faire la Tragédie.

THALIE.

Elle a mis sous mon nom....

MELPOMENE.

Elle a mis sous le mien
Une pièce....

THALIE.

Ah ! n'en croyez rien.

MELPOMENE.

C'est un fait.

THALIE.

Il est faux.

MELPOMENE.

Ce n'est pas moi.

THALIE.

C'est elle.

MELPOMENE & THALIE, *ensemble.*

Oh ! parlez donc toujours, babillarde éternelle.

MOMUS.

Courage ! On n'a raison qu'autant qu'on fait de bruit
Ma foi, c'est une médisance,
Quand on dit que l'on peut dormir à l'audience.

THALIE.

Eh bien ! jugez-nous donc.

MOMUS.

Vous avez donc tout dit ?

MELPOMENE.

On m'attribue à moi certaine comédie....

THALIE.

On pretend que j'ai fait la Fausse Antipathie.

MOMUS.

Oui, sur l'Olympe elle a paru ces jours passés.

THALIE.

On la dit d'une espèce à quoi rien ne ressemble :
C'est tout bien, & tout mal ; & tous les deux ensemble.

MELPOMENE.

A qui l'imputez-vous ?

MOMUS.

Mais, vous m'embarraſſez.
Le ſtyle eſt équivoque, un peu trop dramatique ;
Et, pour mieux dire, il eſt épi-comi-tragique.

L'IMAGINATION.

Pour moi, je m'en lave les mains.

MOMUS.

On croiroit qu'à vous deux vous avez fait la pièce.

THALIE.

Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

MELPOMENE.

Quoi ! l'on m'imputeroit la derniere baſſeſſe !
Victime d'un ſoupçon devenu criminel,
On veut m'envelopper d'un opprobre éternel !

MOMUS.

Doucement. Ces lambeaux que vous venez de dire
Sont dedans, mot à mot.

THALIE.

Ils ont dû faire rire.
Ce n'eſt point-là mon ſtyle ; il eſt un peu moins haut.
De la proſe rimée eſt tout ce qu'il me faut.

MELPOMENE.

Ils y ſont ? Je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime !
Mon repos, mon honneur, tout en eſt la victime !

MOMUS.

[*A Thalie qui rit.*]

Ces vers en ſont encor. Vous aurez votre tour.

[*A Melpomène.*]

Par exemple, une fille épouſe, ſans amour,
Quelqu'un qui n'avoit point de goût pour l'hymenée ;
Comment le faire dire à cette infortunée ?

MELPOMENE.

L'un & l'autre aux autels nous fûmes entraînés ;
L'un & l'autre à regret nous fûmes enchaînés.

MOMUS.

Bravo !

THALIE.

Moi, j'aurois dit avec moins d'étalage :
Ce ne fut point l'amour qui nous mit en ménage.

MOMUS.

Vous savez toutes deux cette pièce par cœur :
En se justifiant, l'une & l'autre l'avoue.

MELPOMENE.

C'est un vôl qu'on m'a fait.

THALIE.

C'est un tour qu'on me joue.

MOMUS.

Allons, à frais communs partagez-en l'honneur.

MELPOMENE.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre ;
Momus ira le dire à qui voudra l'entendre.

THALIE.

Et l'on n'en croira rien.

MELPOMENE.

Ah ! quelle est votre erreur !
C'est le sort du métier. On m'en croira l'auteur.
Tout ce qui peut nous nuire, ou nous perdre, est croyable.
Qu'il paroisse un ouvrage absurde & pitoyable,
On n'examine rien ; & la crédulité
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

THALIE.

Je ne m'étonne plus qu'on donne à des poëtes
Des sottises de plus que celles qu'ils ont faites.

Je vois bien à présent qu'une Muse d'honneur,
Avec son innocence, a besoin de bonheur.

MELPOMENE.

[*A l'Imagination & à l'Intrigue.*]

Mais vous autres, parlez. Quel est donc ce mystere?
Rien ne se fait ici sans votre ministere.
Justifiez-vous donc de cette iniquité.

L'IMAGINATION.

Je vais dire la vérité.
Il est vrai que jadis j'eus part à cet ouvrage,
Aussi-bien qu'au Prologue, & c'est un franc pillage.
A l'égard du Prologue, il fut neuf autrefois;
Et l'on a mis en vers ce qui n'étoit qu'en prose.
C'est qu'au Parnasse on vole ainsi que dans un bois.

L'INTRIGUE.

J'aurois donc corrigé le texte par la glose.
Je n'aurois pas produit des hommes & des dieux
Ensemble sur la scène; & pour plus de justesse,
Je me serois réduite à l'une ou l'autre espèce.
Ce mélange-là jure à l'esprit comme aux yeux.
Il faut de l'unité parmi les personnages.

MOMUS.

L'auteur ignoroit-il des règles aussi sages?

L'IMAGINATION.

C'est qu'il s'est ménagé de quoi se critiquer.

MOMUS.

Il a bien réussi.

THALIE.

Daignez vous expliquer
Au sujet de la comédie.
On l'appelle, dit-on, la Fausse Antipathie.
Que veut dire ce titre? Il est des plus nouveaux.
La Fausse Antipathie!

L'IMAGINATION.

Eh bien! le titre est faux.

MOMUS.

J'imagine l'entendre, ou du moins je l'admire.

L'IMAGINATION.

Ainſi, comme je viens de dire,
J'imaginai jadis la pièce d'aujourd'hui,
Ou tout au moins l'idée. Elle eſt le bien d'autrui.

MOMUS.

Eſt-il quelqu'un qui la réclame?

L'IMAGINATION.

Madame, par haſard, n'êtes-vous point ma femme;
Monſieur, par aventure, êtes-vous mon mari?

THALIE.

Ah! ah! c'eſt dans Démocrite.

L'IMAGINATION.

Oui.
C'étoit un épiſode, une ſcène groteſque,
Qu'on a fait devenir tout-à-fait romaneſque.

MOMUS.

Mais pas tant; ou du moins le roman n'eſt pas neuf;
Au fond, c'eſt un mari qui voudroit être veuf;
Rien de plus naturel. Sa femme, fille & veuve,
Voudroit d'un autre hymen faire encore une épreuve;
Rien de plus ordinaire.

L'INTRIGUE.

Oui, par un grand narré
D'un domeſtique à l'autre, & fort mal préparé,
L'aſſemblée eſt d'abord très-bien endoctrinée!
La protaſe eſt ſur-tout joliment amenée!

MOMUS.

La protaſe!

L'INTRIGUE.

Ariſtote enſeigne à ce propos....

MOMUS.

Vous vous gâtez la bouche avec de ſi grands mots.

L'IMAGINATION.

Si l'auteur eût daigné venir à notre école,
Sa supposition n'eut pas été si folle ;
Car enfin se peut-il que des gens mariés
Poussent l'oubli jusqu'à ne se pas reconnoître ?

MOMUS.

Cela seroit heureux, si cela pouvoit être.

L'INTRIGUE.

Quoi ! lorsque par l'hymen ils sont encor liés...

MOMUS.

L'Hymen est fort sujet à manquer de mémoire,
Et l'Intrigue pourroit citer plus d'une histoire
De maints & maints époux les mieux appariés,
Qui se sont bien plus vîte & bien mieux oubliés.

L'IMAGINATION.

Vous plaisantez fort à votre aise ;
Mais cela ne rend pas la pièce moins mauvaise.
Quant à moi, sans entrer dans de plus longs débats ;
Je dirai que ce n'est qu'une longue élégie.

L'INTRIGUE.

Ah ! si j'avois eu part à cette comédie,
On y rencontreroit tout ce qu'on n'y voit pas ;
Ces traits, ces incidens heureux & nécessaires ;
Cet aimable embarras, qui vous tient en arrêt,
Et qui, de scène en scène augmentant l'intérêt,
Par des évènemens qui paroissent contraires,
Mène insensiblement l'action à son but.

MOMUS.

Bon ! bon ! ces pièces-là, si jamais il en fut,
Plairoient peut-être moins que d'autres moins parfaites.
Ainsi, dans l'idée où vous êtes,
Celle dont nous parlons n'eût pas dû réussir.

L'IMAGINATION.

Le bonheur fait souvent le succès d'un ouvrage.

MOMUS.

J'ai donc eu bien du tort d'avoir eu du plaisir ?

L'IMAGINATION.

Vous vous passez à peu.

MOMUS.

J'en suis d'autant plus sage.
Morbleu ! qu'on fasse donc venir le Dénoûment ;
Je ne saurois, sans lui, rendre aucun jugement.

L'INTRIGUE.

Il a déja reçu trois ou quatre messages :
Il nous met tous les jours dans le même embarras.

L'IMAGINATION.

Il faut, en attendant qu'il traîne ici ses pas,
Allonger la courroie, user de remplissages ;
Et, quand les spectateurs sont las de s'ennuyer,
Le drôle se réveille, & vient les renvoyer.

MOMUS.

Eh bien ! qu'il vienne donc. Il se moque, je pense,
De nous laisser ainsi chommer à l'audience.
Sinon, je vous appointe.

L'IMAGINATION.

Ah ! c'est encor bien pis.

SCÈNE IV.

DEUX GÉNIES, LE DÉNOUEMENT, & les autres Acteurs.

UN GÉNIE.

MARCHEZ. Que de façons ! La résistance est vaine.
Oui, parbleu ! mort ou vif, vous irez sur la scène.

SCÈNE DERNIERE.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE, L'INTRIGUE, LE DÉNOUEMENT.

LE DÉNOUEMENT.

Me voici. Que veut-on ? Peste soit du pays !
Morbleu ! je suis bien las d'apprêter tant à rire.
Qu'est-ce ? On m'accuse encore, à ce que j'entends dire :
De quoi donc, s'il vous plaît ?

MOMUS.

N'êtes-vous pas celui
Qui termine, ou prévient l'inévitable ennui ;
Et qui, sur l'une & l'autre scène,
Tirez les spectateurs & les auteurs de peine ?

LE DÉNOUEMENT.

Ah ! ne me parlez pas de ce maudit emploi.

MOMUS.

Pourquoi ? Vous avez fait un beau coup de partie.

LE DÉNOUEMENT.

Où ?

MOMUS.

Dans la Fausse Antipathie.
Vous l'avez dénouée avec adresse.

LE DÉNOUEMENT.

Moi ?

MOMUS.

Oui, parbleu ! C'est un coup de maître.
Comment ! Il s'agissoit de faire reconnoître

Deux époux qui s'étoient oubliés à forfait....
Oh! la reconnoissance a fait un bel effet.

LE DÉNOUEMENT.

Sur la foi d'un écrit que l'on avoit en poche,
Reconnu par un oncle arrivé par le coche,
Le porteur s'est trouvé, sans opposition,
Etre l'époux en question :
Je ne garantis pas qu'il soit le véritable.

L'IMAGINATION.

Mais pour eux, en tout cas, l'erreur est profitable.

L'INTRIGUE.

Le public indulgent, ou las de s'ennuyer,
A suppléé sans doute à ce léger indice,
Et n'en eût pas voulu davantage essuyer.

LE DÉNOUEMENT.

Pour moi, depuis long-tems, j'ai quitté mon office.

MOMUS.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? Qui peut vous dégoûter?

LE DÉNOUEMENT.

C'est qu'enfin je suis las de tant me répéter.
Tout paroît épuisé, grâces à ces Déesses,
Aussi-bien qu'aux auteurs bornés dans leur métier.
Peste soit de l'engeance, & de toutes leurs pièces!
Je ne donnerois pas seulement un denier
Des catastrophes surannées,
Décrépites & ramenées,
Que sur la scène on voit cinq ou six fois par an.
Comptons. Pour dénouer les sottises courantes,
Je n'ai que deux ou trois manieres différentes.
Tantôt, c'est un rival, un barbare, un tyran,
Qui va, par les forfaits, signaler sa puissance;
Mais enfin dont le cœur vient à resipiscence.
Tantôt, je suis empoisonné;
Ou bien j'arrive assassiné,

Sur

Sur deux des miens qui me soulèvent :
Je fais ma doléance, & les sifflets l'achèvent.
Une autre fois, je viens inconnu, déguisé,
Et souvent fort dépaysé.
J'envisage les gens, je lâche une équivoque,
Sur quoi l'on m'en riposte une autre réciproque.
Je change de maintien. Je fais un *à-parte*,
Assez haut, pour être, à la ronde,
Très-bien ouï de tout le monde,
Mais que l'on ne doit pas entendre à mon côté.
Je me rapproche alors. Je jâse; l'on babille.
On m'interroge, & je réponds.
On se trouble, & je me confonds.
On insiste, j'hésite; &, de fil en aiguille,
Je me nomme. On s'écrie : ah ! c'est vous ! Tout d'un tems
Je tombe aux pieds, ou bien je saute au cou des gens.
Maugrebleu des reconnoissances !
Je ne veux plus avoir ces sottes complaisances.
Ne comptez plus sur moi, je vous en avertis.
Je ne reconnoîtrai seulement pas mon pere.

[*L'assemblée rit.*]

Je suis donc bien plaisant ? Vous ne rirez plus guère.

[*A Thalie.*]

Oui, ma mie; avec vous, ma foi, c'est encor pis.

[*En montrant Melpomène.*]

Avec elle on se tue; au moins cela varie.
Mais, morbleu ! vous voulez toujours qu'on se marie.
Je suis las, à la fin, d'endosser le rabat,
De venir en Notaire, avec un faux contrat,
Excroquer une signature,
Une donation; & duper sans pudeur
Pere, mere, oncle, tante, ou quelque vieux tuteur,
Et marier les gens, comme on dit, en peinture.
En un mot, ajustez vos flûtes autrement.
Serviteur.

MOMUS.

Mais souffrez que l'on vous représente....

LE DÉNOUEMENT.

A commencer par la présente,
Les pièces déformais seront sans dénoûment.
Bon soir, & bonne nuit; voilà ma révérence.
Faites la vôtre aussi.

[*Le Dénoûment s'en va.*]

MOMUS.

Mais il s'en va, je pense!

MELPOMENE, THALIE, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE, *courant après le Dénoûment.*

Holà donc! arrêtez; holà!

MOMUS.

Courez après.
Palsembleu! jugera qui voudra le procès.

Fin de la Critique.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES;

Représentée pour la premiere fois le 3 Février 1735.

ACTEURS.

CONSTANCE.

DURVAL, époux de Conſtance.

SOPHIE, nièce d'Argant.

DAMON, ami de Durval, amant de Sophie.

ARGANT, pere de Conſtance.

CLITANDRE, } Marquis.
DAMIS, }

FLORINE, ſuivante de Conſtance.

HENRI, valet-de-chambre de Durval.

La ſcène eſt au Château de Durval.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

AH ! Constance, est-ce à vous à prendre ma défense,
Et celle de l'hymen ? vous.....

CONSTANCE.

Ce doute m'offense;
Vous me connoissez peu, si vous me soupçonnez
De penser autrement.

DAMON.

[*A part.*] Madame, pardonnez....
Epouse vertueuse autant qu'infortunée !

CONSTANCE.

Si je fais quelques vœux, c'est pour votre hymenée :
Damon, soyez-en sûr ; croyez qu'il m'est bien doux
De servir un ami si cher à mon époux.

DAMON.

C'est l'étroite amitié dont votre époux m'honore,
Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

CONSTANCE.

Quoi ! votre liaison.....

DAMON.

M'expose à son courroux.
Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

CONSTANCE.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice ;
Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injustice ?
Elle ne vous hait point.

DAMON.

Inutile bonheur !
Peut-être elle me rend justice au fond du cœur.
Mais j'y vois encor plus de frayeurs & d'allarmes.
Elle outrage à la fois mon amour & ses charmes.
On se trompe, en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen est un engagement
Dont son sexe est toujours l'innocente victime :
Tel est son sentiment, qu'elle croit légitime.
Je ne sais quel exemple, ou plutôt quelle erreur,
Autorise encor plus son injuste terreur.
Vous ferai-je un aveu, peut-être inexcusable ?
Elle vous trouve à plaindre, & m'en rend responsable.
Enfin, elle me croit complice d'un époux....

CONSTANCE.

Monsieur, elle se trompe, & nous offense tous.

DAMON.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proie.

CONSTANCE.

Damon, il n'en eſt rien.

DAMON.

Vous voulez qu'on vous croie.

CONSTANCE.

Briſons là, je vous prie. Avant notre départ,
Sophie à mes conſeils aura peut-être égard ;
Fiez-vous-en à moi.

DAMON.

C'eſt en vous que j'eſpere ;
Vous ſavez que ſon ſort dépend de votre pere.

CONSTANCE.

J'attends Argant ; je vais hâter votre bonheur.

DAMON.

Je ſuis confus....

CONSTANCE.

Allez, je me fais un honneur
De la faire changer d'idée & de langage.
Sur-tout, que mon époux ignore cet outrage.

DAMON, *à part, en ſortant.*

Quelle épouſe peut rendre un époux plus heureux ?
Que Durval devroit bien y borner tous ſes vœux !

SCÈNE II.

CONSTANCE, *ſeule.*

FAUT-IL que mon époux ne faſſe aucun uſage
Des conſeils d'un ami ſi fidèle & ſi ſage ?

Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel? ...
Oui, je dois m'imposer cette loi rigoureuse;
Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse.
L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir;
D'un ingrat qui m'est cher, je me ferois haïr:
Du moins, n'ajoutons pas ce supplice à ma peine,
Son inconstance est moins affreuse que sa haîne.

SCÈNE III.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

Vous m'avez ordonné de vous attendre ici,
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT, *d'un ton fâché.*

Me voici.

CONSTANCE.

Vous paroissez ému?

ARGANT.

Je suis même en colere.
Je sors de chez Sophie; elle tient de sa mere.
L'entretien que je viens d'avoir à soutenir,
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir;
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi! vous savez?....

ARGANT.

Ma fille, un peu de complaisance;
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

J'obéis.

ARGANT.

Durval est à-peu-près ce que je fus jadis ;
Ce tems n'est pas si loin, que je ne m'en souvienne :
Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.
On me maria donc, & me voilà rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé :
Et véritablement une union si belle,
Si ma femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du tems se passa, mais beaucoup, presque un an,
Sans que rien de ma part troublât notre roman,
Mais auprès d'une femme on a beau se contraindre :
Bon ! naturellement le sexe aime à se plaindre.
Or, comme enfin l'amour se change en amitié....
C'est justement de quoi se fâcha ma moitié.
Elle ne savoit pas, ni vous non plus, Madame,
Que sans amour on peut très-bien aimer sa femme.
Elle crut perdre au change ; elle dissimula,
Peut-être près d'un mois : après cet effort-là,
Il survint entre nous un terrible grabuge ;
Madame se plaignit, & mon pere en fut juge.
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas.
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas.
Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie....
Je répondrois de même, & j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit & m'enchante....
Eh bien ! Madame, soit ; vous êtes très-contente....
Oui... très-heureuse... très...

CONSTANCE.

Monsieur, en doutez-vous ?

ARGANT.

Et vous dites par-tout du bien de votre époux...

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement ?

ARGANT.

Et que le mariage
N'eſt pas toujours un triſte & cruel eſclavage...

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que... j'enrage de bon cœur!..
Mais de grâce, achevez de me tirer d'erreur;
Ma nièce eſt votre amie, & je lui ſers de pere.

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être auſſi chere.

ARGANT.

Oui; mais on a pris ſoin de lui gâter l'eſprit.
Damon & votre époux en ſont dans un dépit...
Qui peut donc avoir mis dans ſon cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette averſion folle, & ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'hymenée? Où les a-t-elle pris?
A ſon âge on n'a point de chimeres pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire, une Agnès ſe fait illuſion,
Et ſavoure à longs traits la douce impreſſion
Que ſon cœur enchanté reçoit de la Nature;
Elle ne voit l'hymen que ſous une figure
Qui, loin de l'effrayer, irrite ſes deſirs;
Et ce portrait eſt fait par la main des Plaiſirs.
Mais toutefois Sophie en eſt intimidée.
Madame, ſi ma nièce en prend une autre idée,
C'eſt l'effet des ſujets de chagrin & d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE, *à part.*

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.

[*Haut.*]

Apprenez donc, Monsieur, la façon dont je pense,
Et vous persisterez après, si vous l'ôsez;
Dans l'accusation que vous me supposez.
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hymenée;
Je ne méritois pas d'être si fortunée :
Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux,
Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux,
Je cacherois ma honte, en me rendant justice,
Et je me garderois d'augmenter mon supplice.
Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
Un cœur que la douceur auroit pu ramener.
Si quelqu'occasion peut faire mieux connoître,
Et sentir de quel prix une épouse peut être;
Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir,
C'est lorsqu'elle est à plaindre, & qu'elle sait souffrir.
Voilà mes sentimens, tirez la conséquence.

ARGANT.

On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense :
Un beau raisonnement ne détruit pas un fait.
Enfin, si vous voulez me convaincre en effet,
Concourez avec moi pour marier ma nièce;
Otez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse;
Et que bientôt Damon...

CONSTANCE.

C'est justement de quoi
J'avois à vous parler.

ARGANT.

Il me convient, à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaise à Sophie.

ARGANT.

Ma nièce l'aimeroit !

CONSTANCE.

Du moins je m'en défie.
Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît ?

CONSTANCE.

Ce n'est point un refus ; c'est de l'incertitude.
On ne s'engage point sans quelqu'inquiétude.
En cela j'aurois tort de la désapprouver :
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver ;
Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il est possible,
A s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.
[*Sophie paroît.*]
Bon ; la voici : je vais commencer l'entretien.

SCÈNE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ARGANT.

ARGANT, *à Sophie.*

MA nièce, comment donc entendez-vous la chose ?

SOPHIE, *en regardant Constance.*

Vous a-t-on dit vrai ?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE.

Après ce que Madame a dû vous confier,
Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

ARGANT.

Moi, te sacrifier ! quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a su plaire,
Damon ?

SOPHIE.

Qui vous a fait ces confidences-là ?

ARGANT.

Hé ! c'est apparemment Madame que voilà,
Qui t'approuve, & qui croit qu'une fille à ton âge
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT.

Parbleu ! c'est pour ton bien,
Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

SOPHIE.

Quoi ! vous me souhaitez un semblable partage !
[*En montrant Constance.*]
Madame est donc heureuse ?

ARGANT.

On ne peut davantage.

SOPHIE.

Est-ce elle qui le dit ?

CONSTANCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir.
Ma crainte cependant n'est pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'estime,
Plus que je n'en avoue, & que je ne m'en crois :
Peut-être si mon sexe, abusé tant de fois,
Pouvoit espérer d'être heureux en mariage,
Je choisirois Damon... L'exemple me rend sage ;

Madame, j'ai des yeux, & je vois assez clair.
Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'associe.
Cet usage n'est plus que chez la bourgeoisie :
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule, un travers sans égal.
Un époux à présent n'ôse plus le paroître ;
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être.
Il faut qu'il sacrifie au préjugé cruel
Les plaisirs d'un amour permis & mutuel.
En vain il est épris d'une épouse qui l'aime ;
La mode le subjugue en dépit de lui-même ;
Et le réduit bientôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidélité.

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse ?

SOPHIE, *en montrant Constance.*

Sur tout ce que je vois.

ARGANT.

Elle se dit heureuse.

SOPHIE.

Constance heureuse, elle !

CONSTANCE, *avec vivacité.*

Oui, Madame, je le suis.

SOPHIE, *avec vivacité.*

Non, vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE.

Madame, je vous dis...

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes & de grâces,
Deviez-vous éprouver de pareilles disgrâces ?
Elle a dit mon secret ; je vais dire le sien.

ARGANT.

Qui croire des deux ?

SOPHIE.

Moi.

ARGANT.

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE.

Me suis-je jamais plainte ?

SOPHIE.

En rien, & je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vue ? ...

SOPHIE.

Oui, malgré vous, Madame.
J'ai vu... j'ai reconnu les traces de vos pleurs ;
Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs.
Mais, que dis-je ? J'y vois, malgré sa violence,
Le désespoir réduit à garder le silence.

ARGANT.

L'une se dit heureuse, & l'autre la dément :
Celle-ci ne veut pas épouser son amant.
Constance.... Mais qui diable y pourroit rien comprendre ?
En attendant, je sais le parti qu'il faut prendre.
Vous m'avez entendu, Madame, heureuse ou non.
Quant à vous, je m'en vais remercier Damon...
Mesdames, à votre aise ; il ne faut point se rendre :
Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

[*Il sort.*]

SCÈNE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE, *à Sophie.*

QU'AVEZ-VOUS fait ?

SOPHIE, *en rêvant.*

Damon n'ôsera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah ! Sophie, on croira que je vous fais parler.
Une épouse plaintive est encor moins aimable ;
Je le disois.

SOPHIE.

En quoi suis-je donc si coupable ?
Oui, ma chere Constance, il est vrai, je n'ai pu
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu ?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuse,
Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.
Quoi ! parce qu'un perfide aura le nom d'époux,
Il pourra me porter les plus sensibles coups,
Violer tous les jours le serment qui nous lie,
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits
Qui devroient être égaux !... Mais ils ont fait les loix.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave !
Sa femme est sa compagne, & non pas son esclave.
Je vais dire encor plus : tant de tranquilité
Peut vous faire accuser d'insensibilité.

CONSTANCE, *tendrement.*

M'en soupçonneriez-vous ?

SOPHIE.

Non, je vous rends justice :
Je sais que vous souffrez le plus cruel supplice ;

Mais vous autorisez un injuste soupçon.
On peut interpréter d'une étrange façon
Tous vos soins de paroître heureuse en apparence;
On les peut imputer à votre indifférence,
Au dépit, au mépris, à la haîne, au dégoût
Que nous donne un ingrat, quand il nous pousse à bout.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, épargnez du moins votre victime.

SOPHIE.

On peut aller plus loin.

CONSTANCE.

Non, mon époux m'estime.

SOPHIE.

Vous vous contentez là d'un bien foible retour;
L'estime d'un époux doit être de l'amour:
Oui, ce sentiment-là renferme tous les autres.
Quoi! les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres?
Se contenteroient-ils de n'être qu'estimés?
Tout perfides qu'ils sont, ils veulent être aimés.
Quant à moi, je suis née & trop tendre & trop vive,
Pour ôser m'exposer à ce qui vous arrive:
J'aimerois trop Damon; j'en ferois un ingrat,
Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SOPHIE.

Non, la fidélité n'est pas en leur puissance.

CONSTANCE.

Comptez sur son amour & sur sa probité.

SOPHIE, *d'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garants n'aviez-vous pas compté?

Que sont-ils devenus ? Qu'est-ce qui vous en reste ?
Ce n'étoit qu'une embûche, & qu'un piége funeste
Couvert de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.
L'Hymen n'acquitte plus les dettes de l'Amour.

SCÈNE VI.

FLORINE, CONSTANCE, SOPHIE.

FLORINE.

MADAME, je vous cherche. On vient...

CONSTANCE.

Que me veut-elle ?

FLORINE.

Souffrez que je respire.

CONSTANCE.

Eh bien ! quelle nouvelle ?

FLORINE.

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement !...
Venez, vous trouverez dans votre appartement...

CONSTANCE.

Mon époux ?

FLORINE.

Votre époux !... Lui !... La demande est bonne !
Est-ce jamais par-là que son chemin s'adonne ?
Il est vrai que ceci seroit assez nouveau,
Vous logez l'un & l'autre aux deux bouts du château.

CONSTANCE.

Florine, sachez mieux respecter votre maître.

FLORINE.

Je me tais... Mais...

SOPHIE.

Sachons ce que ce pourroit être.

FLORINE.

Vous ne devinez pas!... C'est votre habit.

CONSTANCE.

Comment!

FLORINE.

Que l'on vient d'apporter, Madame; il est charmant.

CONSTANCE.

Cette fille extravague.

FLORINE.

Ecoutez-moi, de grâce;
Ou plutôt, venez voir: c'est un habit de chasse;
Mais d'un air, mais d'un goût: venez vous habiller.
Sous cet ajustement que vous allez briller!
Vous allez ajouter conquête sur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle vision lui passe par la tête?
D'où me vient cet habit?

FLORINE.

Je ne sais point cela.

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE, *après avoir rêvé.*

Ah! ah! Mais ceci passe un peu la railleric.
Quoi! Madame, seroit-ce une galanterie?

CONSTANCE.

Une galanterie, & qui s'adresse à moi?

FLORINE.

A qui voulez-vous donc qu'on ait fait cet envoi?

CONSTANCE, *à Sophie, après avoir rêvé.*

Mais n'eſt-ce point à vous que ce préſent s'adreſſe ?
Damon, de qui votre oncle approuve la tendreſſe...

SOPHIE, *avec vivacité.*

Oui, j'aimerois aſſez qu'il prît ces libertés.

CONSTANCE.

Dois-je être plus en bute à des témérités ?...
Mais voici mon époux : dans cette conjoncture,
Dois-je lui confier cette étrange aventure ?

SCÈNE VII.

DURVAL, CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

DURVAL, *à part.*

VOYONS un peu l'effet qu'ont produit mes préſens.
[*Haut.*]
Madame éclate enfin en regrets offenſans.

CONSTANCE.

Durval, vous m'étonnez.

DURVAL.

On vient de me l'apprendre;
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me ſurprendre :
Je ne l'aurois pas cru, malgré tous mes ſoupçons;
Vous m'avez procuré d'aſſez belles leçons,
Qui ne ſortiront pas ſi-tôt de ma mémoire.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Je l'avois bien prévu..... Monſieur, pouvez-vous croire ?...
Hélas ! c'eſt un excès où je n'ai point de part....
Mais à mon déſaveu vous n'avez point d'égard.

Vous allez me haïr.... Ah ! cruelle Sophie!

SOPHIE, *à part.*

J'en suis la cause ; il faut que je la justifie.

[*A Durval.*]

Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté
De joindre l'injustice à l'infidélité.

DURVAL, *à part.*

Ce tems n'est plus.

SOPHIE.

Ingrat !

CONSTANCE.

Epargnez....

FLORINE.

Point de grâce.
Ah ! si pour un moment j'étois en votre place....

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher ;
Quand vous le rempliſſez de fiel & d'amertume,
Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume,
Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Vous me perdez, Madame.

DURVAL, *à part.*

Il faut lui découvrir...

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

DURVAL.

Vous ?

SOPHIE.

Oui, je souffrois trop de la voir si contrainte.
Je n'ai pu la laisser dans un si triste état ;
Sans faire, en dépit d'elle, un nécessaire éclat :
J'ai vengé sa vertu.

DURVAL.

Madame est bonne amie.

SOPHIE.

De grâce, épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE, *avec vivacité.*

Quand même vous seriez encor mieux son époux;
C'est que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiser tous les pas par où Madame passe;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE, *avec fierté.*

Florine, je vous chasse;
Sortez.

FLORINE, *à Constance.*

Moi?

DURVAL, *en ramenant Florine.*

Révoquez un arrêt si cruel;
Cette fille vous aime, il est bien naturel.
[*A Florine.*]
Viens, cet avis mérite une autre récompense;
Tiens, prends....

FLORINE, *en recevant quelques louis.*

Je n'ai pas cru vous induire en dépens(

DURVAL, *à Constance.*

Madame, faites grâce à ses vivacités.

FLORINE, *à Durval.*

Ah! puisque vous payez si bien vos vérités,
Une autre fois j'aurai le reste de la bourse.
[*Durval la lui donne.*]

SOPHIE.

La plaisanterie est d'une grande ressource.

DURVAL, *à Constance, d'un air plus enjoué.*

C'est assez... Savez-vous l'étiquette du jour?
Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLORINE, *à part.*

Oui ! c'eſt bien là de quoi Madame s'embarraſſe !

DURVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaiſir de la chaſſe,
Grande muſique enſuite ; & bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaiſir qui vous ſuit,
Madame ; on partira, lorſque vous ſerez prête...

[*En la regardant.*]

Vous avez un habit convenable à la fête....

CONSTANCE, *avec embarras.*

Monſieur....

DURVAL, *vivement.*

Le rendez-vous eſt au milieu du bois ;
De-là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette caleche & ce double attelage,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre écuyer laiſſoit déperir votre train ;
Même, il vous manque encor quelques chevaux de main....

[*Conſtance ſe trouble, & paroît interdite.*]

Madame, ce diſcours ſemble vous interdire !
A ces dépenſes-là je ne vois rien à dire :
Dépenſez hardiment, & vous aurez raiſon.

FLORINE, *à part.*

Cet époux a pourtant quelque choſe de bon.

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me ſurprendre...
Il m'eſt bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juſte ſujet de ma confuſion.
Que je ſuis malheureuſe !

DURVAL.

A quelle occaſion ?

CONSTANCE.

Ah ! je n'aurois jamais prévu, lorsque j'y pense,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

DURVAL, *contrefaisant l'étonné.*

Vous parlez de licence ! en quoi donc, s'il vous plaît

CONSTANCE.

J'ignore absolument... Je ne sais ce que c'est...
En un mot....

DURVAL.

Achevez... Mais qui vous en empêche

CONSTANCE.

Cet habit... ces chevaux, avec cette caleche...

DURVAL.

Eh bien ?

CONSTANCE.

S'ils sont chez moi...

DURVAL.

C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité...
Mais, c'est assez, je crois que vous devez m'entendre

DURVAL.

Oui, Madame, il n'est pas difficile à comprendre
Que ce sont des présens qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

DURVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître ?..

FLORINE, *à part.*

J'aurois déja tout fait sauter par la fenêtre.

DURVA

DURVAL.

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter ?

CONSTANCE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

DURVAL, *à part.*

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée ?

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je suis offensée.

DURVAL, *à part.*

N'importe, donnons-lui de violens soupçons.

[*Haut.*]

Madame, cependant j'ai de fortes raisons
Pour ôser vous presser, & même avec instance,
D'éclaircir ce mystere... il nous est d'importance,
Plus que je n'ôse dire... & que vous ne croyez ;
Je vous en saurai gré, si vous me l'octroyez.
Voyez, examinez... découvrez... je vous prie,
Qui peut avoir risqué cette galanterie...
De plus... présens ou non... Madame... vous pouvez...
Oui, vous m'obligerez, si vous vous en servez.

[*Il sort.*]

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE, *à Constance.*

EH bien ? que dites-vous de cette complaisance ?

FLORINE.

Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.

CONSTANCE, *après avoir rêvé.*

N'est-ce point mon époux qui m'a fait ces présens ?

FLORINE.

Des époux ne font pas des tours auſſi plaiſans ;
Pour qui les prenez-vous ? Ne croyez point, Madame,
Qu'un mari ſoit jamais prodigue envers ſa femme ;
Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut,
Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut.
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galans déterminés, prêts à tout entreprendre ;
Je crois qu'on en pourroit accuſer ces Meſſieurs.

SOPHIE.

As-tu quelque ſoupçon ?

FLORINE.

J'en ai même pluſieurs.

SOPHIE.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance ?

CONSTANCE.

Eh ! n'empoiſonnez pas encore mes douleurs.
Hélas ! je ſens aſſez le poids de mes malheurs.
Daignez au moins cacher ma nouvelle diſgrâce.

[*A Sophie.*]

Je vais me renfermer... Allez, ſuivez la chaſſe.

SOPHIE.

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE.

Vous prenez trop de part
A l'état où je ſuis... Laiſſez-moi, par égard.
Profitez du plaiſir que l'on offre à vos charmes,
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

[*Elle ſort.*]

SOPHIE, *en la regardant aller.*

Quel état ! Et l'on veut que je prenne un époux !
Qu'on ne m'en parle plus ; ils ſe reſſemblent tous.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

DURVAL, DAMON.

DURVAL *paroît réveur ; il va & vient.*

NOTRE cerf n'a pas fait assez de résistance.

DAMON.

Il est vrai : mais entrons un moment chez Constance.

DURVAL, *toujours distrait.*

Mon équipage est bon : j'imagine qu'ailleurs
Il seroit mal-aisé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.

Constance en devoit être ; elle n'est point venue.

DURVAL.

Je devine à-peu-près ce qui l'a retenue.

DAMON.

Entrons chez elle..... Allons ; c'est une attention
Dont elle vous aura de l'obligation.

DURVAL.

Oui ; mais je ne vais guère en visite chez elle.
On y peut envoyer.

DAMON.

Quelle excuse cruelle !
Du sort de ton épouse adoucis la rigueur ;
L'esprit doit réparer les caprices du cœur.
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste ;
Souvent les procédés font excuser le reste.

DURVAL, *après avoir regardé par-tout.*

Je crois tous nos Chasseurs dans son appartement....
Pour nous entretenir, choisissons ce moment.
[*Il soupire.*]
Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable!
Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable;
Je t'ai craint; j'ai prévu tes conseils, des discours
Que ma foible raison me rappelle toujours.
Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire,
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altere.

DAMON.

Durval, j'ai des défauts, & même des plus grands;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis de malheureux esclaves;
Leur penible amitié n'est que fers & qu'entraves;
Toujours jaloux, & prêts à se formaliser,
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser.
Mais la vraie amitié n'est point impérieuse;
C'est une liaison libre & délicieuse,
Dont le cœur & l'esprit, la raison & le tems,
Ont ensemble formé les nœuds toujours charmans;
Et sa chaîne, au besoin, plus souple & plus liante,
Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

DURVAL, *d'un air pénétré.*

Eh bien! sois donc enfin le seul dépositaire
D'un secret dont je vais t'avouer le mystere;
Que du fond de mon cœur, il passe au fond du tien;
Qu'il y reste caché, comme il l'est dans le mien.
Mes inclinations, ami, sont bien changées;
Mes infidélités vont être bien vengées....
J'aime... Hélas! que ce terme exprime foiblement
Un feu... qui n'est pourtant qu'un renouvellement,
Qu'un retour de tendresse imprévue, inouïe,
Mais qui va décider du reste de ma vie!

DAMON, *avec étonnement.*

Quoi ! ton volage cœur se livrera toujours
A des feux étrangers, à de folles amours !
Ces ardeurs autrefois si pures & si tendres,
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres ?
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs ;
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs.

DURVAL.

Apprends quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON.

Non ; je suis ton ami, mais non pas ton complice.

DURVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins ;
Permets-moi d'achever : je compte sur tes soins.

DAMON, *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

DURVAL, *en le ramenant.*

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.
Cet objet si charmant dont je reprends les loix,
Mais que je crois aimer pour la premiere fois ;
Cette femme adorable à qui je rends les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes...
C'est la mienne.

DAMON.

Constance !

DURVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah ! Durval,
A mon ravissement rien ne peut être égal....
N'est-ce point un dépit, un goût foible & volage,
Un accès peu durable, un retour de passage ?

DURVAL.

Tu le crains, & Constance en pourra craindre autant.
Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant !...
Le véritable amour se prouve de lui-même.
Déja, pour l'assurer de ma tendresse extrême,
J'ai, par mille moyens qu'invente mon amour,
Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.
Apprends donc que je suis cet amant qu'on ignore,
Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore,
Tous ces amusemens imprévus & nouveaux;
Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux
Assez vains pour nourrir une erreur si grossiere.
Je lui fais des présens de la même maniere...
On s'attache encor plus par ses propres bienfaits;
Je le sens, je l'en veux accabler désormais.
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême.
Que peut-elle penser ?... Durval, y songes-tu ?

DURVAL.

Oui, je viens de jouir de toute sa vertu.
J'ai vu le trouble affreux dont son âme est atteinte;
Cependant je feignois, en écoutant sa plainte;
J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai pensé
Me déclarer... Tu vas me traiter d'insensé.
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me sens retenu par une fausse honte.
Un préjugé fatal au bonheur des époux,
Me force à lui cacher un triomphe si doux.
Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

DAMON.

Comment ! du ridicule !... Et quelle en est la cause ?
Quoi ! d'aimer sa femme ?

DURVAL.

Oui : le point est délicat :
Pour plus d'une raison, je ne veux point d'éclat;

Je n'ai déja donné sur moi que trop de prise...
Ce raccommodement devient une entreprise...
J'avois imaginé d'obtenir de la cour
Un congé pour passer deux mois dans ce séjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage.
Damon, voilà pourquoi Constance est du voyage.
J'y croyois être libre & seul avec les miens,
Je comptois y trouver en secret des moyens
Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne;
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine.
Ma maison est ouverte à tous les survenans,
Mon rang m'attire ici mille respects gênans....
Clitandre avec Damis, sans que je les en prie,
Ne se sont-ils pas mis aussi de la partie?
Tu les connois, ce sont d'assez mauvais railleurs;
Alors contre moi seul ils deviendront meilleurs.
Ainsi des autres; c'est à quoi je dois m'attendre...
Je ne pourrai jamais soutenir cet esclandre;
Il faudra tout quitter: j'irai me séquestrer,
Ou, pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des campagnards dont tu connois l'espèce;
Sans que dans mon désert un seul ami paroisse.
Et véritablement, quelle société
Que celle d'un mari de sa femme entêté,
Qui n'a des yeux, des soins, des égards que pour elle,
Et que, pour ainsi dire, elle tient en tutelle!

DAMON, *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

DURVAL.

Tu ris! Suis-je venu pour mettre la réforme?

DAMON, *ironiquement.*

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la forme?
L'intérêt le fait taire; il ne tient qu'un moment...
[*Vivement.*]
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement?

Oserois-tu produire une excuse aussi folle ?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole ;
Il sauroit t'y forcer, aussi bien que les loix.

[*Tendrement.*]

Mais une femme n'a pour soutenir ses droits,
Que sa fidélité, sa foiblesse & ses larmes ;
Un époux ne craint point de si fragiles armes.
Ah ! peut-on faire ainsi, sans le moindre remord,
Un abus si cruel de la loi du plus fort ?

DURVAL.

Je suis désespéré ; mais je cède à l'usage.
Suis-je le seul ?... Tu sais que l'homme le plus sage
Doit s'en rendre l'esclave.

DAMON, *vivement.*

Oui, lorsqu'il ne s'agit
Que d'un goût passager, d'un meuble ou d'un habit :
Mais la vertu n'est point sujette à ses caprices ;
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs.
Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime ;
L'exemple ne peut pas autoriser un crime.
Faisons ce qu'on doit faire, & non pas ce qu'on fait.

DURVAL.

Mais enfin je me sens assez fort en effet,
Pour sacrifier tout, sans que je le regrette,
Pour aller vivre ensemble au fond d'une retraite.

DAMON.

Mais voilà le parti d'un vrai désespéré.

DURVAL.

Et c'est pourtant le seul que j'aurois préféré.
Un inconvénient, sans doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apprends à Constance un triomphe si doux,
Si ma femme me voit tomber à ses genoux,

Comment daignera-t-elle uſer de ſa victoire ?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire ;
Je crains que ſa fierté ne ſurcharge mes fers.
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les eſpèces,
Sur-tout lorſque l'on cherche à flatter ſes foibleſſes.
Ce ſoupçon pour Conſtance eſt trop injurieux.

DURVAL.

Tu ne le connois pas, ce ſexe impérieux :
Dans notre abaiſſement il met ſon bien ſuprême ;
Il veut régner, il veut maîtriſer ce qu'il aime,
Et ne croit point jouir du plaiſir d'être aimé,
S'il n'eſt pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
Eh ! pourquoi voulons-nous qu'il ſoit ſoumis au nôtre ?
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons ſéduit ?
Notre empire commence où le ſien eſt détruit.
Nous plaindrons-nous toujours, injuſtes que nous ſommes,
De ce ſexe qui n'a que le défaut des hommes ?
Quel ridicule orgueil nous fait méſeſtimer
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ?

DURVAL.

Conſtance aura de plus à punir mes parjures,
A redouter encor de nouvelles injures,
A craindre une rechûte, un nouvel abandon ;
Conſtance doit me faire acheter mon pardon.
Que de ſoins, de ſoupirs, de regrets & de larmes,
Faudra-t-il que j'oppoſe à ſes juſtes allarmes !
Plus je vais employer de foibleſſe & d'amour,
Et plus ſon aſcendant croîtra de jour en jour.
[*Il rêve.*]
Ah ! c'en eſt trop, il faut ſuivre ma deſtinée,
La réſolution en eſt déterminée....

DAMON, *en l'embrassant.*

Ah ! cher ami, reçois le prix de ta vertu.
Que ce retour heureux va causer !...

DURVAL.

Que dis-tu ?
Quelle mépriſe !

DAMON.

Aux pieds d'une épouſe adorable,
Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable ?

DURVAL.

Au contraire.

DAMON.

Quoi donc ?

DURVAL.

Je vais me dérober
Au danger évident où j'allois ſuccomber.
Je renonce aux projets dont je viens de t'inſtruire.
Laiſſe-moi, tes conſeils ont penſé me ſéduire.

DAMON.

Mais ſonge donc aux biens où tu vas renoncer.
Sais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer ?
Il faut donc que Conſtance expire dans les larmes,
Lorſqu'elle eût pu te faire un ſort ſi plein de charmes ?
Que d'attraits, que d'amour, que de plaiſirs perdus !
Si tu la haïſſois, que ferois-tu de plus ?

DURVAL, *d'un ton pénétré.*

Hélas ! il faut ſe rendre, & lui ſauver la vie.
C'en eſt fait, pour jamais ma honte eſt aſſervie...
Sois content, mon cœur cède, & ſe rend à l'amour.
Viens être le témoin du plus tendre retour.

[*Il fait quelques pas pour ſortir, Conſtance arrive, il ſe trouble.*]

Quelle rencontre, ô ciel ! C'eſt elle qui s'avance...
Ne ferai-je pas mieux d'éviter ſa préſence ?

[*Il veut s'en aller, Damon le retient.*]

SCÈNE II.

CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

DURVAL, *après quelque réſiſtance, ſe rapproche avec Damon.*

[*A Conſtance.*]

JE retenois Damon qui vouloit s'en-aller :
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler ?

CONSTANCE.

Il n'eſt jamais de trop.

DURVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que Madame étoit incommodée.

CONSTANCE, *à Durval.*

Je l'ai feint, & je viens vous en rendre raiſon.

DURVAL, *avec douceur.*

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas ! j'avois beſoin d'un peu de ſolitude.
Vous ſavez le ſujet de mon inquiétude ;
Elle augmente ſans ceſſe, & je crains tous les yeux
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis ſans douleur enviſager la ſuite ;
Je crains d'autoriſer une indigne pourſuite....

DURVAL.

Eſt-ce pour ces préſens ? On ſaura vos refus.

CONSTANCE.

Ah ! j'étois reſpectée, & je ne le ſuis plus.

DURVAL *l'embrasse, & tendrement.*

Rassûrez-vous, c'est moi... qui... me charge du blâme.

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

DURVAL, *avec trouble.*

Cela suffit, Madame...

[*A Damon.*]

Je ne sais où j'en suis.

DAMON, *bas, à Durval.*

Il faut t'aider un peu.

DURVAL, *bas & vivement, à Damon.*

Cher ami, n'en fais rien, ou crains mon désaveu.

CONSTANCE, *étonnée, s'approchant d'eux.*

Qu'avez-vous ?

DURVAL, *un peu remis.*

Ce n'est rien. J'ai peine à le réduire...
C'est à votre sujet... il faut vous en instruire...
Sachez donc un secret... vous ne le croirez pas...
Vous voyez devant vous...

CONSTANCE.

Eh bien ?

DURVAL.

Notre embarras...
Oui, vous voyez... quelqu'un qui n'ôse plus attendre...
Qui craint de compromettre un amour aussi tendre...
Mais... que ne pouvez-vous lire au fond de son cœur ?..

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon ?

DURVAL, *vivement.*

Justement.

DAMON.

Quelle erreur!
En vérité, Madame, il parle de lui-même.

DURVAL.

Non, il me fait parler... Voyez son trouble extrême...
Il est timide, il craint de vous trop rabaisser...
Il n'ôse vous prier de vous intéresser
A son bonheur.

DAMON.

Bourreau!

CONSTANCE.

Sa crainte est indiscrette.

DURVAL.

Je le disois.

CONSTANCE.

Il sait combien je le souhaite.

DURVAL.

Ah! vous me ravissez : prêtez-lui votre appui.

CONSTANCE.

Damon peut y compter.

DURVAL.

Moi, je réponds pour lui;
Je me rends le garant d'une flamme si belle.

DAMON, *bas, à Durval.*

Morbleu! parlez pour vous.

CONSTANCE, *bas.*

Quel garant infidèle!

DURVAL.

Otez donc à Sophie un préjugé fatal
Qu'elle a contre l'hymen. Ah! qu'elle en juge mal!
Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie!
Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie;
Pour ceux que la raison & l'amour ont unis.
L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis;

On en jouit sans peine & sans inquiétude :
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égards, de complaisance, & de soins les plus doux.
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouse chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs !
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE, *tendrement.*

Je sens que ce portrait devroit être fidèle.

DURVAL, *en la regardant de même.*

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modèle.

SCÈNE III.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

CLITANDRE, *aux autres, en entrant.*

VOILA ce que jamais on n'auroit attendu.

DURVAL, *troublé, à Damon.*

C'est Clitandre & Damis ; m'auroient-ils entendu ?

CLITANDRE, *en riant.*

Venez, rassemblons-nous, la scène est impayable...
Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.
[*Il rit.*]
Laisse-m'en rire encore.

ARGANT.

Allons, rions. De quoi ?

CLITANDRE, *à Durval.*

On m'écrit... Tu riras.

DURVAL, *froidement.*

Peut-être.

CLITANDRE.

Oh ! par ma foi,
Nous ne le craindrons plus, cet aimable volage,
Ce célebre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconstans;
Nous le connoissons tous, & même à nos dépens !
Sainfar.

ARGANT.

Je le connois; son pere fut de même;
Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à son sujet je vous... Non, poursuivez;
Voyons quels contretems lui sont donc arrivés.

DAMON.

Peut-être quelqu'époux d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une histoire tragique ?

ARGANT.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens ?

CLITANDRE.

Non; il n'en a jamais trouvé que d'indulgens.

CONSTANCE.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

DURVAL.

Se seroit-il battu ?

DAMIS.

Ce n'est pas son défaut.

DAMON.

Est-il disgracié?

CLITANDRE.

Bien pis.

ARGANT.

Mort ?

CLITANDRE.

Autant vaut ;
Il eſt amoureux fou.

TOUS, *c'eſt-à-dire, Durval, Argant, Damon.*

De qui ?

CLITANDRE.

C'eſt lettres cloſes.
Devine, ſi tu peux ; & choiſis, ſi tu l'ôſes :
Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru ?

DURVAL.

Il eſt audacieux.

CLITANDRE.

Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle ſu lui plaire ?

CLITANDRE.

Eh mais ! une coquette eſt un choix ordinaire.

ARGANT.

Eſt-ce cette Marquiſe aſſez bien en appas,
Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y penſe pas ?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude ?
En tout cas, je le plains, l'eſclavage en eſt rude ;
Il faut trop les aimer, & trop correctement.

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

C'eſt donc cette actrice ?

CLITANDRE.

Eh ! non, aucunement.

CONSTANCE.

Mais ne feroit-ce point son épouse qu'il aime?

ARGANT.

Sa femme!

CLITANDRE.

Eh! vraiment oui, c'est sa femme elle-même...

ARGANT.

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

DURVAL, *à Damon.*

Sainfar aime sa femme aussi.

DAMIS, *à Constance.*

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille;
On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE, *avec un peu de fierté.*

Pour peu qu'on soit sensé, l'on devine le bien....
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien:
C'est un cœur égaré que le devoir ramène,
Que l'amour fait rentrer dans sa premiere chaîne,
Qui n'a jamais trouvé de vrais plaisirs ailleurs,
Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma présence ici ne vous déplaise,
Je vous laisse railler & médire à votre aise.

SCÈNE IV.

ARGANT, DURVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

CONSTANCE prend la chose affirmativement.

ARGANT.

Bon ! bon ! c'est pour la forme.

DAMON.

Elle a grand tort, vraiment !

ARGANT.

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son âme....
Eh ! bien, notre galant aime jusqu'à sa femme?
C'est avoir pour le sexe un furieux penchant.

DURVAL, *à Clitandre.*

Et que dit-on par-tout d'un retour si touchant?

DAMIS.

A ton avis, Durval? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu ! cette sottise en a fait beaucoup dire.
A la cour, à la ville, on l'a tant blâsonné,
Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné.
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa Pénélope il a plié bagage :
En fin fond de Province il l'a contrainte à fuir;
Ils sont allés s'aimer, & bientôt se haïr.

ARGANT.

C'est un enlèvement.

DAMIS.

Qui n'eſt pas fort d'uſage.

ARGANT.

Ce n'eſt point-là le but que le ſexe enviſage;
Lorſqu'au nôtre il veut bien ſe laiſſer aſſortir,
C'eſt d'entrer dans le monde, & non pas d'en ſortir.

DURVAL.

Ils jouiſſent, ſans doute, au fond de leur retraite,
D'une félicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE.

Sainfar n'a de ſes jours été ſi malheureux;
Il adore en eſclave un tyran dédaigneux,
Un maître dont il eſt le premier domeſtique,
Qui, trop ſûr à préſent d'un pouvoir deſpotique,
Le punit du paſſé, ſe venge de l'ennui
De ſe voir enterré de la ſorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l'a remis à ſon apprentiſſage.

CLITANDRE.

C'eſt à recommencer.

ARGANT.

Sans doute, c'eſt l'uſage...;
Cet homme eſt poſſédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Poſſédé de ſa femme... Eh! ris-en donc, Durval.

DURVAL. [*A Damon.*]

Oui... rien n'eſt plus plaiſant... Quelle épreuve!...
J'enrage.

CLITANDRE.

C'eſt un homme perdu, noyé dans ſon ménage.

ARGANT.

Abîmé.

CLITANDRE.

Confisqué.

DAMIS.

Nul.

DURVAL, *à Damon.*

Ami, quels propos !

DAMIS, *à Durval.*

Depuis quand n'ôses-tu rire aux dépens des sots ?

DURVAL, *avec embarras.*

Moi? point du tout ; j'en ris autant qu'il m'est possible.

DAMON, *avec indignation.*

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible ?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient composer tout le public entr'eux,
Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale.
Mais je vous crois, Messieurs, un peu plus de morale :
Non, vous ne pensez pas ce que vous avancez.
A tous autres qu'à vous, à des gens moins sensés,
Je dirois, indigné de tout ce badinage :
Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage,
Laissez-le pratiquer, sans y prendre intérêt ;
Oui, laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

DAMIS, *à Damon.*

Je n'ai jamais douté de ta philosophie ;
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit ;
Du reste, je vous suis obligé.

DAMIS.

C'est bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, & même sans scrupule,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.

Sainfar eſt dans le cas : on en eſt convenu.
Il a pris un travers aſſez bien reconnu,
Puiſque ſon aventure eſt miſe en comédie.

ARGANT.

Tout de bon ?

DAMIS.

J'ai la pièce ; on l'a fort applaudie:
Nous ſommes dans le goût d'en jouer entre nous ;
Nous jouerons celle-ci... Meſſieurs, qu'en dites-vous ?

ARGANT.

Volontiers.

DURVAL, *froidement.*

Si l'on veut.

DAMON, *avec colere.*

C'eſt une farce infâme.

DAMIS.

On la nomme l'*Epoux amoureux de ſa femme.*

ARGANT.

Bon ! c'eſt un des travers qu'on doit moins épargner:
Il n'eſt pas fort commun : mais il pourroit gagner ;
Et la ſociété n'y feroit pas ſon compte.
Combien il eſt d'époux retenus par la honte !
Tant mieux... Aurai-je un rôle ?

DAMIS.

Oui, ſans doute.

ARGANT.

Fort bien,

DAMIS.

Les dames y joueront : Conſtance aura le ſien,
Elle ſera l'épouſe aimée à toute outrance :
Durval contrefera l'amoureux de Conſtance:
Damon aura tout juſte un rôle de Caton ;
(*A Clitandre.*]
Toi, celui d'Etourdi.

ARGANT.

L'arrangement est bon.

DAMIS.

Il nous faut un Valet : qui pourroit bien le faire ?..
[*A Durval.*]
Ah ! ton Valet-de-chambre, Henri ; c'est notre affaire.
Ainsi du reste.

DAMON.

Oui ; mais ne comptez pas sur moi.

DAMIS.

Durval, tu te fais fort apparemment.

DURVAL, *froidement.*

De quoi ?

DAMIS.

C'est d'engager Constance à jouer dans la pièce.

ARGANT.

Je vais la prévenir, aussi-bien que ma nièce. [*Il sort.*]

DAMIS, *à Durval.*

Détermine Damon : quant à toi, tu sais bien
Que l'on doit se prêter ; tu ne risqueras rien.
[*Ils sortent.*]

SCÈNE V.

DURVAL, DAMON.

DURVAL, *d'un air ironique.*

En est-ce assez ? Dis-moi, que pourras-tu répondre ?
Il falloit cet exemple, afin de te confondre.
Où m'allois-je embarquer ?... Ne me presse donc plus ;
Tes conseils désormais deviendroient superflus.

DAMON.

Vous permettez qu'on joue une farce indiscrette,
Et vous y prenez même un rôle !

DURVAL.

Oui, je m'y prête.
A ma femme du moins je parlerai d'amour ;
Je verrai ses beaux yeux y répondre à leur tour ;
J'en jouirai sans risque, & sans me compromettre.
Hélas ! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre...
J'aurois dû refuser... Oui, je me trahirai :
On verra que je sens tout ce que je dirai.
Je mettrai, malgré moi, trop d'amour dans mon rôle ;
Je me perdrois : je vais retirer ma parole.

DAMON.

Est-il tems ? Il falloit ne pas tant s'avancer.
Constance est prévenue, elle pourra penser
Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.
[*A part.*]
Il le faut embarquer.

DURVAL, *après avoir rêvé.*

Ta remarque est cruelle...
Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner,
De prétexter un ordre, & de m'en retourner ;
Je le vais annoncer, & partir tout de suite.
[*Il va pour sortir, & revient.*]

DAMON.

Quelle foiblesse !

DURVAL.

Ecoute : avant que je les quitte,
J'ai fait peindre Constance en secret, & je crois
Que son portrait est fait ; car c'est depuis un mois
Qu'on est après. Le Peintre est dans le voisinage ;
Vois si par aventure il a fini l'ouvrage :
C'est un soulagement dont mes yeux ont besoin ;
Je voudrois l'emporter.

DAMON.

Va, je prendrai ce soin.
Mais tu ne partiras peut-être pas si vîte ?

DURVAL.

Dès ce soir même. [*Il sort.*]

DAMON.

Il faut que j'empêche sa fuite.
Si la mode empoisonne un naturel heureux,
A quoi sert le bonheur d'être né vertueux ?

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

DAMON, *seul.*

ENFIN Durval nous reste, & j'en ai sa parole;
Je crois avoir détruit son préjugé frivole.
C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes soins;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins.
Sachons s'il est le seul qui me reste à détruire....
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en instruire?..

SCÈNE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE, *en traversant le théâtre.*

AH! vous voici, Monsieur! Entrez-vous au concert?

DAMON.

Je vous suis.

SOPHIE.

A propos, est-il vrai qu'on vous perd?

DAMON.

Ce terme est trop flatteur; mais je sais le réduire
A sa juste valeur.

SOPHIE.

Eh! tâchez de m'instruire.

DAMON.

Durval devoit partir, un contre-ordre eſt venu;
C'eſt par ce contre-tems que je ſuis retenu.

SOPHIE.

Un contre-tems, Monſieur?

DAMON.

Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçu mon arrêt;
Je l'exécuterai, tout injuſte qu'il eſt....
Pardonnez ce murmure, il eſt bien légitime
Au malheureux à qui l'on va chercher un crime
Au fond d'un avenir qui n'eſt pas fait pour lui:
On me punit de ceux dont on ſoupçonne autrui.

SOPHIE.

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidèle;
On pouvoit l'adoucir.

DAMON.

Il eſt donc vrai, cruelle?
Un autre plus heureux, plus digne apparemment....

SOPHIE, *vivement.*

Me feroit encor moins changer de ſentiment.

DAMON.

Ai-je pu m'attirer un refus légitime?
J'aurois eu votre cœur, ſi j'avois votre eſtime.

SOPHIE.

Puiſque vous en tirez cette concluſion,
Je n'ai rien à répondre en cette occaſion.
Quoi! faut-il vous aimer pour vous rendre juſtice?

DAMON.

C'eſt exiger de vous un trop grand ſacrifice.
Vous aimez votre erreur.

SOPHIE.

Non... j'en voudrois guérir.

DAMON.

Mais enfin, si celui qui sert à la nourrir,
Si Durval...

SOPHIE.

Je connois jusqu'où va votre zèle;
Que vous justifiez cet époux infidèle.

DAMON.

Madame, supposons qu'il soit...

SOPHIE.

Oui, tel qu'il est.

DAMON.

Eh bien! en convenant de tout ce qui vous plaît...

SOPHIE.

Vous aurez tort; & moi, j'ai de justes allarmes...
Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes,
Me jurer un amour qui durera toujours.
Constance fut séduite avec ces beaux discours.
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle!
Vous la voyez : elle est étrangere chez elle;
Une personne à charge, & sans autorité;
Exposée au mépris, à la témérité;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidèle : inutile avantage!
Sans l'amour d'un époux, nous sommes sans éclat :
Son cœur fait notre titre, & nous donne un état.

DAMON.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable;
D'un généreux retour est-il donc incapable?

SOPHIE.

Il est accoutumé; cela ne se peut pas.

DAMON.

Quand on s'égare, on peut revenir sur ses pas.

SOPHIE.

Il ne reviendra point, j'en suis trop assûrée :
Son humeur inconstante est trop bien avérée :
Son exemple, en un mot... Eh ! croyez-vous ?...
Mais non.

DAMON.

Quoi !

SOPHIE.

Ce que je voulois dire est hors de saison.

DAMON.

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre ;
Parlez, de grâce.

SOPHIE.

Il est inutile de feindre.
Ecoutez : je suis franche, & vous l'allez bien voir.
Oui, je sens tout le prix que vous pouvez valoir ;
Je crois connoître à fond votre heureux caractere ;
Autant que votre amour, votre vertu m'est chere :
Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous,
Si la constance étoit au pouvoir d'un époux :
Mais la fatalité que l'hymenée entraîne...
Durval vous ressembloit.

DAMON.

Mais s'il reprend sa chaîne ?..

SOPHIE.

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui.
Damon, vous me perdrez, si vous comptez sur lui.

DAMON.

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance :
Promettez de vous rendre à ma persévérance,
Si Durval...

SOPHIE.

En ce cas...

DAMON.

Achevez, prononcez...

Eh ! quoi, vous hésitez ?

SOPHIE.

Mais vous m'embarrassez.

DAMON.

Quel risque courez-vous, si vous êtes si sûre
Que Durval, dites-vous, sera toujours parjure ?

SOPHIE.

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour ?...
[*Tendrement.*]
Le croyez-vous bien sûr, ce prétendu retour ?

DAMON.

On pourroit l'espérer.

SOPHIE.

Eh bien ! il faut l'attendre.

DAMON.

Comment ?

SOPHIE.

Jusqu'à ce tems je ne veux rien entendre
Qui puisse m'exposer en aucunes façons.

DAMON.

Vous exposer !

SOPHIE.

Suffit.

DAMON.

En quoi ?

SOPHIE.

J'ai mes raisons.
En un mot, je prétends...

DAMON.

Imposez sans réserve ;
Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe :

SOPHIE.

Je ne m'engage à rien.

DAMON.

Moi, je m'engage à tout.

SOPHIE.

Peut-être.

DAMON.

En doutez-vous ?

SOPHIE.

Ecoutez jusqu'au bout.
J'exige... Vous m'aimez ?

DAMON.

Ah ! si je vous adore !

SOPHIE.

Eh bien ! je vous défends de m'en parler encore.
Supprimez désormais ces discours séducteurs,
Ces soupirs, ces regards, & ces soins enchanteurs,
Dont toute autre que moi se laisseroit surprendre.
Enfin, je ne veux plus avoir à me défendre.

DAMON.

De quel soulagement voulez-vous me priver !

SOPHIE.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON.

Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire !

SOPHIE.

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.

DAMON.

Vous voulez l'oublier ; dois-je vous obéir ?

SOPHIE.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir ?

[*Elle veut sortir.*]

DAMON.

Mon malheureux amour se fera violence ;
Je vais le condamner au plus cruel silence.

SOPHIE.

De plus, je vous défends jusques au mot d'amour.

DAMON.

Il faut s'y conformer jusques à ce retour.
Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse,
Comptez sur un respect égal à ma tendresse...
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.
[*Il lui prend la main.*]
Oui, ma bouche & mes yeux sauront se contenir.
(*Il se jette à ses genoux.*] [*Il lui baise la main.*]
J'en jure à vos genoux : si jamais je m'oublie ?...
[*Il continue à lui baiser la main.*]

SOPHIE, *interdite.*

Damon, est-ce donc là le serment qui vous lie ?

DAMON, *étonné.*

Me serois-je échappé ? [*Il recommence.*]

SOPHIE, *en voulant se débarrasser.*

Je le crois... Au surplus...
Encore... Une autre fois ne nous oublions plus.
[*Elle sort.*]

SCÈNE III.

DAMON, *seul.*

JE serai donc heureux, & je le suis d'avance :
Je jouis des plaisirs que donne l'espérance.
Durval m'a tout promis, allons le retrouver ;
Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.

SCÈNE IV.

DAMIS, DAMON, *rencontré par Damis.*

DAMIS.

DAMON, voilà ton rôle.

DAMON.

Oh ! faites-moi la grâce
De ne pas m'en charger ; que quelqu'autre le faſſe.

[*Il ſort.*]

SCÈNE V.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS. [*A Clitandre.*]

ON le lui fera prendre... Ah ! je te cherche auſſi.
C'étoit pour te donner ton rôle ; le voici.
Tu ſors de chez Conſtance ?

CLITANDRE.

Oui, j'étois chez les dames,
Où je viens d'obliger au moins cinq ou ſix femmes.

DAMIS.

Peut-on ſavoir comment ?

CLITANDRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

DAMIS.

C'eſt bien faire ta cour.

CLITANDRE.

N'eſt-ce pas ? Qu'en dis-tu ?

DAMIS.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.
Je n'ai pas, comme toi, ce secret admirable.

CLITANDRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS.

Ah ! merveilleux toi-même.

CLITANDRE.

Ami, j'ai de bons yeux ;
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,
Sera-t-elle bientôt au rang de tes conquêtes ?

DAMIS.

C'est de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

CLITANDRE.

Quoi ! tu voudrois sur moi détourner les soupçons ?

DAMIS.

Tant de discrétion m'allarme & m'épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

DAMIS.

Eh ! qui diable se vante ?
Des sots.

CLITANDRE.

Sans contredit.

DAMIS.

Des têtes à l'évent.
Quand j'en trouve, (cela m'arrive assez souvent)
Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visiere.

CLITANDRE.

Je les traite à-peu-près de la même maniere.
A propos, sais-tu bien ?...

DAMIS.

Non.

CLITANDRE.

Que sans y songer...

DAMIS.

Quoi!

CLITANDRE.

Nous pourrions nous nuire : il faudroit s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS.

Je t'entends. [*A part.*] C'est un fat que je veux dérouter.
Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

CLITANDRE.

Oui, c'est le mot. Ainsi, dans nos galanteries,
Entendons-nous ; sur-tout point de supercheries :
Entre nous seulement soyons honnêtes gens :
Nous sommes en amour assez intelligens ;
Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il est vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre nous la fortune :
Etablis ton quartier.

DAMIS.

Le mien sera par-tout.

CLITANDRE.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout :
Il faut rouler, il faut avancer : le tems passe ;
Nous en perdrions trop devant la même place...
D'ailleurs, certain égard nous convient à tous deux.
Si la même maitresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.
Ma foi, Marquis, il faut avoir pitié du sexe,

Et lui faciliter sa gloire & ses plaisirs ;
C'est pourquoi convenons.

DAMIS.

Je cède à tes desirs.

CLITANDRE.

Eh bien ! quel est le cœur où tu veux t'introduire ?

DAMIS.

Et toi, quel est celui que tu voudrois séduire ?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.
Es-tu bien avancé ?

CLITANDRE, *mystérieusement.*

J'espere.

DAMIS, *le contrefaisant.*

Et moi, de même...

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême ;
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pu te nuire également.
Je vais pousser ma chance, & toi songe à la tienne.
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.
[*Il sort.*]

SCÈNE VI.

DAMIS, *seul, se met à rire en le voyant aller.*

VA, c'est où je t'attends. Je rabattrai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.
Oh ! parbleu, nous verrons qui s'en fait plus accroire ;
Je ne puis être aimé ; mais j'en aurai la gloire.
Il en veut à Constance indubitablement ;
C'est, aussi bien que moi, fort inutilement.
Nous nous sommes joués, il trouvera son maître :
On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour l'être.
[*Il tire un portrait.*]
Je sais me fabriquer des preuves de bonheur :
J'ai là certain portrait qui doit me faire honneur. . .

SCÈNE VII.

DAMIS, DURVAL, DAMON.

DAMIS.

DURVAL, voilà ton rôle & celui de Constance.
Pour Damon, je n'ai pu vaincre sa résistance :
Je te laisse ce soin.

DURVAL.

Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, & lui donner le sien.
[*Il sort.*]

SCÈNE VIII.

DURVAL, DAMON.

[*Durval a les yeux fixés sur les rôles qu'il tient à la main.*]

DAMON.

A QUOI t'amuses-tu ? Vas-tu lire ces rôles ?
Eh ! morbleu ! laisse-là des choses aussi folles.

DURVAL.

Je regardois sans voir : mon esprit occupé
Du pas que je vais faire, est encore frappé.
De toutes mes terreurs, il m'en reste encore une ;
Qui malheureusement est la plus importune.
Me garantiras-tu ?... Mais tu ne le peux pas...
En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas ;
Retrouverai-je encor sa premiere tendresse,
Cette conformité, cette même foiblesse,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur ;
Que le ciel pour moi seul avoit mis dans son cœur ;
Et que je trouve encor dans le fond de mon âme ?
J'ai cessé trop long-tems d'entretenir sa flamme.
Eh ! de quoi son amour se seroit-il nourri ?
Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.
Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances.
Vois comme elle a souffert de toutes mes instances.
Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets ;
Ils s'exhalent en pleurs, en soupirs, en regrets.
M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes ?
En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes ?

DAMON.

Ah ! ne t'y trompe pas ; c'est un calme apparent ;
Et d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus grand.

On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable,
Ne sait pas à quel point ses malheurs ont été :
Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.
Une femme sensée est fort peu curieuse
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.
En tout cas, sa vertu te répond....

DURVAL.

Quel espoir !
Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir !
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie ;
Annonce-lui qu'enfin je me réconcilie ;
Vante-lui mon amour, pour avancer le tien....
Mais non ; attends encore, ami ; ne lui dis rien.
Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui dise...
Va, je vais achever cette grande entreprise.

DAMON.

Pour la derniere fois je puis donc y compter.

DURVAL.

Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

[*Damon sort.*]

SCÈNE IX.

DURVAL, HENRI.

DURVAL.

AI-JE là quelqu'un ?... Hé !... va-t-en & reviens vîte.

HENRI.

Lequel des deux ? De quoi faut-il que je m'acquitte ?

DURVAL.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement :
Va, cours, vole, & reviens le dire promptement.

[*Henri reste.*]

Que fais-tu là planté contre cette muraille ?

HENRI.

A quel appartement, Monsieur, faut-il que j'aille ?

DURVAL.

Plaît-il ? Une autre fois tâchez de m'écouter.

HENRI.

Ce que l'on n'a point dit, peut bien se répéter.

DURVAL.

Qu'on sache si Madame a du monde chez elle.

HENRI.

Chez Madame ! Ma foi, l'ambassade est nouvelle.

SCÈNE X.

DURVAL, *seul.*

POURVU qu'elle soit seule... Aurai-je ce bonheur ?
Pourrai-je, sans témoins, débarrasser mon cœur
D'un secret dont le poids sans cesse se redouble ?...
Mais il ne revient point... Le voici... Je me trouble...
Que va-t-il m'annoncer ?

SCÈNE XI.

DURVAL, HENRI.

HENRI.

MONSIEUR, présentement
Clitandre & Damis...

DURVAL.

Sont chez elle apparemment.
Que je suis malheureux ! Remettons la partie.

HENRI.

Oui ; mais la compagnie à l'instant est sortie ;
En sorte que Madame est seule en ce moment.

DURVAL.

Comment ! Madame est seule ?

HENRI.

Oui, seule, absolument.

DURVAL.

Est-il sûr ? L'as-tu vu ?

HENRI.

Le rapport est fidèle.
Oui, Monsieur, elle n'a que Florine avec elle.

[*Il s'éloigne.*]

DURVAL.

Florine, me dis-tu ? Mais... c'est toujours quelqu'un...
Je pourrai renvoyer ce témoin importun....
Allons... il faut aller... puisque tout me seconde.
Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.
Je suis trop obsédé... Ne pourrai-je jamais
Disposer d'un moment au gré de mes souhaits ?...

Quel contretems s'oppose à ce que je desire!...
Oui ; car pour expliquer ce qui me reste à dire,
Il me faut... Je n'aurai qu'un entretien en l'air...
Irai-je commencer, & fuir comme un éclair ?
Je ne puis m'enfermer sans que l'on en raisonne...
Que faire ?... Aussi, d'où vient que Damon m'abandonne ?...
Je ne puis le risquer... Il faut y renoncer...
Il me vient dans l'esprit.... Oui, c'est bien mieux penser.
Assûrément... sans doute... Aussi-bien sa présence...
Ses charmes... ses regards, dont je sais la puissance...
Mes remords... mon amour, dans ce terrible instant,
Causeroient dans mes sens un désordre trop grand.
Ah ! qu'il est mal-aisé, quand l'amour est extrême,
De parler aussi-bien qu'on pense, à ce qu'on aime !...

[*A Henri.*]

Approche cette table... Un fauteuil... Est-ce fait ?...
Ai-je là ce qu'il faut ?... Une lettre, en effet,
Préparera bien mieux ma premiere visite.
Le plus fort sera fait ; le reste ira de suite.

[*Il se met à écrire.*]

HENRI.

C'est affaire de cœur. Parbleu, depuis long-tems,
Le patron reprenoit haleine à mes dépens...
Tant mieux : plus un maître aime, & plus un valet gagne.
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne.
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

DURVAL.

Sûrement,
Je n'aurai de ma vie écrit si tendrement.
Je prépare à Constance une aimable surprise.

[*Il continue d'écrire.*]

HENRI, *tirant son rôle.*

J'ai là certains papiers, il faut que je les lise.

Voyons, tandis qu'il fait éclorre son poulet,
Quel est mon rôle. A moi, le rôle de Valet !
Mais cela ne va point avec mon ministere :
Je suis Homme de chambre, & presque Secrétaire :
A quelqu'un de nos gens il pourroit convenir...
Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir...

[*Il feuillette & retourne son rôle de tous cotés.*]

Je veux être pendu, si j'entends cette gamme...
Ah ! je sers un époux amoureux de sa femme.
Ventrebleu, le sot maître à qui l'on m'a donné !
Oui-dà, le personnage est bien imaginé.

DURVAL.

Ce maraud me distrait. C'est son rôle, je gage.

HENRI.

Monsieur, je m'entretiens avec mon personnage...
Peste ! en voici bien long tout d'un article écrit !
Voyons : c'est moi qui parle ; aurai-je de l'esprit ?

[*Il lit.*]

Oui, Nérine, je suis à l'imbécile maître,
Qui s'est accoquiné, dans ce taudis champêtre,
A la triste moitié dont il s'est empêtré ?
Son ridicule amour ici l'a séquestré :
C'est un oison bridé, tapi dans sa retraite,
Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête.

Le bel équivalent, au lieu du sens-commun !

DURVAL, *impatient.*

Faquin... Contenons-nous.... Chassons cet importun.

[*A Henri.*]

Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre ?
Aurois-je dû le dire ? Ayez soin de m'entendre,
Lorsque j'appellerai ; que l'on se tienne prêt.

HENRI.

Allons ; hé ! qu'on me selle un coureur vif & *frais.*

[*Il sort.*]

SCÈNE XII.

DURVAL, *seul.*

[*Il se lève.*]

LE parti que je prends est donc bien ridicule;
si jusqu'à des valets... Etouffons ce scrupule...
[*Il se remet.*]
Ce coquin sortira... Je ne sais où j'en suis...
Continuons pourtant... Achevons, si je puis.
[*Il écrit.*]
Puissé-je en voir l'effet que j'ôse m'en promettre!
Holà... Henri!.. Voyons, relisons cette lettre.
[*Il lit.*]
C'est trop entretenir vos mortelles douleurs;
L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos malheurs..
[*Il lit bas.*]
Je la puis envoyer... Mettons ma signature...
[*En signant.*]
Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.
Ah! j'oubliois d'y joindre aussi ces diamans.
[*Il tire un écrin.*]
Constance est peu sensible à ces vains ornemens;
Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henri!... Les valets sont d'une lenteur extrême.

SCÈNE XIII.

DURVAL, HENRI, *en équipage de postillon*

HENRI.

MONSIEUR, me voilà prêt; vous n'avez qu'à parler

DURVAL.

Quel est cet équipage ? Où crois-tu donc aller ?

HENRI.

A Paris... C'est, je crois, vers certaine Duchesse...
Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse ?

DURVAL, *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas si loin.

HENRI.

Ma foi, Monsieur, tant pis.
Elle se vengera, je vous en avertis.
La Duchesse se plaint que, pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,
Avec Madame vous... feignez de renouer.
Je ne sais pas quel tour elle veut vous jouer;
Mais.... tout franc, convenez que votre amour la traite
Comme je traiterois une simple soubrette.

DURVAL, *en donnant la lettre & l'écrin.*

Va chercher la réponse; & donne cet écrin.

HENRI.

Et des bijoux aussi ! L'affaire ira grand train.

DURVAL.

Finissons ces discours; va-t-en où je t'envoie :
Je t'attends; que sur-tout personne ne te voie.

[*Henri sort.*]

SCÈNE XIV.

DURVAL, *seul, rêvant.*

D'UN terrible fardeau me voilà soulagé...
Ne me ſerai-je pas un peu trop engagé ?
Je le crains : cependant l'affaire eſt embarquée.
Oui, mon impatience eſt un peu trop marquée...
Il eſt bien dangereux de montrer tant d'amour.
Mais qu'y faire à préſent ?... Te voilà de retour ?

SCÈNE XV.

HENRI, DURVAL.

DURVAL.

EH bien ? quelle réponſe ?

HENRI.

Elle eſt encore à faire.
Un petit mot d'adreſſe eût été néceſſaire.

DURVAL, *reprenant la lettre.*

Etourdi !

HENRI.

Regardez.... Parmi tant de Beautés
Que le bal nous attire ici de tous côtés,
Je n'ai pu démêler quelle eſt la favorite.

DURVAL.

N'ai-je pas dit l'adreſſe ?

HENRI.

Ah ! ſi vous l'aviez dite !

DURVAL, *à part.*

Non ? Tant mieux ; ce coquin ignore mon secret.
Cette lettre est de trop ; j'en avois du regret.
Cet écrin peut suffire ; il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette.
Constance, avec raison, viendra me confier
Cette insulte nouvelle, & s'en justifier :
Notre explication sera plus naturelle,
Et je serai bien moins compromis avec elle.

[*Il reprend l'écrin, & met la lettre dans sa poche.*]

C'est bien dit ; je m'en tiens à ce dernier moyen :

[*A Henri.*]

Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.

[*Il sort.*]

SCÈNE XVI.

HENRI, *seul, en le voyant aller.*

JE suis perdu, s'il fait lui-même ses affaires.
Diable ! ceci m'auroit donné des honoraires...
Dans le premier mémoire, il faudra les compter.
Item, pour un présent que j'aurois dû porter,
Qui m'auroit dû valoir en espèce courante....
Combien ? Dix, vingt louis ? ma foi, mettons-en trente.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE, *avec un paquet de lettres & l'écrin à la main.*

DURVAL n'eſt point ici : va, ne perds point de tems ;
Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attends ;
Mais ne lui parle point du ſujet qui m'agite ;
Il ne daigneroit pas me rendre une viſite.
Fais en ſorte, en un mot, que je puiſſe le voir.

FLORINE.

J'y cours ; mais je ne ſais ſi j'aurai ce pouvoir.

SCÈNE II.

CONSTANCE, *ſeule.*

EH quoi ! de tous côtés la fortune ennemie
S'obſtine à traverſer ma déplorable vie !
Au moment que je prends un trop crédule eſpoir ;
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.
[*En montrant un paquet de lettres.*]
Un inconnu m'apporte une preuve trop ſûre
Des mépris d'un ingrat, & d'un nouveau parjure.

Une rivale indigne, & barbare à la fois,
M'avertit que Durval, qui vivoit sous ses loix,
La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes...!
Est-ce elle qu'il trahit ? Et pour surcroît de peines,
Il semble qu'on se plaise encore à redoubler
[*En montrant l'écrin.*]
Ces indignes présens dont on veut m'accabler.

SCÈNE III.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE.

As-tu trouvé Durval ?

FLORINE.

Non, ma recherche est vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-tems !

FLORINE.

On dit qu'il se promène.

CONSTANCE.

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui :
Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui, Madame, éclatez, cessez de vous contraindre :
Quand on n'est plus aimée, il faut se faire craindre.

CONSTANCE, *tendrement.*

Quand on n'est plus aimée !

FLORINE.

On peut le mener loin.
Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORINE.

Eh ! qui ſont-elles donc ?

CONSTANCE.

Les ſoupirs & les larmes.

FLORINE.

Bon ! il vous laiſſera gémir & ſoupirer.
On croit nous faire grâce, en nous faiſant pleurer.
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne :
On croit que dans nos cœurs le plaiſir s'empoiſonne ;
Que le ſexe ſe fait lui-même ſon tourment,
Et qu'il n'a pas l'eſprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales,
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurois de plaiſir à confondre un ingrat !

CONSTANCE, *remettant les lettres dans ſa poche.*

Je me garderai bien de faire cet éclat.
Il ne ſaura jamais, ſi j'en ſuis la maîtreſſe,
Que je ſais à quel point il trahit ma tendreſſe.
Je ne veux point aigrir ſon cœur & ſon eſprit,
Ni détruire un eſpoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer, & de vivre tranquile,
J'aſſûre à mon volage un retour plus facile :
Je lui donne un moyen de me mieux abuſer,
Et, quand il le voudra, de ſe mieux excuſer.
Je veux lui demander ce qu'il faut que je faſſe
Des préſens qu'on m'a faits, & qu'il m'en débarraſſe :
Je veux entre ſes mains remettre cet écrin.

FLORINE.

Vous en aurez, Madame, encore du chagrin ;
Ce ne ſera, pour lui, que des galanteries :
Il vous éconduira par des plaiſanteries,
Comme il a déjà fait : vous aurez la douleur
De ne le pas trouver ſenſible à ſon honneur.

CONSTANCE.

Tu le crois ?... Il eſt vrai... j'y ſerois trop ſenſible ;
Mon cœur, que je contiens dans un calme pénible,
Pour la premiere fois ne m'obéiroit plus,
Et j'en aurois après des regrets ſuperflus.
Fuyons l'occaſion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.
Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
Et toi, prends cet écrin ; tu connois l'indiſcret...
Que je le hais !

FLORINE.

Lequel ?

CONSTANCE.

Ah ! tu me déſeſperes !

FLORINE.

Je vous l'ai dit, Madame, ils ſont deux téméraires.

CONSTANCE.

Que ce ſoit l'un ou l'autre, il n'importe. Au ſurplus,
Fais comme tu voudras ; mais ne m'en parle plus.
Que cette indignité ne bleſſe plus ma vue.

[*Elle ſort.*]

FLORINE.

Allons, Madame ; quitte à faire une bévue.

SCÈNE IV.

FLORINE, *ſeule.*

VOYONS pourtant. A qui remettrai-je l'écrin ?
Entre nos deux Marquis le choix eſt incertain ;
Gens de même acabit, perſonnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,

Etourdis par instinct & par réflexion,
Effrontés sans succès & sans confusion,
Impudens, toujours pleins d'un espoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours, sans pouvoir s'en défaire ;
Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traitresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos foiblesses :
Voilà les compagnons, dont le couple indiscret
M'a vingt fois confié leur risible secret.
Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense ? ...
Comment le démêler ? ... C'est en vain que j'y pense :
C'est l'un ou l'autre ; mais de quel côté pencher ? ...
Il faut pourtant résoudre... Attendez : pour trancher,
Si j'empochois l'écrin... j'en aurois pour ma vie...
Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie :
Oh ! non ; c'est seulement pour finir ce tracas,
Et tirer ma maitresse avec moi d'embarras...
Ne nous y jouons point : l'intention est pure ;
On y pourroit donner toute une autre tournure.

[*Elle voit Clitandre & Damis.*]

Mais la fortune ici les amène tous deux
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCÈNE V.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE.

REPRENEZ votre enjeu, la boëte est complette ;
Ma maitresse, à ce prix, ne veut point faire emplette.
Consolez-vous, une autre en fera plus d'état :
Vous savez ce que c'est ; entre vous le débat.

[*Elle sort.*]

SCÈNE VI.

DAMIS; CLITANDRE, *recevant l'écrin.*

DAMIS.

EH! c'est à toi, Marquis, que tes présens reviennent!

CLITANDRE.

A moi! C'est bien à toi, parbleu! qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire...

CLITANDRE.

Le dépit...

DAMIS.

Prends toujours, à bon compte;
Je m'engage au secret.

CLITANDRE.

Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me disois-tu?..,

CLITANDRE.

Tu devois m'avouer...;

DAMIS.

Je t'aurois, à coup sûr, empêché d'échouer.

Voyons donc à quel prix tu mettois ta conquête.

[*Il ouvre l'écrin.*]

Comment, diable ! Ah ! Marquis..... le préſent eſt honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle eſt rare ; on en trouve ſi peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS.

C'eſt le tien. L'art de plaire épargne bien la bourſe.

CLITANDRE.

Auprès du ſexe auſſi c'eſt toute ma reſſource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS.

Te voilà bien confus ;
De ce qu'en ma préſence on te les a rendus.
On avoit ſes raiſons.

CLITANDRE.

Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que ſage.

CLITANDRE.

Voici Durval.

DAMIS.

Qu'importe ? Il peut être préſent ;
En ne nommant perſonne.

CLITANDRE.

Oui. Le tour eſt plaiſant !

SCÈNE VII.

DURVAL, DAMIS, CLITANDRE.

DURVAL, *à part, en entrant.*

QUE vois-je ? Mon écrin !

CLITANDRE, *à Durval.*

Nous disputons ensemble.

DAMIS, *en montrant l'écrin.*

En voici le sujet.

DURVAL.

Oui, c'est ce qu'il me semble.

[*A part.*]

Constance aura pensé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre est mon rival.

DURVAL, *ironiquement.*

C'est être courageux.

CLITANDRE.

A-peu-près comme lui.

DAMIS.

Passons, je te l'accorde.

[*En lui montrant l'écrin.*]

Durval, je te remets la pomme de discorde.

DURVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus sûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'est qu'un dépôt.

DURVAL.

Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'eſt que pour le rendre à ſon propriétaire.

DURVAL.

C'eſt comme s'il l'avoit.

DAMIS.

Apprends donc ce myſtere.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

DURVAL.

Il n'en eſt pas beſoin.

DAMIS.

Certaine dame, à qui nous rendons quelque ſoin,
Nous a fait, de ſa part, ſans déſigner perſonne,
Renvoyer cet écrin.

DURVAL.

C'eſt ce que je ſoupçonne.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE, *en regardant Damis.*

Oui, rien n'eſt plus conſtant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

DURVAL.

J'en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis, par vanité, n'ôſe le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

DURVAL, *ironiquement.*

Eh! mais vous pourriez être

Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

Durval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés ?

DURVAL.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le croie,
Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voie,
Qu'il ait donné l'écrin, de grâce, dites-moi,
Quelle conclusion tirez-vous du renvoi ?

DAMIS.

On ne refuse rien de quelqu'un qui fait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'est donc point de moi? La conséquence est claire.

DAMIS, *en frappant sur l'épaule de Durval.*

Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.

DURVAL.

Tiens, Marquis, cet espoir lui paroît hazardé.
Son désaveu peut être aussi vrai que le vôtre ;
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre.
Qui sait si quelque tiers, qu'on n'imagine pas,
N'a point secrettement causé cet embarras ?
Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes charmes.
Bornez-vous sur vous seuls la force de leurs armes ?

DAMIS.

Oh ! qu'il paroisse donc, ce rival ténébreux.
En tout cas, que celui qui fait le généreux
Cherche quelqu'autre objet ailleurs qui le console.
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

DURVAL.

Clitandre veut encore une autre caution.

CLITANDRE.

Oui.

DAMIS.

Ne me fais point faire une indiscrétion.

CLITANDRE.

De grâce, fais-en une; il y va de ta gloire;
Sans quoi, Durval & moi, nous n'ôsons pas te croire.

DAMIS.

Il faut vous satisfaire.

DURVAL.

En puis-je être témoin ?

DAMIS, *à Durval.*

En t'éloignant un peu, car il n'est pas besoin
Que tu sois plus avant dans cette confidence.

[*Il le place au fond du théâtre.*] [*A Clitandre, à demi-bas.*]

Te voilà bien... Et toi, sur-tout, point d'imprudence.

[*Il tire un portrait. Clitandre se trouble.*] [*A Durval.*]

Tiens, considere un peu ..... Vois sa confusion.

[*A Clitandre.*]

Est-ce là le portrait de celle .... en question....
De la dame à l'écrin ... Eh bien ?

CLITANDRE, *avec confusion.*

Ah, l'infidelle !

[*Il sort.*]

SCÈNE VIII.

DAMIS, DURVAL.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

INFIDELLE!... Est-ce ainsi qu'on nomme une cruelle ?

[*A Durval.*]

Mais c'est encore un trait de vanité. Pour toi,
Durval, une autre fois, pense un peu mieux de moi.

SCÈNE IX.

DURVAL, *seul.*

EST-CE une illusion ?... Est-ce un songe funeste ?...
Quel rapport !... Ah ! cruels, achevez donc le reste.
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...
Je ne saurois forcer mes esprits révoltés...
Le doute... la fureur .. O ciel !... Ah ! malheureuse !...
Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse ?...
Constance, est-il possible ?... Ai-je bien entendu ?
Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu ?
Que dis-je ? Elle n'en eut jamais que l'apparence.
Etoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance ?
Mais ma crédulité se laisse empoisonner
Par des convictions que je dois soupçonner.
Rejetons loin de nous... Le puis-je ? Quand j'y songe !
Quoi !... d'une vérité puis-je faire un mensonge ?...
Douce sécurité, préjugé si flatteur,
Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur,
Ah ! pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire ?
L'affreuse vérité découvre ce mystere...
Voilà donc le sujet de sa tranquilité,
De ce calme trop vrai, que je crus affecté !
Elle ne se faisoit aucune violence.
Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence,
L'effet de son amour, l'effort de sa raison,
Ne l'a jamais été que de sa trahison.

SCÈNE X.

DURVAL, DAMON.

DAMON, *en suivant Durval.*

SANS doute que l'écrin aura fait des merveilles ?
De ce récit charmant enchante mes oreilles.

DURVAL, *avec un regard fixe sur Damon.*

Il a bien réussi.

DAMON.

Je m'en étois douté :
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté ?

DURVAL, *en prenant la main de Damon.*

Constance a surpassé ton attente & la mienne.

DAMON.

Tant mieux.

DURVAL, *avec fureur.*

Holà !.. Quelqu'un !.. Ma femme, qu'elle vienne.

DAMON.

Tu ne l'as donc pas vue ?

DURVAL.

Ami, je vais la voir.

DAMON.

Je ne sais que penser, je ne sais que prévoir
Du trouble où je te vois.

DURVAL.

Sa cause est imprévue.
Tu vas être témoin d'une étrange entrevue.
Quel aveu différent de celui....

DAMON.

Quel courroux !

DURVAL.

Je suis désespéré.

DAMON.

Quoi ! serois-tu jaloux ?

DURVAL.

Je ne le fus jamais ; j'estimois trop Constance :
Je serois trop heureux dans cette circonstance...
Estime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah ! quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime ?

DAMON.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

DURVAL, *avec fureur.*

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a son portrait:
Et l'autre avoit son cœur : c'est l'aveu qu'on m'a fait...
C'est un mystere affreux.

DAMON.

Que je ne saurois croire.
Constance absolument n'a point trahi sa gloire.

DURVAL.

Ne prends plus sa défense ; il n'est aucun moyen.
Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien ?

DAMON, *en appercevant Constance.*

Modérez-vous du moins ; la voilà qui s'approche.

SCÈNE XI.

CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

DURVAL, *avec un air un peu plus modéré.*

MADAME, épargnons-nous la plainte & le reproche :
Il faut nous séparer pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer désormais,
Jusqu'à ce que le ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, & reprenez ce que je tiens de vous :
Je n'excepte qu'un bien, que je préfere à tous,
Ce fruit de mon amour, si cher à ma tendresse,
C'est, de tous vos bienfaits, le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE.

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits ;
Je n'examine rien, puisque je vous déplais.
Daignez déterminer ma derniere demeure :
Où faut-il que je vive, ou plutôt que je meure ?

DURVAL.

Eh ! Madame, vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus ;
Mais vous serez bientôt satisfait. Au surplus,
Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre ;
De vos seules bontés je veux toujours dépendre.
A l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux
De garder le seul bien qui me reste de vous.
Puisse-t-elle éviter les malheurs de sa mere,
N'être pas moins fidelle, & vous être plus chere !

DURVAL, *avec fureur.*

Je ne puis supporter cette témérité.
Perfide ! il vous sied bien, ce langage affecté !

CONSTANCE.

Ah ! quel titre odieux ! Est-ce à moi qu'il s'adresse?

DURVAL.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Est-ce là le prix de ma tendresse?
Eh quoi ! de quels transports êtes-vous enflammé?
Doit-on déshonorer ce qu'on a tant aimé?

DURVAL.

Il falloit savoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus? Apprenez-moi mon crime.
Qu'ai-je fait?

DURVAL.

Vous ôsez encor me défier.

CONSTANCE.

Hélas! dois-je mourir sans me justifier!
Que je sache du moins ce qui m'ôte la vie...
J'y succombe... Je meurs...

DAMON.

Elle est évanouie.

[*Constance se laisse aller dans un fauteuil; & en tirant son mouchoir, elle laisse tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramasser furtivement; mais il est apperçu par Durval, qui les saisit.*]

DURVAL, *en saisissant le paquet de lettres.*

Donne, donne. A quoi sert tant de discrétion?
Sans doute ce sera quelque conviction

Des affronts que m'a fait une épouse infidelle.

DAMON.

Il faut la secourir ; permettez que j'appelle.

[*Il sort.*]

SCÈNE XII.

DURVAL; CONSTANCE, *presque évanouie.*

DURVAL.

QUE m'importe le soin de ses jours & des miens ?
Je vais donc la convaincre ; en voici les moyens.
Ah ciel ! quelle ressource accablante & funeste !
L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE, *ouvrant les yeux.*

Ah ! que tenez-vous là ? Je voulois les brûler.

DURVAL.

S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler ?
Ils s'adressent à vous.

CONSTANCE.

Hélas ! qu'allez-vous faire ?

DURVAL.

Plus vous craignez, & plus je veux me satisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux ;
Durval... ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux.
De grâce... écoutez-moi.

DURVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais...

DURVAL.

Il faut attendre.
A des discours sans preuve on auroit répondu;
Mais je prétends qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds; souffrez que je vous presse.

DURVAL.

Vous vous justifierez.

SCÈNE XIII.

SOPHIE, ARGANT, FLORINE, DAMON, DURVAL, CONSTANCE.

FLORINE, *en courant à Constance.*

AH! ma chere maitresse,
Dans quel abaissement...

SOPHIE, *à Durval.*

Constance à vos genoux!

[*Ils la relèvent, & la mettent dans un fauteuil.*]

DURVAL.

Reconnoissez l'erreur qui vous prévenoit tous
En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre:
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.

[*A Argant.*]

Damon vous aura dit ce qui se passe ici?

ARGANT.

C'est un fait important qui doit être éclairci.

DURVAL.

Il va l'être à l'instant, je vous en fais arbitre.

ARGANT.

Outre ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre ?

DURVAL, *distribuant des lettres.*

En voici ; lisez donc ces coupables écrits.
Que je me trouve heureux de les avoir surpris!

SOPHIE, *en prenant un billet.*

Moi, je les soutiens faux.

DURVAL.

Je vois ce qu'elles craignent ;
Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occasion . . .
Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

ARGANT, *surpris, en ouvrant les billets.*

Diable ! Allons doucement ; ceci change la thèse.
Ce billet-là . . . .

DURVAL.

Quoi donc ?

ARGANT.

Eh ! mais, par parenthèse ;
Il est de votre main.

SOPHIE.

Le mien en est aussi.

DURVAL.

De mon écriture ?

ARGANT.

Oui.

DURVAL.

Que veut dire ceci ?

ARGANT.

Mais voyez.

DURVAL, *en regardant, reconnoît son écriture.*

Juste ciel !

ARGANT.

Parbleu ! c'est de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, Monsieur ?

SOPHIE.

Ma joie en est extrême.

ARGANT, *en lui rendant le sien.*

N'allons pas plus avant ; le reste est superflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît ; c'est lui qui l'a voulu.

[*Elle lit.*]

Que je suis offensé de toutes vos allarmes !
S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes
Ils ont fait, dans leur tems, leur effet sur mon cœur.
Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre :
Une épouse n'est point une rivale à craindre.
Puis-je vous préférer un semblable vainqueur ?
Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule,
Et de me soupçonner d'un si grand ridicule.

Le style est obligeant.

ARGANT.

Ne nous épargnez pas :
Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous ressemblez peu, vous triomphez des nôtres
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien.

FLORINE *s'avance pour lire la ſienne.*

Autre lecture... Enfin... Oh ! par ma foi,
Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.
[*Elle rend le billet.*]
Monſieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire ;
C'eſt dommage pourtant qu'on ne puiſſe vous lire.
[*Damon reprend les billets.*]

DURVAL, *en revenant de ſon étonnement.*

Mais enfin le portrait...

SOPHIE.

Quoi ! vous récriminez !

FLORINE.

C'eſt une trahiſon que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l'inſulte à la bleſſure !
C'eſt être trop cruel.

FLORINE, *vivement.*

C'eſt un traître, un parjure,
Qu'un autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE.

[*Elles enlèvent Conſtance.*]
Venez : pour vous venger, laiſſez-lui ſon ſoupçon.

CONSTANCE, *entraînée malgré elle.*

Je ne puis... Permettez... Quoi ! ne pourrai-je apprendre....

SOPHIE.

Non. Ce n'eſt plus à vous, Madame, à vous défendre.

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE, *en ſe retournant vers Damon.*

Voilà ce beau retour !... Damon, vous m'entendez ?
[*Elles ſortent.*]

DAMON.

O ciel !

SCÈNE XIV.

ARGANT, DURVAL, DAMON.

ARGANT, *à Durval.*

Vous avez fait une rude entrepriſe;
Vous n'y reviendrez plus, votre biſque eſt mal priſe.
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur:
Rarement un époux en vient à ſon honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces ſortes d'affaires,
On ne ſauroit avoir des preuves aſſez claires;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes ſont d'ailleurs terribles ſur ce point:
Elles ne s'aiment pas; mais accuſez-en une,
L'émeute eſt généraie, & la cauſe eſt commune.
Vous verrez auſſi-tôt le peuple féminin
S'élever à grands cris, & ſonner le tocſin;
Protéger l'accuſée, & s'enflammer pour elle;
Se prendre aveug'ément de tendreſſe & de zèle;
Paſſer de la pitié juſques à la fureur,
Et traiter un époux de calomniateur....
Tenez, voilà pourquoi, ſans accuſer la vôtre,
J'ai toujours cru ma femme auſſi ſage qu'une autre.
Je vous plains; mais que faire? Elle a barre ſur vous:
Il faut, en attendant, ſe taire & filer doux.

[*Il ſort.*]

SCÈNE XV.

DURVAL, DAMON.

DURVAL.

TU me vois pénétré de douleur & de rage;
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage....
Quelle vengeance affreuse exerce contre moi
Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi!...
Que m'importe, après tout, qu'une épouse volage
Sache de sa rivale à quel point je l'outrage?...
Cependant je l'accuse, & je suis confondu.

DAMON.

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu?

DURVAL.

En suis-je moins certain? L'injure est manifeste.
Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste
De la rendre odieuse autant que je la hais;
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie:
Mais je connois Constance, & je mettrois ma vie...

DURVAL.

Tu la perdrois.... Constance... O regret superflu!
J'ai creusé cet abîme où son cœur s'est perdu;
Mon exemple a causé la chûte qui m'accable.
Est-ce une autorité qu'un exemple coupable?

DAMON.

Ne le suivez donc plus, comme vous avez fait;
Puisque vous convenez d'un si funeste effet.
Si tu voulois pourtant m'instruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage;

Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

DURVAL.

Je le paye assez cher, hélas ! en ce moment.
J'avois beau m'enflammer & m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle ;
Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

DAMON.

J'ai des pressentimens que je ne puis m'ôter.

DURVAL.

Ils sont faux ; mais enfin je cède à ta priere :
Suis-moi, je t'en ferai la confidence entiere.
Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé
Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé.
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime :
Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime ;
Puisque j'ai deux rivaux, je dois compter sur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

DURVAL, DAMON, *en domino.*

[*Il paroît dans le fond du théâtre des girandoles allumées.*]

DURVAL.

VIENS; tandis que le bal, dans cette galerie,
Occupe tout le monde, achève, je te prie.
Que veut dire ce Peintre?

DAMON.

A l'égard du portrait,
C'eſt un vol; & voici comme on te l'a ſouſtrait.
Damis a chez ce Peintre été par aventure;
Il l'a vu travaillant à cette mignature;
Alors notre Marquis a formé le deſſein
De ſe l'approprier, & d'en faire un larcin.
Un de ſes gens, qu'il a couvert de ta livrée,
L'eſt allé demander: le Peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devoit t'être remis.
C'eſt ce que j'en ai ſu, ſans t'avoir compromis;
Car je viens de trouver ce Peintre chez Conſtance:
J'ignore à quel ſujet, je n'ai point fait d'inſtance.

DURVAL.

Quelle ſcélérateſſe!... Ah! permets, cher ami...

DAMON.

Attends; je ne ſais pas les choſes à demi.
Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres;
D'abord ils ont voulu faire les petits-maîtres;

Mais je leur ai ſerré de ſi près le bouton,
Qu'il a fallu, morbleu ! qu'ils changeaſſent de ton.
J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries :
Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries.
Le renvoi de l'écrin leur a fait inventer
Le bonheur dont ces fats ont ôſé ſe vanter.
Après leur avoir fait la leçon aſſez forte,
[*En lui donnant le portrait.*]
J'ai repris le portrait, & je te le rapporte.
Je n'imagine pas qu'ils en ôſent parler ;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

DURVAL, *abbattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur imprudence !
Et d'un autre côté quelle affreuſe vengeance !

DAMON.

Mais tu me paroîs peu ſenſible à ce ſuccès !

DURVAL.

Hélas ! reproche-moi plutôt un autre excès.
Je me trouve, au milieu de mon bonheur extrême,
Un traître, un malheureux en horreur à lui-même,
Indigne déſormais de ma félicité ;
Et l'on m'accuſe encor d'inſenſibilité,
Lorſque je vais périr accablé ſous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

DAMON.

Je vois à tes regrets...

DURVAL.

Dis à mon déſeſpoir.

DAMON.

Mais au ſort de Conſtance il eſt tems de pourvoir.

DURVAL, *attendri, & les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à préſent ?.. Que faut-il que j'eſpere ?
Dis-moi... qu'eſt devenue une épouſe ſi chere ?...
Ah ! je ſuis ſon bourreau, plutôt que ſon époux.
Pourra-t-elle ſurvivre à de ſi rudes coups ?

Sa blessure est mortelle, & j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.
Constance t'a sauvé la honte de l'éclat:
Elle en impose à tous, & cache son état;
Son courage surpasse encor son infortune;
Elle fait les honneurs d'une fête importune,
Dont elle ne croit pas être l'objet secret.
Il est vrai qu'en passant (mais sans être indiscret)
Je l'ai calmée un peu; j'ai caché tout le reste.
Viens, un plus long délai lui deviendroit funeste.
Son courage est peut-être à son dernier effort.

DURVAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort.
Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle;
Peins-lui mon désespoir: ah! quel que soit ton zèle,
Tu ne pourras jamais en peindre la moitié:
Ne me ménage plus, implore sa pitié.

DAMON.

Tu sauras mieux que moi persuader Constance:
Je lui serois suspect dans cette circonstance.
Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur,
D'aller à ses genoux lui reporter ton cœur?

DURVAL.

Me refuserois-tu d'achever ton ouvrage?

DAMON, *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

DURVAL.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès,
Qui vient de se porter au plus coupable excès,
Qui vient d'accumuler blessure sur blessure,
Opprobre sur opprobre, injure sur injure,
Aille aussi-tôt braver l'objet de sa fureur;
Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur:
La honte me retient...

DAMON.

Durval, elle t'abuse :
La honte est dans l'offense, & non pas dans l'excuse.

DURVAL.

Puis-je désavouer ces malheureux écrits,
Où je jure à Constance un éternel mépris ?
Peut-elle désormais prendre aucune assurance,
Compter sur des sermens que j'ai détruits d'avance?

DAMON.

L'amour pardonne tout : mais je t'ouvre un moyen ;
Je dois avec Constance avoir un entretien ;
C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe :
C'est elle qui m'a fait demander cette grâce ;
Pendant le bal, j'espere en trouver le moment.
Nous sommes convenus de ce déguisement ;
Je dois rester masqué.

DURVAL.

Si je prenois ta place.

DAMON.

Durval, tu me préviens.

DURVAL.

En parlant à voix basse,
Je pourrai la tromper ; j'éclaircirai mon sort,
Je lirai dans son cœur.

DAMON.

Je parlerai d'abord,
Afin de lui donner une pleine assurance ;
Tu nous observeras alors avec prudence,
Et tu pourras bientôt trouver l'heureux moment
De te substituer près d'elle adroitement.

DURVAL, *après avoir rêvé.*

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

DURVAL.

J'aurois trop à souffrir... En croyant te parler,
Constance contre moi peut & doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au silence :
Ce seroit essuyer toute leur violence ;
Ce seroit m'exposer à ses premiers transports ;
Et j'ai, pour en mourir, assez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire ;
La douceur de Constance a dû te satisfaire.
Quel autre auroit ainsi ménagé son époux ?
Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que vous.

DURVAL.

Trop de timidité me punit & la venge.

DAMON.

C'est une cruauté....

DURVAL.

Ma foiblesse est étrange :
Mais enfin... quelqu'un vient. C'est Florine, je crois ?
Je te laisse ; sers-moi pour la dernière fois.

[*Il sort.*]

SCÈNE II.

DAMON ; FLORINE, *éloignée.*

DAMON.

QUE l'amour-propre abonde en mauvaises défaites,
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites !...
S'il me désavouoit ?... Ah ! trop cruel ami !...
N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.

Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole ? Elle eſt impatiente.

DAMON.

Oui, Florine, j'y vôle.

SCÈNE III.

FLORINE, *ſeule.*

QUELLE ſera la fin de cet évènement ? Garré le Cloître, il fait un triſte dénoûment. S'aller claquemurer, c'eſt ce qui m'inquiète ; Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite : Prendre congé du ſiècle à l'âge de vingt ans ; Il nous quitte aſſez tôt ſans prévenir ce tems. Paſſe, quand juſqu'au bout on a joué ſon rôle ; Du moins le ſouvenir du paſſé vous conſole ; On l'emporte avec ſoi, cela ſert de ſoutien : Mais pour moi, Dieu merci, je ſuis réduite à rien ; Car ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre. Que faire dans l'exil où je m'en vais la ſuivre ? Me plaindre que le tems coule trop lentement ; N'avoir que mon ennui pour tout amuſement. Le monde a ſes chagrins : eh bien ! on les eſſuie ; On s'accoutume, on roule, & l'on pouſſe la vie ; On va, l'on vient, on voit, on babille, on ſe plaint ; On s'agite, on ſe flatte, on eſpere, & l'on craint, Il vient un bon moment : car il faut qu'il en vienne ; On en fait ſon profit, afin qu'on s'en ſouvienne.

SCÈNE IV.

CONSTANCE, *en domino, démasquée;* FLORINE.

CONSTANCE, *en regardant derriere elle.*

DAMON suivoit mes pas... & je ne le vois plus;
Mais il ne peut tarder. Nous sommes convenus
De nous réfugier dans ce lieu plus tranquile;
Notre entretien sera plus sûr & plus facile.

SCÈNE V.

CONSTANCE, UN HOMME DÉGUISÉ.

CONSTANCE *congédie Florine.*

VOUS voici... Reprenons le fil de ce discours,
Dont on nous empêchoit de poursuivre le cours.
Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le sein d'un ami sensible à mes allarmes;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir:
C'est encore un motif qui m'a contrainte à fuir.

[*Elle essuie ses yeux.*]

Je rappelois un tems bien cher à ma mémoire:
Quand Durval commença mon bonheur & ma gloire,
Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison.
Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison?
Notre hymen se conclut. Aurois-je dû m'attendre,
Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà si tendre,

Le ſeroit encor plus ? Je vis, de jour en jour,
Qu'on ne ſauroit donner de bornes à l'amour.
Quel que fût le progrès de ma tendreſſe extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puiſqu'on m'aima de même.
Qu'eſt devenu ce tems ? Vous ne croirez jamais
D'où vint le changement d'un ſort ſi plein d'attraits.
Un revers imprévu détruiſit ma fortune ;
Ma tendreſſe bientôt lui devint importune ;
L'excès de mon amour lui parut indiſcret :
Je le vis ; il fallut le rendre plus ſecret.
Le refroidiſſement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l'amour d'un époux que j'adore,
Et bientôt loin de moi l'entraîna tour-à-tour.
Je crus perdre la vie en perdant ſon amour.
J'euſſe été trop heureuſe ! En ce malheur extrême,
Je ſentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime ;
Qu'on perd tout en perdant ces tranſports mutuels,
Ces égards ſi flatteurs, ces ſoins continuels,
Cet aſcendant ſi cher, & cette complaiſance,
Cet intérêt ſi tendre, & cette confiance,
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient ſous ſes loix.
Cependant je vécus pour mourir mille fois.
Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
Je me ſuis toujours fait un crime de me plaindre.
C'eſt la premiere fois ; dans l'état où je ſuis,
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis ;
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puiſque je vous demande un conſeil ſalutaire.

Je ne prétends point faire un détail ſuperflu,
Ni rappeler ici ce que vous avez vu.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage...
Vous vous attendriſſez... Eſt-ce un heureux préſage !
Enfin, eſt-il bien vrai que Durval ait rendu
Juſtice à ſon épouſe ? Ai-je bien entendu ?
C'eſt beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre ?
Vous-même n'avez-vous rien de plus à m'apprendre ?

Mais comment puis-je avoir révolté mon époux ?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux ?...
Je m'y perds... Cependant je lis dans sa pensée.
Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée ?
Je souffre, plus que lui, du juste repentir
Que sans doute à présent il en doit ressentir.
Je crains (s'il ne m'estime autant que je l'adore)
Que sa confusion ne l'aliène encore ;
Que sa honte offensante & cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.
Ah ! peut-être j'étois dans cette conjoncture ;
Ce qui m'est revenu flattoit ma conjecture.
Je le désire trop pour ne pas l'espérer....
Vous ne me dites mot ?... Que dois-je en augurer ?
Mais si je n'ai point pris une fausse espérance,
Si son heureux retour avoit quelque apparence,
Qui peut le retarder ?... Si mes jours lui sont chers,
Qu'il vienne en sûreté... mes bras lui sont ouverts...
S'il voyoit les transports que mon cœur vous déploie...
Ah ! qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma joie...
Que dis-je ! S'il le faut, j'irai le prévenir :
C'est sur quoi je cherchois à vous entretenir.

Je ne puis à présent être trop circonspecte ;
Un pardon trop aisé doit me rendre suspecte.
Que pourra-t-il penser de ma facilité ?...
Mais n'importe, malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie ;
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie....
Ah ! daignez par pitié... Vous soupirez tout bas...
Je ne puis donc m'aller jeter entre ses bras ?...
J'entends ce que veut dire un si cruel silence ;
Vous n'ôsez...

LE MASQUE, *à part.*

Ah ! c'est trop me faire violence !

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit ?... Parlez... Quel funeste regret ?...

[*Elle voit un portrait entre ſes mains.*]

Mais... Qu'ai-je vu ? Comment ?... D'où vous vient mon portrait ?
Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE, *en lui préſentant une lettre.*

Il faut...

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous ?...

LE MASQUE.

Voyez....

CONSTANCE.

C'eſt une lettre.
Vous tremblez... Je frémis... On ne veut plus me voir.
C'eſt le coup de la mort que je vais recevoir...

[*Elle ouvre le billet.*]

De la main de Durval ces lignes ſont tracées.
Mais que vois-je ? Des pleurs les ont preſque effacées.

[*Elle lit.*]

C'eſt trop entretenir vos mortelles douleurs ;
L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos malheurs.
Chere épouſe, il n'eſt rien que votre époux ne faſſe,
Pour tarir à jamais la ſource de vos pleurs.
Vous avez rallumé ſes premieres ardeurs ;
Trop heureux, s'il expire en obtenant ſa grâce !...

Ah ! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon époux ?
Conduiſez-moi, courons...

DURVAL, *démaſqué, à ſes pieds.*

Il eſt à vos genoux....
C'eſt où je dois mourir... Laiſſez-moi, dans les larmes,
Expier mes excès & venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher époux, lève-toi. Va, je reçois ton cœur :
Je reprends avec lui ma vie & mon bonheur.

DURVAL.

Quoi ! vous me pardonnez l'outrage & le parjure ?

CONSTANCE.

Oui ; laiſſe-moi goûter une joie auſſi pure.

DURVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh ! de qui ? C'eſt un ſonge paſſé ;
Ton retour me ſuffit.

DURVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te ſuis chere,
Oublions qu'autrefois j'ai ceſſé de te plaire.

DURVAL.

Je veux m'en ſouvenir pour le mieux réparer.
[*On entend du monde ; Conſtance paroît inquiette.*]
Devant tout l'univers je vais me déclarer...

SCÈNE DERNIERE.

CONSTANCE, DURVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

COMMENT, diable ! La ſcène a bien changé de face.
Ah ! ah ! mon gendre en conte à ſa femme... Il l'embraſſe !...
Mais, eſt-ce tout de bon ?

FLORINE.

Certes, l'effort eſt grand.

SOPHIE, *ironiquement, à Damon.*

Monſieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend,

DURVAL, *avec véhémence.*

Oui, je ne prétends plus que perſonne l'ignore ;
C'eſt ma femme, en un mot, c'eſt elle que j'adore.
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me ſuffit.
Peut-être mon exemple aura plus de crédit :
On pourra m'imiter. Non, il n'eſt pas poſſible
Qu'un préjugé ſi faux ſoit toujours invincible.

ARGANT.

Ce n'eſt pas que je trouve à redire à cela ;
Mais c'eſt qu'on n'eſt pas fait à ces incidens-là.
Lorſqu'une femme plaît, quoiqu'elle ſoit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux qu'une autre.

DAMON, *à Sophie.*

Oſerois-je à mon tour, ſans indiſcrétion ;
Vous faire ſouvenir d'une convention ?

SOPHIE. [*A Conſtance.*]

Damon, je m'en ſouviens. Ah ! ma chere Conſtance...
[*Elle l'embraſſe.*]
Mais conſeillez-moi donc dans cette circonſtance...

ARGANT, *en lui prenant la main & la mettant dans celle de Damon.*

Oui, conſeillez un cœur déja déterminé....
Le conſeil en eſt pris, quand l'Amour l'a donné.

FIN.

L'ÉCOLE DES AMIS,

COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES;

Représentée pour la premiere fois le 26 Février 1737.

ACTEURS.

HORTENSE.

CLORINE, Suivante d'Hortense.

MONROSE.

DORNANE.

ARAMONT.

ARISTE.

UN GARDE.

LAQUAIS.

La scène est à Paris, dans la maison de Monrose.

L'ÉCOLE DES AMIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

CLORINE; MONROSE, *qui s'apprête à sortir.*

CLORINE.

QUOI! vous voulez sortir?

MONROSE.

Laisse-moi, je te prie;
Je ne puis différer ma premiere sortie,
Ni demeurer ici davantage en suspens:
Ma blessure m'a fait assez perdre de tems.

CLORINE.

Oui: mais, Monsieur, à peine est-elle refermée.

MONROSE.

Eh! depuis que je suis revenu de l'armée,

Blessé dans ce combat, où mon oncle a péri,
Deux mois se sont passés : je dois être guéri.

CLORINE.

Quelle raison !

MONROSE.

Après la perte que j'ai faite,
Je veux savoir comment la fortune me traite.
D'ailleurs, un intérêt plus pressant & plus fort
Que celui qui me touche, exige cet effort.
Mon oncle étoit chargé des biens de ta maitresse,
Et je lui dois un compte... il le faut.... le tems presse...
D'autant plus qu'elle va retourner au Couvent.

CLORINE, *avec plus de circonspection.*

Monsieur, vous vous verrez, sans doute, auparavant ?

MONROSE.

Qui ? moi, Clorine ! Hélas ! je ne l'ai que trop vue.

CLORINE.

Ah ! cette répugnance est assez imprévue.
Vous craignez de revoir l'objet de votre ardeur ?

MONROSE.

La révolution....

CLORINE.

A changé votre cœur.

MONROSE.

Plût au ciel !.. Quand j'étois un peu plus digne d'elle,
Je l'ai vue insensible à l'ardeur la plus belle.
Que seroit-ce à présent que je puis n'être rien ?

CLORINE.

Est-on si prévoyant, lorsque l'on aime bien ?
Monsieur, est-ce donc là cette âme si charmée ?
Est-ce vous qui, depuis le départ pour l'armée,
Avez écrit vingt fois pour avoir son portrait,
Qu'on vous eût envoyé, s'il avoit été fait ?
Hortense eût obéi.

MONROSE.

Ceſſe de m'entreprendre.
Si j'avois ſon portrait, il faudroit le lui rendre ;
Il faudroit la revoir encore, & me plonger...

CLORINE.

Du moins la bienſéance....

MONROSE.

Il n'y faut plus ſonger.

SCÈNE II.

CLORINE, *ſeule.*

FORT bien ! Il va ſe perdre, en fuyant ma maîtreſſe.
Je veux les rapprocher tous deux avec adreſſe.

[*Elle rêve.*]

Eh ! le portrait d'Hortenſe eſt propre à cet effet.
Il faut lui procurer en ſecret ce bienfait ;
Et lui faire trouver, par quelque ſtratagême,
Cette heureuſe reſſource en dépit de lui-même.
Je veux que ce portrait ſerve à vous réunir.
Oui, Monſieur, je ſaurai vous forcer à venir
Le remettre vous-même entre les mains d'Hortenſe.
Alors, ils ſe verront. L'Amour, d'intelligence,
Les menera plus loin qu'ils ne veulent tous deux.
Au reſte, puiſſe-t-il avoir un ſort heureux !
Eſpérons que la Cour lui ſera moins contraire.
Il va lui-même agir. C'eſt le point néceſſaire ;
Car... ſes amis ont beau le ſervir de leur mieux :
L'un d'eux n'eſt qu'un bon-homme, ardent, officieux,
Qui tracaſſe, & qui veut toujours être de fête :
L'autre n'a que du faſte & du vent dans la tête.

SCÈNE III.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT, *derriere le théâtre, à voix haute.*

EH bien! où ſont-ils donc fourrés? Holà, quelqu'un!

CLORINE.

Bon! voici juſtement notre vieil importun.
Qu'il va bien ſignaler ſon zèle impitoyable!

ARAMONT.

Quand le maître eſt dehors, les valets ſont au diable.
C'eſt Clorine! Eh! parbleu, je la trouve à propos.
J'avois à vous parler. J'aurai fait en deux mots.
Hortenſe s'en va donc?

CLORINE.

Oui, Monſieur, ſans remiſe;
Elle rentre au Couvent où le défunt l'a priſe.
Il l'avoit fait venir pour la former un peu,
Avant que de lui faire épouſer ſon neveu.
Elle y ſeroit déja retournée au plus vîte,
Si l'éternelle tante attachée à ſa ſuite,
N'avoit été malade. Elle ſe porte mieux...

ARAMONT.

Tant-pis.

CLORINE.

Et nous faiſons aujourd'hui nos adieux.

ARAMONT.

Cette vieille radote; & ta maîtreſſe rêve.

CLORINE.

En quoi?

ARAMONT.

C'eſt aujourd'hui que le ſcellé ſe lève.
Hortenſe a tous ſes biens.

CLORINE.

Quelqu'un en prendra ſoin.
A quoi ſerviroit-elle ? On n'en a pas beſoin.

ARAMONT.

Elle eſt riche, & très-riche.

CLORINE.

Oui, Monſieur, je l'eſpere.

ARAMONT.

Ah ! je vous en réponds. D'autant plus que ſon pere
N'avoit point d'Intendant. C'étoit un vieux Marin,
Qui, pour être par-tout maître de ſon deſtin,
Ne poſſéda jamais, pour toutes Seigneuries,
Qu'un riche porte-feuille, & force pierreries.

CLORINE.

Chacun, ſuivant ſon goût, prend ſes arrangemens.

ARAMONT.

Ainſi donc ta maîtreſſe, outre ſes diamans,
Eſt un des grands partis qui ſoit peut-être en France ;
A moins que le défunt, contre toute apparence,
N'ait altéré des biens confiés à ſes ſoins ;
Mais c'eſt ce que l'on doit appréhender le moins.
Or cela ſuppoſé, comme auſſi que Clorine
Soit une fille aimable, intelligente, & fine...

CLORINE.

[*Elle ſe retourne, comme ſi on l'appeloit.*]

Ah ! point du tout, Monſieur... Oui, j'entends.. Excuſez.
On vient de m'appeler.

ARAMONT, *la retenant.*

Non ; vous vous abuſez.
Et quand cela ſeroit, qu'importe ? On peut attendre ;
En faveur de Monroſe, il faudroit nous entendre.

Tu vois comme au moment de faire son bonheur,
Son oncle, un peu trop tôt, est mort au lit d'honneur.
Tu sais, pour son neveu, quelle étoit sa tendresse;
Et qu'en le mariant à ta belle maîtresse,
Il lui cédoit sa Charge & son Gouvernement.
Il croyoit être sûr d'en avoir l'agrément;
Un coup de foudre a mis l'édifice par terre.
Thésauriser n'est pas le fait des gens de guerre;
Et l'on doit peu compter sur leurs successions.
Le défunt ne rouloit que sur des pensions,
De forts appointemens, qu'il mangeoit à mesure.
Ainsi de ce côté la fortune est peu sûre.
A l'égard de la Cour, je doute, & je ne sais
Si l'on achevera des projets commencés :
Et franchement, j'ai peur qu'en cet état funeste
Ta maîtresse ne soit le seul bien qui nous reste.
Voilà ce qu'il faudroit tous deux négocier.

CLORINE.

A quoi serviroit-il de nous associer ?
Hortense va passer sous une autre puissance;
On exigera d'elle une autre obéissance.

ARAMONT, *ironiquement.*

On exigera d'elle une infidélité :
Vous n'y voyez aucune impossibilité.
Si Monrose a son cœur...

CLORINE.

Mais il fuit ma maîtresse!

ARAMONT.

Elle n'en est pas moins l'objet de sa tendresse;
Mais il compte si peu sur un heureux destin,
Ou du moins l'avenir est si fort incertain,
Qu'il n'ôse plus tenter d'achever sa conquête.
Il est intimidé : voilà ce qui l'arrête.
Tant de discrétion lui feroit trop de tort.
Il faut les rapprocher, & les mettre d'accord.

CLORINE.

J'entends.

ARAMONT.

Il faudroit donc autoriser mon zèle.
Il n'est qu'un mot qui serve. Hortense l'aime-t-elle?

CLORINE.

Vous me le demandez, à moi?

ARAMONT.

Sans contredit.

CLORINE.

Mais vous n'y pensez pas. Eh! qui me l'auroit dit?

ARAMONT.

Elle-même, parbleu! Du moins je le suppose.
Servante & confidente est bien la même chose.

CLORINE.

Non pas auprès d'Hortense.

ARAMONT.

Ah! ah! Mais, en tout cas,
On peut bien deviner.

CLORINE.

Je ne m'en mêle pas.

ARAMONT.

On surprend un secret qu'on ne veut pas nous dire;
On le lit dans les yeux, dans....

CLORINE

Je n'y sais pas lire.

ARAMONT, *avec dépit.*

Les filles d'à-présent ne savent jamais rien
De tout ce que l'on fait qu'elles savent très-bien.

CLORINE, *riant.*

On ne sauroit penser plus à notre avantage.
Monsieur, vous souvient-il d'un certain mariage
Que vous avez fait faire?

ARAMONT.

Oui ; j'aime à m'en mêler.

CLORINE.

C'eſt le dernier ſur-tout que je veux rappeler.
Oh ! la ſuite en eſt belle, & le chef-d'œuvre eſt rare !
Ces gens ſont en procès, afin qu'on les ſépare ;
Et vous ſollicitez leur ſéparation !

ARAMONT.

Je ne diſpoſe pas de l'inclination.

CLORINE.

Bon ! Et ces deux rivaux, Monſieur, que vous en ſemble ?
Vous les aviez ſi bien raccommodés enſemble :
D'où vient ſont-ils partis auſſi-tôt de la main
Pour s'aller battre ?

ARAMONT.

Ils ont pris querelle en chemin.

CLORINE.

Vous ſouvient-il encore ? ...

ARAMONT, *vivement.*

Ah ! trève de mémoire.
Il n'eſt pas queſtion de faire mon hiſtoire.
C'eſt-à-dire qu'Hortenſe aura juſqu'à ce jour
Fait perdre à notre ami ſon tems & ſon amour !

CLORINE.

Eh ! ne voulez-vous pas que je l'en dédommage ?

ARAMONT.

Eh ! ventrebleu, pourquoi ſe laiſſer rendre hommage,
Lorſque l'on ne veut pas ſe laiſſer enflammer ?

CLORINE.

Hortenſe obéiſſoit en ſe laiſſant aimer.

ARAMONT.

La complaiſance eſt grande !

CLORINE.

Assez.

ARAMONT.

Se peut-il faire !...
Eh ! mais, combien de tems faut-il donc pour lui plaire,
Si depuis une année & plus qu'elle est ici,
L'amour de son amant n'a pas mieux réussi ?
Hortense s'amusoit du plaisir d'être aimée.
L'hymen se devoit faire au retour de l'armée.

CLORINE.

Il est vrai.

ARAMONT.

Cette époque est bonne à remarquer.
A quoi pensoit Hortense ! Elle alloit s'embarquer ;
Et toutefois l'Amour n'étoit pas du voyage.

CLORINE.

C'est bien assez qu'il vienne après le mariage.
L'amour qui le prévient n'est pas le plus certain.
Il vaut mieux ne donner son cœur qu'après sa main ;
Quand on est sa maitresse, alors c'est autre chose.
Hortense étoit soumise à l'oncle de Monrose ;
Il lui servoit de pere ; il en avoit les droits,
Que le sien, en mourant, lui remit autrefois.
Ils avoient toujours eu cette alliance en vue.
Hortense eût obéi ; mais l'affaire est rompue.
Auroit-elle bien fait d'aimer auparavant ?

ARAMONT.

Allez, morbleu ! partez ; retournez au Couvent.
Ainsi Monrose est libre, & s'il est raisonnable,
On pourra lui trouver un parti convenable.
Quelqu'autre aura des yeux, du bien, de la beauté ;
Oui, l'on pourra tourner de tel autre côté,
Que....

CLORINE.

Qui menacez-vous ? Je suis votre servante ;

SCÈNE IV.

ARAMONT, *seul.*

DU moins, cette menace a fâché la Suivante.
Qu'elle aille à sa maitresse apprendre ce discours;
Tant-mieux. La jalousie est d'un puissant secours;
Et jamais la fierté ne doit être épargnée.
Une femme piquée est à moitié gagnée.

SCÈNE V.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

SERVITEUR au Baron. J'aime à te rencontrer.
Qu'as-tu fait de Monrose ?

ARAMONT.

Il va bientôt rentrer.

DORNANE.

Tu ne le quittes plus ! Je te trouve adorable.
Ah ! si l'évènement lui devient favorable,
Que d'amis fugitifs se verront confondus !

ARAMONT.

Ils ne sont qu'égarés; ils ne sont pas perdus.
Cette espèce d'amis n'est pas la moins commune.
Habiles à prévoir de loin une infortune,
Ils ne paroissent plus dans les tems orageux.
Le calme revient-il : on peut compter sur eux.
Il ramène avec lui leur troupe mercénaire.
Dans le monde, en un mot, c'est l'usage ordinaire,

Qui fut, & qui sera toujours comme aujourd'hui ;
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

DORNANE.

Monrose n'aura point ce reproche à me faire :
Et que la Cour lui soit favorable ou contraire,
Il n'en sera ni plus, ni moins cher à mes yeux.

ARAMONT.

Sans doute. Le malheur est-il contagieux ?

DORNANE.

On cesse d'être ainsi, si-tôt que l'on varie.
D'abord que l'amitié balance, elle est trahie.
La moindre alternative y porte un coup mortel ;
Et ce n'est plus qu'un nom qui n'a rien de réel.

ARAMONT.

Sais-tu que tu dis vrai ?

DORNANE, *avec fatuité.*

Voilà comme je pense.
Mais ce n'est point assez ; j'agis en conséquence.
Depuis qu'il est malade, on n'imagine pas
Ce que j'ai vu de gens, combien j'ai fait de pas.
J'ai mis en action toutes nos connoissances.
N'ai-je pas fait ma cour à toutes les Puissances ?

ARAMONT, *à part.*

Car il faut bien les voir, quand on en a besoin.
Quelle fatuité !

DORNANE.

J'aurois été plus loin,
Si je l'avois trouvé possible & nécessaire ;
Mais Dieu sait de quel air j'ai mené cette affaire !

ARAMONT.

De quel air, s'il vous plaît ?

DORNANE.

Je crois qu'il est permis
De parler un peu haut, quand c'est pour ses amis.

ARAMONT, *à part.*

Tout est perdu.

DORNANE.

J'agis avec cette assurance
Qui subjugue, ou détruit toute autre concurrence.
Quoi qu'il en soit, j'ai mis l'épouvante & l'effroi
Parmi les prétendans ; ils sont en désarroi.
Je leur ai fait un tour qui nous sert à merveille...
J'ai publié par-tout... en secret... à l'oreille...
Que Monrose avoit tout obtenu de la Cour :
Et c'est, grâce à mes soins, la nouvelle du jour.
Par-là j'ai dérouté la brigue & la cabale.

ARAMONT.

Je crains que cela n'ait une suite fatale.

DORNANE.

Tu t'y connois !

ARAMONT.

Pour moi, je me borne à des soins
Qui sont à ma portée ; & je risque un peu moins.
Sans moi, des créanciers bloqueroient cette porte :
J'ai du moins, pour un tems, écarté leur cohorte.

DORNANE.

Comment donc ?

ARAMONT.

En disant par-tout, avec éclat ;
Que la succession est en très-bon état.
Ainsi j'ai suspendu leurs cris & leurs poursuites.

DORNANE.

C'est une minutie.

ARAMONT.

On en verra les suites.
Mais au surplus, Marquis, n'es-tu pas étonné
Que Monrose aujourd'hui se trouve abandonné

Par

Par l'homme sur lequel il comptoit davantage, Ariste ?

DORNANE.

L'amitié n'est point un héritage.

SCÈNE VI.

ARISTE, *sans être vu ;* DORNANE, ARAMONT.

ARAMONT.

QUOI ! l'ami le plus cher que le défunt ait eu,
Laisse ainsi son neveu, tandis qu'il auroit pu
Agir, & lui prêter son heureuse assistance !
Son appui nous seroit d'une grande importance ;
Car enfin son crédit est plus grand qu'on ne croit.

DORNANE.

Il le garde pour lui. Ce n'est qu'un homme adroit,
Un courtisan masqué par la misanthropie,
Recouvert du manteau de la philosophie ;
Un politique sombre, équivoque & caché,
Qui se donne, à la cour, pour être détaché
Des postes, des emplois, des grandeurs & des grâces ;
Mais qui secrettement vise aux premieres places,
Et dont l'ambition, quand il en sera tems,
Se manifestera peut-être à nos dépens.

ARAMONT.

Cet Ariste pourtant.... il avoit paru prendre
Au destin de Monrose un intérêt si tendre !
Je l'ai cru son ami.

DORNANE.

Lui ? Sur quel fondement ?
Quand on est tel, crois-moi, l'on s'annonce autrement.

En effet, l'amitié donne un air moins austere.
Un véritable ami n'a d'autre caractere
Que celui qui nous plaît. Il se regle sur nous;
Il adopte nos mœurs; il se fait à nos goûts;
Il se métamorphose au gré de nos caprices;
Il prend nos passions, nos vertus & nos vices:
C'est un caméléon qui reçoit tour-à-tour....

ARISTE, *s'avançant.*

Ce portrait-là, Monsieur, est celui de l'amour.

DORNANE, *à part.*

C'est Ariste! Ah! morbleu!

ARISTE.

Mon abord vous étonne!

DORNANE.

Ah! Monsieur, qui pouvoit vous croire là?

ARISTE.

Personne.
Si j'ai bien entendu votre entretien...

DORNANE, *à part.*

Tant pis.

ARISTE.

Les amis de Monrose étoient sur le tapis.
Vous paroissez avoir épuisé la matiere;
Et Monrose vous doit sa confiance entiere.
Oui, par provision, vous nous excluez tous.
Il ne doit plus compter sur d'autres que sur vous;
Vous suffirez à tout; du moins je le souhaite.
L'amitié qui se vante est souvent indiscrette.
Cependant trouvez bon qu'au rang de ses amis,
Quelqu'autre puisse encore avec vous être mis.
L'amitié n'admet point de basses jalousies:
C'est à l'amour qu'il faut laisser ces frénésies.

SCÈNE VII.

MONROSE, *transporté de joie;* ARISTE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE, *à Aramont & à Dornane.*

Mes amis, prenez part à la joie où je suis.
Mon bonheur est prochain, si j'en crois tous les bruits.
On dit qu'en ma faveur la cour est réunie.
[*Appercevant Ariſte.*]
Ah ! Monsieur, c'est me faire une grâce infinie.
Ces Messieurs sont témoins si, depuis mon retour,
Ma santé m'a permis de vous faire ma cour.

ARISTE.

Votre santé va bien ? Je vous en félicite.

DORNANE.

Et moi de la nouvelle...

ARAMONT, *à part.*

En cas de réussite.

MONROSE.

Tout Paris là-dessus n'a qu'une seule voix.

DORNANE.

C'est qu'il te rend justice. On l'obtient quelquefois,
Quand on a le secret de se la faire rendre.
Une affaire dépend du tour qu'on lui fait prendre.
La Fortune & l'Amour se ressemblent tous deux ;
C'est la même façon de traiter avec eux.

MONROSE.

Je commence à le croire.

DORNANE.

Osois-tu te promettre
Un aussi bon effet?...

MONROSE.

De quoi?

DORNANE.

De cette lettre
Qu'il a fallu te faire écrire & t'arracher;
Car avec toi, mon cher, à moins de se fâcher...

MONROSE.

Je trouvois que le style en étoit un peu ferme.

DORNANE.

Eh! tant mieux. Tu voulois mesurer chaque terme!

MONROSE.

Ou du moins adoucir....

DORNANE.

Va, va, le style est bien.
La soupleſſe est pour nous un indigne moyen,
Presque toujours nuisible, & jamais légitime.
Qui s'abaisse soi-même est sa propre victime.
On ne cherche que trop à nous humilier.
Nous devons exiger, & non pas supplier.
[*A Ariste.*]
N'est-il pas vrai, Monsieur?

ARISTE.

Chacun a ses usages;

MONROSE.

J'ai vu tous nos amis.....

ARISTE, *à part.*

Qui ne sont pas plus sages.

MONROSE.

Je ne pouvois suffire à leurs embrassemens.

ARISTE.

Quoi ! vous avez reçu tous ces vains complimens ?

MONROSE.

Oui, je les ai reçus. Devois-je m'en défendre ?

ARISTE.

Vous n'empêcherez pas ces bruits de se répandre ?

DORNANE.

Les empêcher ? Je dis que c'est un coup d'Etat :
On n'y sauroit donner trop de force & d'éclat.
Sur la foi de ce bruit heureux & profitable,
Chacun trouve que rien n'étoit plus équitable.
Tout le monde applaudit. Je vous laisse à penser
Si la cour, qui le voit, pourra se dispenser
D'un acte d'équité que l'on trouve à sa place.
Il ne dépend plus d'elle ; il faut qu'elle le fasse ;
Et qu'enfin elle cède à la nécessité. . . . .

ARISTE.

Vous en parlez, Monsieur, avec capacité !

DORNANE.

En seriez-vous surpris ?

ARISTE.

Vous êtes politique !

DORNANE.

Et bien meilleur ami. C'est de quoi je me pique.

ARISTE, *à part.*

Contre cet étourdi je ne saurois tenir.

[*A Monrose.*]

Dans un instant, Monsieur, pourrois-je revenir ?

MONROSE.

Commandez.

ARISTE.

J'aurois eu quelque chose à vous dire.
Je veux prendre mon tems.

DORNANE.

Enfin, il se retire.

SCÈNE VIII.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE, *toujours joyeux.*

JE puis donc m'applaudir avec vous sans témoins,
Et vous féliciter du succès de vos soins.

[*Il les embrasse.*]

Permettez ce transport à ma reconnoissance ;
D'autres effets seront peut-être en ma puissance.
Ma chûte étoit horrible ; il faut en convenir.
Si je vous faisois voir quel cruel avenir
Etoit devant mes yeux ! ...

DORNANE.

Eloignons cette idée ;
Puisqu'aussi-bien l'affaire est presque décidée.
D'ailleurs, ton désespoir m'étoit injurieux.
Suis-je donc un ami si frivole à tes yeux ?
Que le sort te trahisse, ou soit qu'il te seconde,
Mets-toi bien dans l'esprit que je n'ai rien au monde
Qui ne te soit acquis. Je crois que là-dessus
Tu veux bien m'épargner des sermens superflus.
Bien souvent ce ne sont que des mots d'habitude,
Qui joignent le parjure avec l'ingratitude.

MONROSE.

Va, j'en suis convaincu; ce n'est pas d'aujourd'hui:
Mais je ne veux pas être à la charge d'autrui.
Vous dirai-je pourtant que la froideur d'Ariste
Jette dans mon esprit un trouble qui m'attriste?

DORNANE.

C'est un homme fâché, qui voit avec dépit
Que nous n'avons point eu recours à son crédit.
Eh! combien n'est-il pas de ces gens tyranniques,
De ces jaloux amis qui veulent être uniques;
Assez durs pour trouver mauvais qu'un malheureux
Leur fasse voir enfin qu'on peut se passer d'eux?
Heureux qui peut ainsi mortifier leur gloire,
Et venger l'amitié.... mais si tu veux m'en croire,
Le tems est cher; il faut, & même dès ce jour,
Aller, tête levée, & paroître à la cour.

MONROSE.

Oui, c'est bien mon dessein, dès que je serai quitte
Du rendez-vous d'Ariste.

DORNANE.

Expédie au plus vîte.
Sans adieu. Tout ira comme je le prévois.
Je vais nous faire écrire à dix ou douze endroits.

SCÈNE IX.

MONROSE, ARAMONT.

ARAMONT.

MOI, je vais faire un tour chez tous nos gens d'affaires,
Pour rassembler ici ceux qui sont nécessaires.

SCÈNE X.

MONROSE, *seul.*

HORTENSE, eſt-il poſſible!... Ah! qu'il me ſeroit doux
D'avoir à vous offrir un rang digne de vous!

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

MONROSE, ARISTE.

MONROSE, *à part.*

QUEL entretien fâcheux !... Il finira, peut-être.

ARISTE.

Je puis donc vous parler ?

MONROSE.

Vous en êtes le maître.
Uſez de tous vos droits.

ARISTE.

Vous me le permettez ?

MONROSE.

Ma famille a toujours éprouvé vos bontés.

ARISTE.

Une étroite amitié m'uniſſoit avec elle.
Votre oncle n'eut jamais un ami plus fidèle,
Et plus tendre que moi. Je vous trahirois tous,
Si je diſſimulois davantage avec vous.
Vous vous perdez.

MONROSE.

Daignez me le faire connoître.

ARISTE.

Vous entrez dans le monde ; & vous allez paroître
Sur ce fameux théâtre, où j'ignore comment
J'ai pu me ſoutenir juſques à ce moment.
Vous n'êtes pas encore inſtruit de ſes myſteres.
Juſqu'ici vos emplois, vos devoirs militaires,

Vous en ont écarté. La cour eſt en tout tems
Une terre inconnue à tous ſes habitans.
Après un long ſéjour, après un long uſage,
On s'y retrouve encore à ſon apprentiſſage;
On y marche toujours ſur des piéges nouveaux;
On y vit, entouré d'un peuple de rivaux,
Ou d'amis dangereux. Heureux qui les devine.
On n'y peut s'élever que ſur quelque ruine;
On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.
Tel, au gré de ſes vœux, s'y maintient aujourd'hui,
Qui demain ne pourra faire tête à l'orage:
Et l'on finit ſouvent par y faire naufrage.
Mais d'après ce portrait, qu'on ne peut qu'ébaucher,
N'avez-vous en ſecret rien à vous reprocher?

MONROSE.

Je ne crois pas avoir de reproche à me faire:
Et dû moins le ſuccès me prouve le contraire.

ARISTE.

Le ſuccès! Puiſſiez-vous n'être point dans l'erreur!
Je voudrois avoir pris une fauſſe terreur;
Mais je tremble pour vous.

MONROSE.

Je vous ſuis redevable.

ARISTE.

Votre ſécurité me ſemble inconcevable.

MONROSE.

J'apprends de toutes parts le bonheur que j'attends.
N'ai-je pas à la cour des droits aſſez conſtans?
Et d'ailleurs, un refus eſt-il en ſa puiſſance?
Je dois tout eſpérer de ſa reconnoiſſance.

ARISTE.

Dites de ſes bontés.

MONROSE.

Je réclame mon bien.

ARISTE.

Vous méritez beaucoup; mais on ne vous doit rien.

MONROSE.

Du moins on doit à ceux dont le ciel m'a fait naître.

ARISTE.

Vous vous faites un droit qui pourroit ne pas être.
Vos ayeux ont chacun obtenu dans leur tems,
Le prix que méritoient leurs services constans.
Ce sont leurs actions, plutôt que leurs ancêtres,
Qui les ont fait combler des faveurs de leurs maîtres,
Et monter aux honneurs que vous sollicitez.
Les bienfaits sont à ceux qui les ont mérités.
Les grâces ne sont point des biens héréditaires;
Nous n'en sommes jamais que les dépositaires :
Mais par la même voie on peut les obtenir.
Vos peres ont laissé leur nom à soutenir,
Leur vertu, leur exemple, & leur carriere à suivre.
Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre,
Et dont vous vous devez mettre en possession.
Tout le reste n'est point de leur succession.

MONROSE.

Ma poursuite, Monsieur, n'est donc pas raisonnable?

ARISTE.

La façon pouvoit être un peu plus convenable.
Lorsque j'ôse avancer qu'il ne vous est rien dû,
Je ne dis pas, Monsieur, qu'il vous soit défendu
D'employer les moyens qui sont à votre usage,
Pour sauver le débris d'un aussi grand naufrage.
Vous y devez songer; & je dois vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas en quoi j'ai pu me dégrader.
Ce seroit trop payer la plus haute fortune.
Non, non, Monsieur, perdez cette crainte importune.
Je ne sais point jouer un rôle humiliant;
Et l'on peut demander, sans être suppliant.
J'ai fait solliciter avec cette décence
Et cette liberté dignes de ma naissance.

J'en aurois épargné la peine à mes amis ;
Mais enfin ma santé ne me l'a pas permis.
S'ils ont agi pour moi, c'est sans me compromettre.
J'ai même écrit en cour....

ARISTE, *remettant une lettre à Monrose.*

La voici, cette lettre.
Quelqu'un veilloit pour vous. Son bonheur a permis
Qu'il ait su le danger où vous vous étiez mis.
Quoi ! vous ôsez, Monsieur, dans l'état où vous êtes,
Poursuivre des bienfaits comme on poursuit des dettes!
L'orgueil & la fierté sollicitent pour vous !
Si vous aviez des droits, vous les détruiriez tous.
C'est-là directement s'attaquer à son maître,
C'est l'offenser lui-même, & c'est se méconnoître,
Quand on manque aux égards que l'on doit à son choix.

MONROSE.

Vous m'effrayez, Monsieur !

ARISTE.

Je fais ce que je dois.
Je ne sais point flatter, quand le mal est extrême.
Mais vous n'étiez pas fait pour vous perdre vous-même.
Eh ! laissez-vous aller à votre naturel,
Au caractere heureux qui vous est personnel.
Vous êtes né prudent, humain, doux & flexible :
Ce sont-là les moyens qui rendent tout possible.
Il faut gagner les cœurs ; la fortune les suit.
Lorsque vous le pouvez, quelle erreur vous séduit !
On ne peut s'observer avec trop de scrupule.
Un langage superbe est toujours ridicule :
Plus on est élevé, plus il est messéant.
C'est ainsi que le peuple, au fond de son néant,
Toujours séditieux, quelque bien qu'on lui fasse,
Parle indiscrettement de ceux qui sont en place.
Vous en seriez traité de même, à votre tour,
Si vous étiez chargé de le régir un jour.

MONROSE.

Vous m'en dites assez ; épargnez-moi le reste.
Vous venez de détruire un charme trop funeste.

ARISTE.

Que la décision n'est-elle en mon pouvoir !
Mais c'est un dénoûment que l'on ne peut prévoir.
Peut-être est-il prochain ; & votre destinée
Peut, d'un moment à l'autre, être déterminée.
Attendez votre sort, & ne recevez plus
Ces complimens suspects autant que superflus.
Peut-être des amis un peu trop pleins de zèle,
Ou des rivaux, ont fait courir cette nouvelle.
Un bruit trop favorable est souvent dangereux.
Voyez des gens qui soient un peu mieux instruits qu'eux,
Et du reste daignez agréer mes services.

MONROSE.

C'est à moi d'implorer toujours vos bons offices.
Souffrez que pour jamais je commence aujourd'hui
A vous être attaché comme à mon seul appui.

ARISTE.

Nous n'avez pas besoin de faire aucune instance.
Allez ; & moi, je vais prendre congé d'Hortense.

SCÈNE II.

ARISTE, *seul.*

CHERCHONS en même-tems à servir son amour;
Sachons si sa maitresse a pour lui du retour.
En cas qu'il soit aimé, je pourrois par la suite....
Mais la voici qui vient recevoir ma visite.

SCÈNE III.

ARISTE, HORTENSE.

ARISTE.

AH! Madame, excusez... en ce même moment
J'allois vous prévenir dans votre appartement.

HORTENSE.

Monsieur, j'ai su l'honneur que vous vouliez me faire.

ARISTE.

C'en est donc fait, Madame ? un départ nécessaire
Eloigne de la cour son plus bel ornement ?
Il est bien douloureux de vous perdre, au moment
Où tout sembloit devoir fixer ici vos charmes.
Que vous allez coûter de soupirs & de larmes !

HORTENSE.

Je sais apprécier des discours si flatteurs.

ARISTE.

Ce sont les sentimens qui sont dans tous les cœurs.
Madame, il en est un, sans vous parler du reste,
Pour qui ce contre-tems doit être bien funeste.
Il sembloit être fait pour vous appartenir.
Pourrez-vous conserver un tendre souvenir ?
Vous garantirez-vous des effets de l'absence ?

HORTENSE.

Elle n'en aura point sur ma reconnoissance.

ARISTE.

Que deviendront ces nœuds que l'Amour avoit faits ?
Votre cœur, votre main, sont les plus grands bienfaits
Que puisse procurer l'Amour & la Fortune.
L'espoir va ranimer une foule importune.
On cherchera sans doute à forcer votre choix :
Vous ressouviendrez-vous qu'un autre avoit des droits ?

HORTENSE.

Celui dont vous parlez mérite mon estime.

ARISTE.

Un sentiment plus doux est-il moins légitime ?

HORTENSE.

Monsieur, vous m'étonnez !

ARISTE.

Par des nœuds pleins d'appas
Vous alliez être unis.

HORTENSE.

Nous ne le sommes pas.

ARISTE.

Quoi donc ? Que voulez-vous par-là me faire entendre ?

HORTENSE.

Que, pour m'abandonner au penchant le plus tendre,
Il faudroit que l'hymen m'en eût fait un devoir.

ARISTE.

Quand l'Amour vous auroit soumise à son pouvoir,
Sur la foi d'un hymen prochain & convenable...

HORTENSE.

A vos yeux, comme aux miens, j'eusse été condamnable.
Nous avons des devoirs qui ne sont que pour nous.
Vous pouvez être amans avant que d'être époux,
Et vous livrer sans crainte à votre ardeur extrême :
Mais que pour notre sexe il n'en est pas de même !
Quand nous prenons trop tôt un légitime amour,
Il peut nous coûter cher. Par un affreux retour,
Il arrive souvent qu'on nous en fait un crime,
Qu'un trop injuste époux, nous ôte son estime ;
Et qu'il seroit alors en droit de nous taxer
D'avoir un cœur, hélas ! trop facile à blesser.

ARISTE.

Vous ne m'honorez point de votre confiance,
Madame, je le vois : j'ai quelque expérience.

Pourquoi me craignez-vous ? Ne dissimulez plus.

HORTENSE.

Ah ! de grâce, cessez d'insister là-dessus.

ARISTE.

Un intérêt plus tendre, & plus fort qu'on ne pense,
M'oblige à redoubler une si vive instance.
J'espere par la suite obtenir mon pardon.
A quelque chose enfin l'on peut vous être bon ;
Et même auprès de ceux dont vous allez dépendre,
De mon foible crédit je puis assez prétendre....

HORTENSE.

Un homme tel que vous....

ARISTE.

Ah ! vous y comptez peu,
Si vous ne daignez pas m'accorder votre aveu.
Donnez-moi les moyens d'agir en assurance ;
Dites-moi votre goût, ou votre répugnance ;
Par pitié pour vous-même, ordonnez ; & comptez...

HORTENSE.

Je ressens vivement de si grandes bontés :
Mais je ne dois penser, ni vous dire autre chose.
Pour changer d'entretien, que dit-on de Monrose ?

ARISTE.

Que l'espoir d'être à vous faisoit tout son bonheur.

HORTENSE.

Parlons de sa fortune, & non pas de son cœur.

ARISTE.

Il est vrai que depuis qu'il est sous votre empire,
Son cœur vous est assez connu pour n'en rien dire.

HORTENSE.

Dites-moi seulement ce qu'il va devenir.

ARISTE.

Je vous l'ai demandé, sans pouvoir l'obtenir.

HORTENSE.

Est-ce là m'éclaircir ? Lui rendra-t-on justice ?

ARISTE.

Il l'attendoit de vous, Madame.

HORTENSE.

Ah ! quel supplice !
Vous me persécutez.

ARISTE.

J'en ai bien du regret.

HORTENSE, *plus vivement.*

Eh bien ! Monsieur, gardez aussi votre secret.

ARISTE, *à part.*

Ah ! je ne m'étois pas trompé dans mon attente.
[*A Hortense.*]
Il faut vous deviner ; & vous serez contente.
Je ne vous presse plus. Puisse un retour heureux
Satisfaire au plutôt mes desirs & vos vœux !

SCÈNE IV.

HORTENSE, CLORINE.

HORTENSE.

Ses desirs & mes vœux !
[*Elle rêve.*]

CLORINE, *au fond du théâtre.*

Le portrait est en vue.
Monrose va rentrer ; attendons-en l'issue.

HORTENSE, *à Clorine.*

Je ne puis revenir de mon émotion.
Je viens de soutenir la persécution,

L'attaque la plus vive, & la plus continue...
Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Que suis-je devenue ?
Conçois-tu les efforts, peut-être superflus,
Que j'ai faits ?

CLORINE.

Contre qui ? Je ne sais rien de plus.

HORTENSE.

Pour pénétrer au fond de mon cœur trop sensible,
Ariste....

CLORINE.

Eh bien ! Ariste ?

HORTENSE.

Il a fait son possible...

CLORINE.

C'est-à-dire, qu'enfin cet homme a deviné ?

HORTENSE.

J'en serois accablée.

CLORINE.

Il s'est imaginé
Ce que depuis long-tems j'imagine moi-même.

HORTENSE.

Conçois-tu ses desseins ? D'où vient ce soin extrême ?
Dis.

CLORINE.

C'est pour contenter certains vouloirs malins,
Où naturellement les hommes sont enclins :
Ils ont tous la fureur de savoir nos foiblesses.

HORTENSE.

Je me flatte d'avoir éludé ses finesses.

CLORINE.

Et que sait-on ? Peut-être il vous trouve à son goût.

HORTENSE.

Lui ?

CLORINE.

Mon Dieu! pourquoi non? Il faut s'attendre à tout;
Quand on a, comme vous, tant d'attraits en partage.

HORTENSE.

Va, tu n'y ſonges pas : c'eſt un homme trop ſage.

CLORINE.

Ne ſont-ce que des fous qui peuvent nous aimer?
Mais à propos d'amant, vous m'allez bien blâmer...

HORTENSE.

De quoi donc?

CLORINE.

Que je cherche au fond de ma mémoire.
C'eſt à l'occaſion... tenez... voilà l'hiſtoire.
Il faut vous l'avouer; c'eſt pour votre portrait...
Que diantre! il ne peut pas ſe perdre tout-à-fait.

HORTENSE.

Tu l'auras égaré. C'eſt une bagatelle.

CLORINE.

Je vais plus loin. Par tout ce que je me rappelle,
Je ne ſais.... J'entrevois du myſtere en ceci.

HORTENSE.

Comment?

CLORINE, *montrant l'appartement de Monroſe.*

Je gagerois qu'il n'eſt pas loin d'ici.

HORTENSE.

Ni moi, ni mon portrait, n'intéreſſent perſonne.
On le rapportera.

CLORINE.

Celui que je ſoupçonne....
Si Monroſe l'avoit... Eh bien! vous m'entendez?

HORTENSE.

Que veux-tu qu'il en faſſe?

CLORINE.

Ah ! vous me demandez
Ce qu'on fait du portrait d'une femme qu'on aime !

HORTENSE.

Qui ? lui m'aimer encore ! Ah, quelle erreur extrême
Helas ! son infortune, ou quelqu'autre sujet,
M'ont ôté son amour : je n'en suis plus l'objet.
Tu vois, depuis un tems, comme il fuit ma présence
Lui-même il a déja commencé notre absence.
Nous sommes en exil dans la même maison.

CLORINE.

Si vous ne l'aimez pas, il peut avoir raison.

HORTENSE.

Si je ne l'aime pas !... Crois-je la maitresse ?
Ne m'a-t-on pas livrée à toute ma foiblesse,
Aux charmes d'un espoir que le sort a trahi ?
Apprends-moi donc comment j'aurois désobéi.
Qu'on s'en prenne au devoir : c'est lui qui m'a séduite.

CLORINE.

Madame, j'en reviens au soupçon qui m'agite.
Monrose, si j'en crois ce que j'ai dans l'esprit,
Aura votre portrait, comme je vous l'ai dit.
La restitution peut en être incertaine.
Madame, il vous convient de vous en mettre en peine.
Enfin, à tout hasard, & sans plus marchander,
Je vous conseillerois de le lui demander.

HORTENSE.

Qui ? moi, lorsqu'il me fuit, je chercherois sa vue !

CLORINE.

Vous avez, tous les deux, besoin d'une entrevue.

HORTENSE.

Ce seroit trop risquer mon malheureux secret.
Mon amour vient de prendre un essor indiscret ;
C'est le dernier.

CLORINE.

Mais si, d'un air soumis & tendre,
Il vous le rapportoit, sans vouloir vous le rendre,
Pourriez-vous le forcer?....

HORTENSE.

Puis-je faire autrement?
Clorine, il faudroit bien....

CLORINE.

Qu'il vienne seulement.

SCÈNE V.

ARAMONT, HORTENSE, CLORINE.

ARAMONT.

AH! Madame, c'est vous! j'en suis comblé de joie:
C'est à propos qu'ici la fortune m'envoie,
Pour vous marquer mon zèle & ma discrétion.

HORTENSE.

Je n'ai jamais douté de votre attention.

ARAMONT.

Je viens de ramasser ce portrait ici proche;
Sans doute qu'il étoit tombé de votre poche:
Quelqu'autre, moins fidèle, auroit pu s'en saisir.

CLORINE, *à part.*

Eh bien! quel enragé!

ARAMONT.

Je me fais un plaisir...

HORTENSE.

Clorine étoit en peine....

CLORINE.

Et la voilà finie.

[*A part.*]

Fussiez-vous dans le fond de votre Baronnie !

HORTENSE, *en lui faisant la révérence.*

Monsieur, je suis sensible à votre procédé.

[*A Clorine.*]

Reprenez ce portrait.

SCÈNE VI.

ARAMONT, CLORINE.

CLORINE, *à part.*

Cet homme est possédé.

ARAMONT, *à part, & le portrait à la main.*

Oui ! mon petit service est pris en déplaisance !

CLORINE.

En vous remerciant de votre diligence.

ARAMONT.

Falloit-il le garder, afin qu'on le cherchât,
Et ne pas vous le rendre avant qu'on l'affichât ?

CLORINE.

J'aurois pu le trouver tout aussi-bien qu'un autre.

ARAMONT.

En cela, mon bonheur a prévenu le vôtre.

CLORINE.

Il vaudroit tout autant qu'il eût été perdu.

ARAMONT.

Ma foi, vous avez fait ce que vous avez pu.

CLORINE.

Donnez, Monsieur, donnez, puisqu'il faut le reprendre;
Mais ce n'étoit pas vous qui deviez nous le rendre.

SCÈNE VII.

ARAMONT, *seul.*

JE serois bien surpris, si je n'étois qu'un sot.
Oui, vraiment, à la fin, j'entends à demi-mot.
Il s'ensuit qu'il falloit, avant toute autre chose,
Remettre ce portrait dans les mains de Monrose;
Et je conclus de-là qu'Hortense a le cœur pris.
Travaillons là-dessus; il n'importe à quel prix.

SCÈNE VIII.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

PARBLEU! tu nous as fait une belle bévue!

ARAMONT.

Laquelle?

DORNANE.

A ton avis?

ARAMONT, *à part.*

L'auroit-il déja sue?

DORNANE.

Tu prônes l'héritage....

ARAMONT.

Oui : c'eſt un tour d'ami.

DORNANE.

Et que le défunt laiſſe un argent infini.

ARAMONT.

Sans doute : je l'ai dit en faveur de Monroſe.
Peut-on ſe maintenir, à moins qu'on n'en impoſe?
Par-là, ſes créanciers, prêts à fondre ſur lui,
Se ſont tranquiliſés.

DORNANE.

Tu vas voir aujourd'hui
Que ta fineſſe aura des ſuites bien contraires.
Tous ces coquins mettront le feu dans les affaires.
Ils ſavent qu'on les joue : ils vont ſaiſir par-tout.
J'ignore ſi Monroſe en pourra voir le bout;
Pourvu que ſon honneur n'en ſoit pas la victime.

ARAMONT.

Quelle chimere !

DORNANE.

Point : ma crainte eſt légitime.
Pour être ſerviable, il faut être prudent.
On eſt bien dangereux, quand on eſt trop ardent.
J'aimerois cent fois mieux une amitié ſtérile,
Que celle qui me nuit, en voulant m'être utile.

ARAMONT.

J'ignorois que mon zèle eût ſi mal réuſſi;
Mais de plus d'un endroit il me revient auſſi,
Que le vôtre n'a pas tout le ſuccès poſſible :
A Monroſe, au contraire, on dit qu'il eſt nuiſible.

DORNANE.

On dit, fut de tout tems la gazette des ſots.

ARAMONT.

C'eſt le public.

DORNANE.

Ah, ah ! quels ſont donc ces propos ?

ARAMONT

ARAMONT.

Que Monrose se perd, & que c'est par la faute
De ceux qui lui font prendre une allure trop haute.
La Cour trouve mauvais qu'il ait entretenu
La croyance où l'on est qu'il a tout obtenu.

DORNANE.

La Cour trouve mauvais!...

ARAMONT.

Voilà ce qui se passe.
On conseille un ami, sans se mettre à sa place.
Ce qui fait qu'on le perd, c'est qu'ordinairement
La vanité, l'humeur, & le tempérament
Suggerent la plupart des avis qu'on lui donne.
Il vaudroit cent fois mieux ne conseiller personne.

DORNANE.

Nous verrons qui des deux aura le plus de tort.
Monrose, qui survient, va nous mettre d'accord.

SCÈNE IX.

ARAMONT, DORNANE, MONROSE.

DORNANE.

LE Baron me contoit de plaisantes nouvelles.

ARAMONT.

Le Marquis m'en disoit qui sont assez cruelles.

MONROSE, *avec un air sombre & chagrin.*

Je faisois un beau songe; il faut se réveiller.
De quels biens à la fois je me vois dépouiller!
La mort m'enlève un oncle illustre, & secourable;
Je perds l'espoir prochain d'un hymen favorable;
Par un inévitable & triste enchaînement,
Je manque tout; la Charge & le Gouvernement.

Il ne restera rien de tant de récompenses,
De ses travaux, des miens, de toutes mes dépenses.
Mon bien ne suffira qu'à peine à m'acquitter.
Que vais-je devenir ? Il faudra tout quitter.

DORNANE.

Entendons-nous un peu. Quelle est cette aventure,
Ou plutôt cette énigme ?

MONROSE.

Elle n'est point obscure :
Tout est perdu.

DORNANE.

Quel conte !

MONROSE.

Oui ; c'est la vérité.
On vient de me tirer de ma sécurité.

DORNANE.

Comment ! La Cour auroit !...

MONROSE.

Il lui plaît de répandre
Ses grâces sur quelqu'un qui peut mieux y prétendre.
Elle accorde au plus digne...

DORNANE.

Eh ! dis au plus heureux.
Le nomme-t-on ?

MONROSE.

Non : mais le fait n'est plus douteux.
C'est un autre que moi.

DORNANE.

N'es-tu point trop crédule ?

MONROSE.

Mon malheur est certain.

DORNANE.

Mais il est ridicule....

MONROSE.

Ceux que je viens de voir ne m'ont que trop instruit.
Un autre est désigné. Ce n'est point un faux bruit.
Ma plus grande infortune, en cette conjoncture,
Vient d'avoir devancé ma fortune future.
Comptant sur l'avenir, que j'ai trop espéré,
J'en avois pris l'éclat : je me suis obéré.

DORNANE.

Parbleu ! qui ne l'est pas, sur-tout parmi nous autres ?
Messieurs tes créanciers feront comme les nôtres ;
Ils prendront patience, ils sont faits pour cela.
Ne va pas, en payant, nous gâter ces gens-là.

ARAMONT.

D'autant plus qu'ils ont fait avec vous leurs affaires.

DORNANE.

Ils t'auront rançonné : ce sont tous des Corsaires.

MONROSE.

Quand tout cela seroit, j'en ai subi la loi.
L'on ne me verra point réclamer contre moi.

DORNANE.

Ah ! si tu veux payer, il faut te laisser faire :
Mais cela ne conduit à rien ; tout au contraire.
Si tu veux t'acquitter par un nouvel emprunt,
Si tu comptes beaucoup sur les biens du défunt.

MONROSE.

Point du tout, je vous jure : & j'ai tout lieu de croire
Que mon oncle, après lui, ne laisse que sa gloire.
Il ne fut jamais riche ; & tout ce que l'on dit
Ne sera qu'un faux bruit, qu'on répand à crédit.
Je crois que je pourrai conserver ce Domaine
Que vous me connoissez au fond de la Touraine ;
C'est-là que pour jamais je m'ensevelirai.

DORNANE.

Empêcherai ta fuite.

ARAMONT.

Et moi, je vous suivrai.

MONROSE.

Le dessein en est pris, & j'y resterai ferme.
Il faut s'exécuter.

DORNANE.

Je n'entends point ce terme.

MONROSE.

Je veux me libérer.

DORNANE.

Te libérer ? Comment ?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai jusqu'à mon Régiment.

DORNANE.

C'est te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire ?

DORNANE.

Que deviendras-tu ?

MONROSE.

Rien. Suis-je si nécessaire ?
Faut-il, pour soutenir toujours le même état,
A mille malheureux emprunter mon éclat ?
A l'abri d'une fausse & coupable importance,
Les forcer de m'aider de leur propre substance,
Et braver à la fois mes remords & leurs cris ?
J'aime mieux n'être plus, que de vivre à ce prix.

DORNANE.

C'est une extrémité fâcheuse, abominable.
Que diable ! au bout du compte, elle n'est pas tenable.
Je voudrois bien t'aider, mais je ne sais par où.
Mon frippon d'Intendant dit qu'il n'a pas un sou.
Mais qu'il en ait, ou non, il faut bien qu'il m'en donne.
J'ai promis une fête à certaine personne,

Que j'avois ménagée expreſſément pour toi.
De plus, je te dirai... tu le ſais, comme moi;
Il ſemble qu'on avoit un préſage infaillible,
Qu'aux beſoins d'un ami, je ſerois trop ſenſible;
On m'a lié les mains: ſans quoi... Mais après tout,
Ne précipitons rien. Il faut voir juſqu'au bout.
La révolution me paroît un peu prompte.
Je le ſaurois. Je vais m'en faire rendre compte.
C'eſt encore un faux bruit que l'on aura ſemé.
Ne conclus rien, avant que j'en ſois informé.

[*Il va pour ſortir.*]

MONROSE, *à Aramont.*

Tu parois pénétré de mon malheur extrême.

ARAMONT.

Je ne le ſoutiens pas auſſi-bien que vous-même.

MONROSE.

Il faut s'en conſoler.

ARAMONT.

Que nous veut le Marquis?

DORNANE, *revenant myſtérieuſement.*

Je reviens. Quand j'y penſe... Il faut tout mettre au pis.
Nous vivons dans un ſiècle où rien n'eſt impoſſible,
Où, bien loin de ſervir, le mérite eſt nuiſible.
Il pourroit arriver que, ſans ſavoir pourquoi,
La fortune auroit pris un travers avec toi.
Tu perdrois à beau jeu. Mais en cas de diſgrâce,
J'entre dans tes raiſons; je me mets à ta place.
Je ſens que le dépit juſtement irrité,
Ton honneur, en un mot, & la néceſſité,
Malgré tous tes amis, pourroient bien te réduire
A prendre le parti dont tu viens de m'inſtruire:
En ce cas, je propoſe un accommodement,
Qui nous arrangeroit tous deux également.

MONROSE.

Parle.

DORNANE.

Ton Régiment est à ma bienséance.
Pourrois-je, de ta part, avoir la préférence ?

MONROSE.

De tout mon cœur.

ARAMONT.

Oui : mais vous n'avez point d'argent.

DORNANE.

Parbleu ! j'en trouverai.

ARAMONT.

Cet homme est obligeant !

DORNANE.

Pour un si bon usage, on n'est point sans ressources.
Mes amis m'aideront....

ARAMONT.

Oui-dà !

DORNANE.

Si dans leurs bourse.
Je ne trouve pas tout, je ferai mon billet
Du surplus.

ARAMONT.

Un billet ! je suis votre valet.

MONROSE.

On peut s'ajuster.

ARAMONT.

Mal.

MONROSE.

Je t'en laisse l'arbitre.

DORNANE.

Je te suis obligé.

ARAMONT.

Ce seroit à bon titre !

DORNANE.

Puisque nous convenons, mon cher, en attendant,
Garde-moi le secret, de crainte d'accident.

SCÈNE X.

ARAMONT, MONROSE.

ARAMONT.

LA proposition me paroît surprenante ;
Et, pour trancher le mot, elle est impertinente.
Quoi ! de votre dépouille il veut s'accommoder,
Après vous avoir dit qu'il ne peut vous aider !

MONROSE.

Je ne vois pas d'où vient votre surprise extrême ;
Dornane ne peut rien pour moi, ni pour lui-même :
Mais quand il s'agira de faire son chemin,
Sa famille pour lors y donnera la main.

ARAMONT.

Ce marché ridicule aura donc lieu ?

MONROSE.

Sans doute,
Puisqu'il faut que je vende. Heureux, dans ma déroute,
De pouvoir obliger quelqu'un de mes amis.
C'est le dernier plaisir qui me sera permis.

ARAMONT.

On pourroit s'en passer.

MONROSE.

Souffre que je te quitte.
Je voudrois voir Ariste, & j'y cours au plus vîte.

SCÈNE XI.

ARAMONT, *seul.*

Nous n'avons plus qu'Hortense en cette extrémité.
Allons hâter le coup que j'ai prémédité ;
Portons au cœur d'Hortense une atteinte fatale :
Faisons-lui redouter une heureuse rivale :
Et puisqu'il faut, contre elle, employer ce détour,
Armons la Jalousie en faveur de l'Amour.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

ARISTE, UN VALET.

ARISTE, *au Valet.*

J'ATTENDRAI son retour. Sur-tout, qu'on l'avertisse,
Si-tôt qu'il rentrera.

SCÈNE II.

ARISTE, *seul.*

FAUT-IL que je ne puisse
Lui dire mon secret ; Monrose est étonnant
De ne pas voir quel est le péril imminent
Où son humeur facile expose sa fortune.
La remontrance ici deviendroit importune ;
Et loin de s'éclaircir par mes avis secrets,
Il iroit les traduire à ces gens indiscrets,
A qui sa confiance est un peu trop livrée.
O Jeunesse, toujours d'elle-même enivrée !
Monrose est dans ce tems difficile à passer.
Il faut y suppléer, & ne nous point lasser.
Du moins j'ai réparé les fautes qu'ils ont faites.
Quoi qu'il puisse arriver, j'ai mis ordre à ses dettes ;
Il ne se perdra point.

SCÈNE III.

ARISTE, MONROSE.

ARISTE.

Nous nous cherchons tous deux.

MONROSE.

Oui; je sors de chez vous.

ARISTE.

Quel est ce bruit fâcheux?
Ce qu'on dit, est-il vrai? Vous quittez le service?

MONROSE.

Je ferai, malgré moi, ce cruel sacrifice.

ARISTE.

On vous prendroit au mot.

MONROSE.

Je vends mon Régiment,
Afin de m'acquitter. Puis-je faire autrement?

ARISTE.

Peut-être : rien ne presse encore; il faut attendre...

MONROSE.

Attendre! Quoi, Monsieur? Qu'ai-je encore à prétendre?
C'est d'un autre que moi dont la Cour a fait choix.

ARISTE.

Savez-vous si cet autre accepte?

MONROSE.

Ah! je le crois.

ARISTE.

Ou vous le supposez. Est-ce une conséquence?
On revient quelquefois de plus loin qu'on ne pense.
Empêchez cependant qu'on n'aille débiter
A la Cour, & par-tout, que vous voulez quitter.

Un bruit si ridicule a l'air d'une menace,
Ou du moins d'un dépit qui n'est pas à sa place.

MONROSE.

Ce sont mes ennemis....

ARISTE.

Non; ce ne sont point eux.
Il est bien d'autres gens qui sont plus dangereux.
Ne croyez pas, Monsieur, que je taxe personne
Dans ces réflexions que je vous abandonne.
Quand j'y pense, entre nous, je vois présentement
Que l'amitié se donne & se prend aisément;
Elle est, comme l'amour, hasardeuse & légere.
Une conformité, frivole & passagere,
D'âge, d'état, d'humeur, & sur-tout de plaisir,
Sans nul autre examen, suffit pour nous saisir.
Nous nous associons, comme on fait en voyage,
Sans savoir avec qui le hazard nous engage;
Et l'on devient ami comme on devient amant.
Pour faire une maitresse, il ne faut qu'un moment:
Mais l'amitié, du moins comme je l'envisage,
De part & d'autre exige un long apprentissage;
Et vous devez savoir, à vos propres dépens,
Qu'un ami véritable est l'ouvrage du tems.

MONROSE.

On peut me reprocher quelques momens d'ivresse,
Trop de facilité, des erreurs de jeunesse.
Ma confiance a pu s'égarer quelquefois:
Dans la prospérité peut-on faire un bon choix?
Et comment démêler l'amitié véritable
D'avec la flatterie alors inévitable?
La Fortune nous met un bandeau sur les yeux.
Depuis qu'elle a changé la face de ces lieux,
Pouvois-je mieux choisir dans cette circonstance,
Que ceux qui sont venus m'offrir leur assistance?
Je n'ai retrouvé qu'eux dans mon adversité.
L'ascendant, l'habitude, & la nécessité,

M'ont forcé d'accepter leurs secours salutaires ;
Ils se sont partagé le poids de mes affaires ;
Ils s'en sont emparés. S'ils ne sont pas heureux,
Que voulez-vous ? Du moins, je ne crains, avec eux,
Aucune ingratitude, aucune fourberie.

ARISTE.

Mais ne craignez-vous rien de leur étourderie ?...
Pardonnez ; je m'échappe ici mal-à-propos.
C'est, je crois, vous en dire assez en peu de mots.
Du reste, est-il permis de vous parler d'Hortense ?

MONROSE.

Hélas !

ARISTE.

Qu'est-ce ? On soupçonne un peu votre constance.
Vous ne la voyez plus. D'où vient ce changement ?
Parlez ; auriez-vous pris quelqu'autre engagement ?

MONROSE.

Quand la fortune change, & devient si cruelle,
Le cœur d'un malheureux devroit changer comme elle.
Ma constance est du moins un secret ignoré.
Je dévore mes feux, & j'en suis dévoré.

ARISTE.

Qui peut vous imposer ce pénible silence ?

MONROSE.

La probité l'exige, & l'intérêt d'Hortense :
Tous deux font qu'à ses yeux j'ai cessé de m'offrir.
J'ai craint de l'offenser, j'ai craint de l'attendrir.
Son repos m'est trop cher, pour ôser le détruire ;
Et je l'estime trop pour vouloir la séduire.
La distance à présent est trop grande entre nous ;
Il faut que son amant puisse être son époux.
Ainsi je dois cesser une vaine poursuite.
Je n'ai plus que les pleurs, le silence, & la fuite.

ARISTE.

C'est assez. On me mande ; & je vais à la Cour ;
Peut-être vous verrai-je avant la fin du jour.

SCÈNE IV.

MONROSE, *seul.*

IL n'eſt plus tems; ſes ſoins ne me ſerviront guères.

SCÈNE V.

MONROSE, CLORINE.

CLORINE.

ON vous attend. Ce ſont, je crois, des gens d'affaires;
Ils en ont bien la mine.

MONROSE.

Allons, je vais les voir.

CLORINE.

Le départ de Madame eſt fixé pour ce ſoir.

MONROSE.

Je ſais que je lui dois rendre un compte fidèle.
Dis-lui que je m'occupe à travailler pour elle.

SCÈNE VI.

CLORINE, *ſeule.*

S'IL vouloit la revoir, il feroit beaucoup mieux,
Mais la voici qui vient d'achever ſes adieux.

SCÈNE VII.

HORTENSE, CLORINE.

HORTENSE, *avec un billet à la main.*

Je suis au désespoir; la mépriſe est cruelle :
Comment la réparer ?

CLORINE.

Madame, quelle est-elle ?

HORTENSE.

Mes gens se sont trompés.

CLORINE.

Peut-on savoir en quoi ?

HORTENSE.

J'ai lu, sans y penser, ce qui n'est pas pour moi.

CLORINE.

Ah ! n'est-ce que cela ? Quitte à brûler la lettre,
Et ne pas s'en vanter.

HORTENSE.

Il faut la lui remettre,
Absolument.

CLORINE.

Madame, à qui donc, s'il vous plaît ?

HORTENSE.

A Monrose. Et peut-être ai-je lu mon arrêt.
On finit ses malheurs, s'il veut être sensible :
Ce billet l'en assûre.

CLORINE.

Ah ! seroit-il possible ?

HORTENSE.

Des offres qu'on lui fait il peut être charmé :
S'il n'est pas inconstant, du moins il est aimé.

CLORINE.

Oui, c'eſt un grand attrait.

HORTENSE.

Hélas ! qu'elle eſt heureuſe
De pouvoir, à ſon gré, ſe montrer généreuſe !
Et d'employer ainſi....

CLORINE.

Je ne ſais, mais enfin,
Cela ſent la Beauté qui touche à ſon déclin.

HORTENSE.

Va trouver Aramont... lui-même. Il faut lui dire
Que je veux lui parler, avant qu'il ſe retire.

CLORINE.

Eh ! qu'en voulez-vous faire ? Ah ! ſi vous l'employez,
Vous l'allez bien charmer. Mais ſi vous m'en croyez...
Vous le voulez charger de rendre cette lettre ?

HORTENSE.

Sans doute.

CLORINE.

En quelles mains allez-vous la remettre !

HORTENSE.

La ſupprimeroit-il ?

CLORINE.

Ah ! n'en ayez pas peur.
D'un bout du monde à l'autre il iroit de bon cœur.
Ils la liront enſemble ; & puis, garre la gloſe !
Il fera ſes efforts pour pervertir Monroſe.

HORTENSE.

Il n'importe.

CLORINE.

Madame, il vous ſacrifiera.

HORTENSE.

Plus il eſt ſon ami, mieux il me ſervira.

CLORINE.

Monrose est son idole ; il l'aime, il l'a vu naître ;
Son zèle est sa folie ; il n'en est pas le maître.

HORTENSE.

Sais-tu bien que je suis lasse de t'écouter ?

SCÈNE VIII.

HORTENSE, *seule.*

J'AI donc une rivale ! Il n'en faut point douter.
La preuve que je tiens a de quoi me suffire.
Je ne suis pas la seule à qui l'Amour inspire,
En faveur de Monrose, un projet généreux !
Une autre s'intéresse à son fort malheureux !..
Si nous nous rencontrons dans la même pensée,
J'ai le secret plaisir de l'avoir devancée.....
Mais on ne revient point... Ah ! que les valets sont...,

[*Elle paroît inquiette.*]

SCÈNE IX.

HORTENSE, UN VALET.

LE VALET.

J'AI laissé le paquet chez Monsieur Aramont.

HORTENSE, *avec inquiétude.*

Avez-vous bien pris garde à ne vous pas méprendre ?

LE VALET.

Oui. Son valet-de-chambre aura soin de lui rendre.

SCÈNE X.

HORTENSE, *seule.*

QU'AI-je fait ? Quand je veux l'empêcher de périr,
N'est-ce point un ingrat que je vais secourir ?
Eh ! dois-je me livrer à cette inquiétude,
Et le sacrifier à cette incertitude ?
N'est-ce que l'intérêt qui doit nous émouvoir ?
Pour être généreuse, a-t-on besoin d'espoir ?
Employons les moyens qui sont en ma puissance ;
Et qu'il n'en ait jamais la moindre connoissance.
Il est perdu pour moi. Sauvons-le seulement ;
Que ce soit comme ami, si ce n'est comme amant.

SCÈNE XI.

HORTENSE, CLORINE.

CLORINE, *éplorée.*

ON attend Aramont.

HORTENSE.

A-t-on quelques nouvelles ?

CLORINE.

Oui, Madame, beaucoup ; & même assez cruelles.

HORTENSE.

Pourrois-je encore avoir de nouvelles douleurs ?

CLORINE.

Armez-vous de courage ; il est d'autres malheurs...
Ils vous sont personnels.

HORTENSE.

Serois-je condamnée
A paſſer ſous le joug d'un cruel hyménée ?
Ma fortune, ſans doute, aura tenté quelqu'un,
Et l'on m'accorde aux vœux d'un amant importun !

CLORINE.

Vous n'avez plus à craindre aucune violence.

HORTENSE.

S'il eſt vrai, tu peux rompre un ſi cruel ſilence.
Tu pleures ? Les détours deviennent ſuperflus ;
Parle.

CLORINE.

Vous étiez riche, & vous ne l'êtes plus.
Cet oncle de Monroſe....

HORTENSE.

Explique ce myſtere.

CLORINE.

Cet homme qu'on croyoit un ſûr dépoſitaire,
Que votre pere avoit chargé de votre bien....

HORTENSE.

L'auroit-il diſſipé ?

CLORINE.

L'on ne retrouve rien ;
Rien du tout, en un mot.

HORTENSE.

Mais en es-tu bien ſûre ?

CLORINE.

Hélas ! que trop, Madame ; & je vous en aſſûre.
A l'inſtant même on vient de lever le ſcellé.
J'ai tout ſu d'un témoin qui me l'a révélé ;
Et ce témoin, Madame, eſt un des Commiſſaires.

HORTENSE.

Que dit Monroſe ?

CLORINE.

Il eſt avec ſes gens d'affaires.

D'un œil presque insensible il voyoit ses malheurs.
Les vôtres l'ont atteint des plus vives douleurs ;
On diroit que lui-même il s'en croit responsable.
Dans son accablement il est méconnoissable.
Toute sa fermeté se change en désespoir.
Sans détourner les yeux, il n'a pas pu me voir ;
Il m'a caché des pleurs, que sans doute il dévore :
J'en ai versé moi-même ; ... & j'en répands encore.

HORTENSE.

Ah ! c'est trop m'attendrir & me désespérer.

CLORINE.

En l'apprenant, j'ai cru que j'allois expirer.

HORTENSE, *à part.*

Quel bonheur ! j'ai sauvé ce qui m'est nécessaire.

CLORINE.

Qu'allez-vous devenir ?

HORTENSE.

Ce sera mon affaire.

CLORINE.

J'envisage pour vous quelques soulagemens,
Qui pourront....

HORTENSE.

Qui sont-ils ?

CLORINE.

Ce sont vos diamans.
Vous en avez ; ils sont d'un prix considérable.
Du moins, vous vous ferez un sort moins déplorable.

HORTENSE.

Le Baron, par hazard, sauroit-il mon état ?

CLORINE.

La nouvelle n'a fait encore aucun éclat.
Il n'en peut rien savoir.

HORTENSE, *à part.*

Si cela pouvoit être !

CLORINE.

Il n'étoit point ici quand... Je le vois paroître.

HORTENSE.

Songe un peu que je pars dans deux heures d'ici.

SCÈNE XII.

HORTENSE, ARAMONT.

ARAMONT, *à part.*

Voyons donc si ma lettre aura bien réussi.

HORTENSE, *à part.*

Voici l'instant fatal ; tout mon cœur en frissonne.
[*A Aramont.*]
Monsieur, en arrivant, n'avez-vous vu personne ?

ARAMONT.

En entrant, on m'a dit que je devois vous voir,
Et je viens m'acquitter de ce petit devoir.

HORTENSE.

Puis-je compter sur vous ?

ARAMONT.

Tout me sera facile.

HORTENSE.

Je le souhaite.

ARAMONT.

En quoi puis-je vous être utile ?

HORTENSE.

Avant de m'exposer, il faudroit m'assurer....

ARAMONT.

Choisissez le serment : je suis prêt à jurer.

HORTENSE.

Le service eſt unique ; & je vais vous ſurprendre.

ARAMONT.

Voilà préciſément comme j'aime à les rendre:

HORTENSE.

Peut-être pourrez-vous le trouver indiſcret.
Il faut bien du courage, & beaucoup de ſecret.

ARAMONT.

Je ferai l'impoſſible. En ſerez-vous contente ?

HORTENSE.

Vous vous engagez donc à remplir mon attente ?

ARAMONT.

Je m'en fais un plaiſir, un devoir, une loi.
Je vous engage tout, mon honneur & ma foi.
Que je ſois réputé le plus grand des parjures....

HORTENSE.

Je vais donc vous donner les preuves les plus ſûres
De l'état que je fais de votre probité ;
Mon cœur va s'épancher avec ſécurité.
Monroſe vous eſt cher ?

ARAMONT.

Beaucoup plus que moi-même.

HORTENSE.

Je vous crois trop ſenſible à ſon malheur extrême,
Pour craindre de vous mettre avec moi de moitié,

ARAMONT.

Sûrement.

HORTENSE.

Uniſſons.... l'amour & l'amitié.
Cachez-moi la ſurpriſe où ce diſcours vous jette.
Votre ami va périr. Je ſais ce qu'il projette.
Puiſque le ſort s'obſtine à le perſécuter,
Vous ne l'ignorez pas, il va s'exécuter.

S'il vend son Régiment, sa perte est infaillible :
Il met à sa fortune un obstacle invincible.

ARAMONT.

Il est vrai ; son dessein est de quitter la Cour :
Son malheur l'y contraint ; ce sera sans retour.
Que ne puis-je empêcher ce cruel sacrifice ?
Ma fortune, mes biens seroient à son service ;
Je saurois employer des moyens détournés :
Mais malheureusement mes pouvoirs sont bornés.

HORTENSE.

Oserois-je vous prendre à vos propres paroles ?

ARAMONT.

Je ne fais point ici des avances frivoles ;
Et je voudrois pouvoir me vendre ou m'engager.
Je n'ai qu'un revenu modique & viager ;
C'est à quoi me réduit la fortune cruelle.
Pour la premiere fois je murmure contre elle.
Les malheurs d'un ami me font sentir les miens.

HORTENSE.

Si quelqu'un par hazard vous offroit des moyens....

ARAMONT.

Je les saisirois tous : mais, hélas ! qui sera-ce ?

HORTENSE.

Moi-même.

ARAMONT.

Vous, Madame ?... Ah ! ah ! ceci me passe.

HORTENSE.

Ne pourrois-je être aussi généreuse que vous ?
Avez-vous des vertus qui ne soient pas pour nous ?

ARAMONT.

Je sais qu'il n'en est point qui ne vous soit commune.
Mais avec tout cela, Madame, il en est une
Que l'on n'a pas laissée à votre liberté ;
C'est malheureusement la générosité.

Quoique vous jouissiez d'un bien considérable,
Vous ne pouvez en rien nous être secourable.

HORTENSE.

Enfin, si par hazard je le pouvois?... Eh bien?...

ARAMONT.

Un *si* rend tout possible, & ne conduit à rien.

HORTENSE.

Peut-être.

ARAMONT.

Eh! non. Les loix, votre sexe, votre âge,
Vous mettent hors d'état....

HORTENSE.

Je sais notre esclavage.
Si vous voulez pourtant ne vous pas opposer....
J'ai quelque superflu, dont je puis disposer.

ARAMONT.

Comment?

HORTENSE.

C'est peu de chose; & toutefois j'espere
Que ce secours pourroit, du moins...

ARAMONT.

Quelle chimere!

SCÈNE XIII.

HORTENSE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE, *toute effrayée.*

AH! Madame... Monsieur, excusez, s'il vous plaît.
Je suis toute saisie....

HORTENSE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

CLORINE.

Tout est perdu.

HORTENSE.

Quoi donc?

CLORINE.

Ce sont vos pierreries...

HORTENSE.

Clorine, parlez bas.

CLORINE, *à voix entrecoupée.*

Qui sont évanouies.
Je viens de les chercher; mais inutilement:
Et vous êtes volée..... indubitablement.

HORTENSE, *froidement.*

Que veux-tu que j'y fasse?

CLORINE.

Eh! comment donc, Madame,
Ne savez-vous pas bien que cela se réclame?

HORTENSE.

Ce n'en est pas la peine.

CLORINE.

Ah! vous me confondez.

HORTENSE.

Taisez-vous.

CLORINE, *examinant Hortense & Aramont.*

Je ne sais comment vous l'entendez;
Mais je ne comprends rien à cette politique:
J'entrevois du mystere ici.

HORTENSE.

Point de réplique.
Sortez; retirez-vous.

[*Clorine sort en regardant Aramont.*]

SCÈNE

SCÈNE XIV.

HORTENSE, ARAMONT.

ARAMONT.

ME ſerois-je mépris?
Ce ſont vos diamans qui vous ont été pris?
Permettez ; je m'en vais chez tous les Lapidaires,
Leur donner, ſur ce vol, les avis néceſſaires.
Il faut entre leurs mains arrêter ces bijoux.

HORTENSE.

Epargnez-vous ce ſoin, Monſieur, ils ſont chez vous.

ARAMONT.

Chez moi!

HORTENSE.

Je les ai fait porter, ſans vous l'apprendre.
Je craignois vos refus, & j'ai dû vous ſurprendre.

ARAMONT.

Vous me l'aviez bien dit.

HORTENSE.

Enfin, j'ai vos ſermens ;
Songez à ſatisfaire à vos engagemens.
Le ſalut de Monroſe eſt en votre puiſſance.

ARAMONT.

Ah! c'eſt trop exiger de mon obéiſſance.

HORTENSE.

Son ſort eſt dans vos mains, & vous m'en répondez.
Vous nous ſauvez tous trois, ſi vous me ſecondez.

ARAMONT.

Oh ! parbleu, serviteur.

HORTENSE.

Quelle froideur funeste!
Cette foible ressource est tout ce qui me reste.

ARAMONT.

Cessez de me séduire.

HORTENSE.

Eh quoi ! vous hésitez!
Puis-je mieux employer des superfluités,
Qui ne seroient pour moi qu'une charge importune?
N'auroit-il pas joui de toute ma fortune?

ARAMONT.

Il l'auroit partagée.

HORTENSE.

Eh ! peut-on me blâmer?
C'est un infortuné, que l'on m'a fait aimer....
C'est l'ami le plus cher que vous ayez au monde:
C'est sur vous à présent que notre espoir se fonde;
Par-là vous détournez son plus pressant malheur;
Et bientôt il devra le reste à sa valeur.

ARAMONT.

Ce seroit le moyen de lui sauver la vie.

HORTENSE.

Eh bien ! sauvez-le donc.

ARAMONT.

J'en aurois bien envie;
Mais si, par un malheur que je ne puis prévoir,
Monrose quelque jour venoit à le savoir,
Comptez qu'il en auroit une douleur amere,
Et qu'il m'accableroit de toute sa colere.

Je le connois, Madame; il seroit furieux.

HORTENSE.

Mais il seroit sauvé. Lequel aimez-vous mieux?
Son courroux est-il plus à craindre que sa perte?
Comment en seroit-il la moindre découverte?
Il ne peut le savoir que de vous ou de moi.
Ainsi banniſſez donc un ridicule effroi.
Comptez sur mon secret; je compte sur le vôtre.

ARAMONT.

O sexe toujours sûr de triompher du nôtre!
L'action est si belle....

HORTENSE.

Ah! j'éprouve en ce jour
Que l'amitié n'est pas moins tendre que l'amour.
Allez; que votre zele ait une heureuse suite.
De tous ses créanciers empêchez la poursuite.
Ce n'est pas tout.

ARAMONT.

Encore?

HORTENSE.

Oui; j'exige de vous
Un service moins grand, mais peut-être plus doux.
Rendez-lui ce billet, qui s'adresse à lui-même:
Il peut être, pour lui, d'une importance extrême.

SCÈNE XV.

MONROSE, HORTENSE, ARAMONT.

MONROSE, *a Aramont.*

[*Bas, voyant Hortense.*]

JE te cherche... Que vois-je? Hortense! Ah! si je puis;
Cachons-lui sa ruine & l'état où je suis.

HORTENSE, *à Monrose.*

J'ai pris à vos malheurs la part qu'on y doit prendre.

MONROSE, *embarrassé.*

Vous les adouciſſez en daignant me l'apprendre.
Continuez un ſoin qui m'eſt ſi précieux.
Madame, je comptois ne m'offrir à vos yeux,
Qu'après avoir donné quelqu'ordre à vos affaires.
Je m'occupois des ſoins qui vous ſont néceſſaires.

HORTENSE.

Monſieur, occupez-vous d'un objet plus preſſant.
Ne nous direz-vous rien de plus intéreſſant?

MONROSE.

Je me trouve garant de votre deſtinée,
Et je compte qu'avant la fin de la journée....

HORTENSE.

N'avez-vous plus d'eſpoir du côté de la Cour?
La fortune cruelle eſt-elle ſans retour?

MONROSE.

Ce ſeroit me flatter contre toute apparence.
J'ai reçu mon arrêt avec indifférence.
Le ſort peut à préſent multiplier ſes coups:
Les maux dont on me plaint ſont les moindres de tous.

HORTENSE.

Mais d'un ſi grand malheur quelle ſera la ſuite?

MONROSE.

Si de mon avenir vous daignez être inſtruite,
J'irai traîner ailleurs le reſte de mes jours:
Du moins aucun remords n'en troublera le cours.
Un tendre ſouvenir me tiendra lieu du reſte.

HORTENSE.

On voudroit détourner cet avenir funeſte....

Monsieur, vous n'êtes pas si fort abandonné...
A des vœux impuissans l'on ne s'est pas borné...
[*A part.*]
Si le sort vous poursuit... O ciel! que vais-je faire?
[*A Monrose.*]
Vous verrez que l'amour ne vous est pas contraire.
[*Lui donnant la lettre.*] [*A part.*]
Tenez..... Ma fermeté commence à succomber.
[*A Monrose.*] [*A part.*]
Lisez..... A ses regards il faut me dérober.

SCÈNE XVI.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE, *le billet à la main.*

HORTENSE se déclare.

ARAMONT.

On se lasse de feindre;
On vous aime.

MONROSE.

Voilà ce que j'avois à craindre.

ARAMONT.

A craindre! Votre cœur n'en est-il plus charmé?

MONROSE, *avec vivacité.*

Ah! ne me parlez plus d'aimer, ni d'être aimé.

ARAMONT.

Bon!

MONROSE.

Il ne manquoit plus à cette infortunée
Qu'un malheureux amour. Ah! quelle destinée!
(*Il lit bas.*)

ARAMONT, *à part.*

Quel changement eſt-il arrivé dans ſon cœur ?

MONROSE.

Si je veux renoncer à tout autre vainqueur,
Elle offre.... Ah! je ſuccombe à ſon malheur extrême.
Vois comme elle m'écrit.

(*Il donne le billet à Aramont.*)

ARAMONT, *étonné & reconnoiſſant la lettre qu'il a écrite.*

Eh morbleu ! c'eſt le même.

MONROSE.

Ce billet-là t'étonne ?

ARAMONT, *confus.*

Il n'auroit jamais dû
Tomber entre vos mains ; & j'en ſuis confondu.

MONROSE.

Eh ! quand elle pourroit régler ſon hymenée,
Que feroit-elle, hélas ! puiſqu'elle eſt ruinée ?

ARAMONT.

Elle eſt ruinée !

MONROSE.

Oui.

ARAMONT.

Je ſuis déſeſpéré.
Tout de bon ?

MONROSE.

C'eſt un fait.

ARAMONT.

J'ai fort bien opéré.

MONROSE.

Je vois que tu te plains.

ARAMONT.

Point du tout, je me loue.

[*A part.*]

Ah ! s'il savoit le reste !

MONROSE.

Il faut que je l'avoue,
Je ne reconnois guère Hortense à cet éclat.

ARAMONT.

Pourquoi ne m'avoir pas instruit de son état ?

MONROSE.

Cher ami, le savois-je ? On vient de me confondre.

ARAMONT.

Et moi, de même.

MONROSE.

Il faut cependant lui répondre.

ARAMONT, *en déchirant le billet.*

En voici la réponse. Il n'y faut plus penser.

MONROSE.

Je n'imagine pas pouvoir m'en dispenser.
Faut-il que je l'abuse, ou que je la méprise ?
Je ne puis.

ARAMONT, *à part.*

Il faut donc avouer ma sottise.

[*A Monrose.*]

Si ce billet vous cause un si grand embarras,
On peut vous en tirer.

MONROSE.

Que tu m'obligeras !

ARAMONT, *à part.*

Se déclarer un sot, c'est un grand sacrifice.

MONROSE.

Ne me refuse pas un aussi bon office.

ARAMONT.

Vous vous tourmentez fort, vous vous creusez l'esprit,
Pour faire une réponse à ce maudit écrit;
Il n'en faut point.

MONROSE.

Pourquoi?

ARAMONT.

Non, vous dis-je, & pour cause.
Il n'est point d'elle.

MONROSE.

Il n'est....

ARAMONT.

Oui; j'en sais quelque chose.

MONROSE.

Il n'est point d'elle?... Eh! mais elle me l'a donné.
N'en es-tu pas témoin?

ARAMONT.

J'en suis fort étonné.
Les femmes vont toujours plus loin que l'on ne pense;
Et que l'on ne voudroit. J'ai fait une imprudence....

MONROSE.

Est-il d'un autre?

ARAMONT.

Non.

MONROSE.

De grâce, explique-toi.

ARAMONT.

Tempêtez, fulminez ; que diable ! il eſt de moi.

MONROSE.

De toi !

ARAMONT.

Vous l'avez dit.

MONROSE.

Quelle eſt ta phrénéſie ?

ARAMONT.

Je voulois lui donner un peu de jalouſie,
Pour tirer ſon ſecret. C'eſt un petit ſecours
Que j'avois employé pour aider vos amours.

MONROSE.

Quelle fureur as-tu de ſignaler ton zèle ?
Que ſais-tu ſi je veux qu'on me ſerve auprès d'elle ?
T'ai-je employé pour être éclairci de mon ſort ?

ARAMONT.

Eh ! n'eſt-on pas aſſez puni, quand on a tort ?

MONROSE.

Ce ſeroit à préſent, contre toute apparence,
Que je pourrois douter de ſon indifférence.
Hortenſe vient de faire éclater ſon mépris.

ARAMONT.

Oui !

MONROSE.

Si du moindre amour ſon cœur étoit épris,
Elle auroit ſupprimé cette lettre fatale,
Que, ſans doute, elle a dû croire d'une rivale.

ARAMONT.

Une amante ordinaire eût commencé par-là.

MONROSE.

C'eſt un malheur de moins. Mais laiſſons tout cela,
Et ſongeons à l'état de cette infortunée,
Que, je ne ſais comment, mon oncle a ruinée.
Je tenois tout de lui; je n'avois preſque rien...

ARAMONT.

Il eſt vrai.

MONROSE.

Juſqu'ici j'ai vécu ſur ſon bien;
J'ai, juſques à ſa mort, ſurchargé ſa dépenſe:
Ainſi j'ai partagé les dépouilles d'Hortenſe.
Il me ſeroit affreux de vivre à ſes dépens.
Autant que je pourrai, je dois, & je prétends
Réparer, en ſecret, des pertes auſſi grandes.
Il me reſte une Terre, il faut que tu la vendes.

ARAMONT.

Eh! ne vous chargez point de ſemblables remords.
S'il falloit réparer les ſottiſes des morts,
Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas ſuffire.
Ce n'eſt pas votre faute: on n'a rien à vous dire.

MONROSE.

L'honnête-homme ne doit s'en rapporter qu'à lui;
Il ſe juge lui-même, & jamais par autrui;
Si-tôt qu'il ſe condamne, on ne ſauroit l'abſoudre.
En un mot, je le veux.

ARAMONT.

Mais....

MONROSE.

Il faut s'y réſoudre.
Tiens; voilà....

ARAMONT.

Qu'eſt ceci?

MONROSE.

Ma procuration.

ARAMONT.

Doucement, s'il vous plaît.

MONROSE.

Point d'obſtination,
L'affaire preſſe. Avant que ſa ruine éclate,
Va, cours, vends à tout prix.

ARAMONT.

Ma foi, non.

MONROSE.

Je m'en flatte.

ARAMONT.

A tort.

MONROSE.

Epargne-toi d'inutiles refus.

ARAMONT.

Mais, vous dis-je....

MONROSE.

Je fuis; je ne t'écoute plus.

SCÈNE XVII.

ARAMONT, *seul.*

MONROSE, écoutez donc... Il eſt bien loin... Que faire?
C'eſt à vous, mon eſprit, à me tirer d'affaire.
Vous avez à combattre, en ce moment fâcheux,
La probité, l'amour, & le diable avec eux.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

PUIS-JE obtenir d'Hortense un moment d'audience?

CLORINE, *d'un air triste & brusque.*

Madame va venir, donnez-vous patience.

ARAMONT.

Clorine a le cœur triste, à ce qu'il me paroît?

CLORINE.

Vous êtes pénétrant.

ARAMONT.

Ah! je vois ce que c'est.
Vous comptiez suivre Hortense au couvent; mais sa tante,
Avec impolitesse, a frustré votre attente
Par un sot compliment.

CLORINE.

Pareil à vos discours.

ARAMONT.

Où diable voulez-vous achever vos beaux jours?
Dans les ennuis forcés d'une triste clôture;
Vous, dont l'esprit actif, toujours à la torture,
Pétille dans un corps de salpêtre & de feu?
D'ailleurs, si vous voulez, vous m'en ferez l'aveu:
Mais, à proportion, vous êtes mieux qu'Hortense.

CLORINE, *à part.*

Vous y mettez bon ordre.

ARAMONT.

Et dans sa décadence,
Elle ne peut vous faire aucun bien désormais.

CLORINE.

Il me reste à gagner les biens qu'elle m'a faits.

ARAMONT.

Clorine est héroïque!

CLORINE.

Et vous ne l'êtes guère.
Je voudrois me charger de toute sa misere.
Que ne puis-je!... Du moins je ne suis pas de ceux
Qui savent abuser d'un cœur trop généreux.

ARAMONT.

Ecoute, mon enfant; je vois qu'auprès d'Hortense
Il faut que je te serve.

CLORINE.

Ah! je vous en dispense.

ARAMONT.

Tu n'as jamais voulu me croire propre à rien;
Mais je veux t'en punir, en te faisant du bien.

CLORINE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

ARAMONT.

Parbleu, Mademoiselle,
[*Voyant Hortense.*]
Ce sera malgré vous... Mais je la vois; c'est elle.

CLORINE, *à part.*

Moi, je vais vous servir de la bonne façon.

ARAMONT, *à part.*

Cette fille paroît avoir quelque soupçon.

SCÈNE II.

HORTENSE, ARAMONT.

HORTENSE, *avec empressement.*

VOUS m'apportez, sans doute, une heureuse nouvelle?
Mon cœur impatient voloit au-devant d'elle.

ARAMONT.

Oui-dà!

HORTENSE.

N'êtes-vous pas notre libérateur?

ARAMONT.

Vous me donnez, Madame, un titre trop flatteur.

HORTENSE.

Ne vous est-il pas dû?

ARAMONT.

Que le Ciel m'en préserve!

HORTENSE.

D'où vient cet embarras? Quelle est cette réserve?
Avez-vous fait usage?...

ARAMONT.

Ils sont toujours chez moi;
Et mon dessein n'est pas d'en faire aucun emploi.

HORTENSE.

Que dites-vous, Monsieur? O Ciel! est-il croyable?
Est-ce donc là cet homme utile & serviable?
Je le trouve en défaut, quand j'ai besoin de lui!
Vous vous démentez donc pour moi seule aujourd'hui?

ARAMONT.

Monrose m'est bien cher, mais je suis incapable
De le servir ainsi. Je serois trop coupable.

HORTENSE.

Eh! le serez-vous moins en le laissant périr?

ARAMONT.

Je voudrois autrement pouvoir le secourir.

HORTENSE.

Vous prétendez l'aimer?

ARAMONT.

Autant qu'il est possible.

HORTENSE.

Ne vous en vantez plus ... Serez-vous inflexible?

ARAMONT.

Ce n'est pas sans raison. Eh? Madame, en effet,
Pouviez-vous recueillir le fruit de ce bienfait?
La gloire que mérite une action si belle,
Devoit s'ensevelir & se perdre avec elle.
Vous ne pouviez passer pour en être l'auteur.

HORTENSE.

Toute ma récompense est au fond de mon cœur.
La générosité n'en veut pas davantage.

ARAMONT.

L'intention suffit.

HORTENSE.

Eh! quel est ce langage!
En périra-t-il moins? Nous connoissons ses biens.
Que peut faire un Guerrier borné dans ses moyens?
Il languit, s'il ne tient un état honorable;
Sa valeur n'est jamais dans un jour favorable.
La gloire coûte cher à qui veut l'acquérir;
Il la faut acheter, il la faut conquérir.
Et malheureusement, (puisqu'il faut vous le dire)
Le courage tout seul n'a pas de quoi suffire.
Vous l'avez éprouvé.

ARAMONT.

Pour le faire briller,
Du reste de vos biens faut-il vous dépouiller?
[*A part.*]
Songez à vous, Madame. Il faut que je m'en tire.

[*A Hortense.*]
Vous êtes ruinée. Il est bon de vous dire
Que vous n'avez plus rien que ces foibles débris.

HORTENSE.

S'il est vrai, mon désastre y met un nouveau prix.
L'usage que j'en fais me tient lieu de fortune.
Mais quelle prévoyance, un peu trop importune,
En cette occasion vous révolte si fort?
Un peu plus, un peu moins, ne fait rien à mon sort.

ARAMONT.

Pour qui conservez-vous un intérêt si tendre?
Savez-vous seulement si....

HORTENSE.

C'est me faire entendre
Que Monrose peut-être adresse ailleurs ses vœux.

ARAMONT.

Jusqu'ici vous avez si peu flatté ses feux....

HORTENSE, *vivement.*

Eh! ne vous chargez point d'excuser ce que j'aime;
Je saurai, mieux que vous, m'en acquitter moi-même.
Je lui pardonne tout, pourvu qu'il soit heureux.
Son bonheur me suffit; c'est tout ce que je veux;
Et j'y dois concourir autant qu'il m'est possible.
Pour trancher en un mot, je demeure inflexible.
Vous ne me ferez point reprendre ce dépôt:
Je désavouerai tout, & je nierai plutôt....
Au surplus, vous avez le secret de ma vie;
Disposez-en, Monsieur, au gré de votre envie:
Voyez, quand je descends jusqu'à vous implorer,
Si vous voulez me perdre, & vous déshonorer.

SCÈNE III.

ARAMONT, *seul.*

OH! parbleu! serviteur; pour moi, je m'en désiste;
Je remettrai le tout entre les mains d'Ariste.
Allons....

SCÈNE IV.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE, *avec vivacité.*

ARRÊTE. Un mot. Daigne un peu m'éclaircir.
Tu me vois furieux. On vient de te noircir
D'une accusation que je crois téméraire.
Il me seroit cruel de trouver le contraire.
Clorine....

ARAMONT, *à part.*

Ah! c'en est fait.

MONROSE.

Vient de me confier
Un mystere affreux..Songe à te justifier.

ARAMONT.

Cette fille m'en veut.

MONROSE.

Ce n'est pas là répondre.
Ne récrimine point, si tu veux la confondre.
Cette fille fait plus que de te soupçonner.
Que dis-je? Elle prétend que tu t'es fait donner,
Pour moi, les diamans d'Hortense. Est-ce une injure?
Les aurois-tu reçus? Parle, je t'en conjure.
Tu conviens de ta faute, en n'ôsant la nier.
Il ne s'agit donc plus que d'y remédier.

SCÈNE V.

MONROSE, ARAMONT, UN VALET.

LE VALET, *à Monrose.*

MONSIEUR, un Etranger m'a chargé de vous rendre
Ce paquet-là.

[*Le Valet s'en va.*]

MONROSE, *en ouvrant le paquet, y trouve plusieurs papiers.*

Sachons ce que l'on veut m'apprendre.
Que vois-je ? Mes billets qui me sont renvoyés !
Oui, vraiment, ce sont eux ; ils se trouvent payés !

ARAMONT.

Tant-mieux.

MONROSE, *transporté de colere.*

Ah, malheureux ! c'est donc là ton ouvrage !
Quelle indigne ressource as-tu mise en usage ?

ARAMONT.

Aucune.

MONROSE.

A quel complot as-tu prêté la main ?
Il faut avoir un cœur bien dur, bien inhumain.
J'aurois donné mon sang pour cette infortunée,
Si j'avois pu lui faire une autre destinée.
Tu connois sa ruine, & tu vas l'achever !
Ah ! c'est m'assassiner, en voulant me sauver.
Impitoyable ami ! barbare que vous êtes !

ARAMONT.

Est-ce ma faute, à moi, si l'on paye vos dettes ?
J'ignore à qui l'on doit imputer ce bienfait ;
Mais je n'ai point de part au tour que l'on vous fait.
Il est bien vrai qu'Hortense a voulu me séduire.
Puisqu'enfin l'on m'y force, il faut vous en instruire.
Elle avoit fait porter chez moi ses diamans :
Ils y sont : venez-y ; vous verrez si je ments.

MONROSE.

Ils y sont ? Et pourquoi ? Ne pouviez-vous les rendre ?

ARAMONT.

Eh ! que diable ! ai-je pu les lui faire reprendre ?
Ce que veut une femme est écrit dans le Ciel.
Enfin, j'ai tenu bon : voilà l'essentiel.
J'ai fait ce que j'ai pu contre cette obstinée,
Jusqu'à lui découvrir qu'elle étoit ruinée.

MONROSE.

Nous étions convenus que tu n'en dirois rien,
Puiſque j'ai réſolu d'y ſuppléer du mien.

ARAMONT.

Elle a, ſans ſourciller, appris cette nouvelle.
Alors, pour votre honneur, & par pitié pour elle,
J'ai cru que je devois lui dire franchement
Qu'elle n'eſt plus l'objet de votre attachement.

MONROSE.

Moi, je ne l'aime plus ! Moi, je ſuis infidele!

ARAMONT.

N'avez-vous pas rompu cette chaîne cruelle ?
Je l'ai cru.

MONROSE.

Non : jamais je n'en eus le deſſein.
Hélas ! c'eſt lui porter un poignard dans le ſein.

ARAMONT.

C'eſt pour ſon bien. Ma foi, j'ai cru faire merveilles.

MONROSE.

Ne me propoſe point des excuſes pareilles....
Mais à qui dois-je donc imputer ce bienfait?

SCÈNE VI.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

DORNANE, *à Monroſe.*

Tu grondes le Baron ? C'eſt toujours fort bien fait.
[*A Aramont.*]
Pardonne, ſi je viens troubler la veſpérie.
[*A Monroſe.*]
Sais-tu ce qui m'arrive ? Ecoute, je te prie....
Je n'en puis revenir. C'eſt pour ton Régiment.
Je pouvois me flatter d'en avoir l'agrément.

Je vais, chez qui tu sais, en faire la poursuite:
Je me nomme : on m'annonce, & j'entre tout de suite.
Il me voit; il se leve; &, d'un air prévenant,
Il m'embrasse, & me fait un accueil surprenant.
Je le tire à quartier; je lui fais ma semonce.
Mon homme alors se trouble; & voici sa réponse:
« Je suis au désespoir; (je crois qu'il disoit vrai:)
» Vous êtes malheureux, pour votre coup d'essai ».
Bref, avec des discours à-peu-près de la sorte,
Il s'est acheminé du côté de la porte.
Nous nous sommes quittés. Ariste a manœuvré:
Il venoit d'en sortir, lorsque je suis entré.
Nous aurions fait ensemble une assez bonne affaire;
Car j'aurois rassemblé tout l'argent nécessaire:
Mais enfin je te rends ta parole.

ARAMONT.

Tant-mieux.
Il s'agit d'un service un peu plus sérieux.

MONROSE.

Il est vrai; l'aventure est presque inconcevable.
Dis-moi si c'est à toi que je suis redevable
D'un service récent.....

DORNANE.

Ma foi, peut-être bien;
Car je sers tant de gens, sans que j'en sache rien...

MONROSE.

Je viens de recevoir, sous une simple adresse,
Tous mes billets....

DORNANE.

Que t'a renvoyé ta maîtresse?

MONROSE.

Non; mes créanciers.

DORNANE.

Bon!

MONROSE.

Oui, te dis-je; à l'instant.

DORNANE.

Je voudrois que les miens en pussent faire autant.

MONROSE.

Tu n'en devrois pas moins. Tout ce qui m'embarrasse,
C'est de savoir celui qui s'est mis à leur place.
Quelqu'un les a payés pour moi.

ARAMONT.

Sans contredit.

MONROSE, *à Dornane.*

Marquis, n'est-ce pas toi?

DORNANE.

Moi! je te l'aurois dit.

MONROSE.

Quoi! véritablement?

DORNANE.

Non, parbleu! je te jure.

ARAMONT.

Tu le prends pour un autre; & c'est lui faire injure.

MONROSE, *à Aramont.*

Seroit-ce le Baron?

ARAMONT.

Si j'étois dans le cas;
Ce seroit un secret que je n'avoûrois pas.

MONROSE.

Seroit-ce Ariste?

DORNANE, *en ricanant.*

Ariste!.... Il mérite à merveille
Qu'on mette sur son compte une affaire pareille!

MONROSE.

Tu l'en crois incapable? Il n'est pas de ton goût.

DORNANE, *ironiquement.*

Ma foi, je crois qu'Ariſte eſt capable de tout.
Apprends où t'a conduit une erreur trop durable.
Cet homme vertueux, ce ſage inaltérable,
Toujours pur au milieu d'un air empoiſonné,
Qui paroiſſoit avoir acquis & moiſſonné
De nouvelles vertus, où l'on n'a que des vices;
Ce rare Courtiſan, fameux par ſes ſervices,
Dont tout autre que lui ſe ſeroit prévalu;
Qui, pouvant être tout ce qu'il auroit voulu....

MONROSE.

Tu paroîs ironique!

DORNANE.

Il faut ceſſer de l'être....
Ce grave perſonnage, Ariſte n'eſt qu'un traître.
C'eſt lui qui te dépouille; il a tout envahi.

MONROSE.

Cela ne ſe peut pas.

ARAMONT.

Ariſte l'a trahi!

DORNANE.

Lui-même; il a commis une action ſi baſſe.
Va le féliciter, te dis-je, il eſt en place.
Au moment que je parle, entouré de flatteurs,
Le coupable & ſon crime ont des adulateurs.
Eh bien! que penſes-tu d'un tour de cette eſpèce?

MONROSE.

Ah! daignez vous prêter à ma délicateſſe:
Je l'ai trop eſtimé, pour ne pas l'excuſer.
Que ſavons-nous? Sans doute il n'a pu refuſer.
D'ailleurs, j'étois exclu; je n'y pouvois prétendre.
C'étoient des biens vacans, des grâces à répandre;
Ariſte en étoit digne; il en eſt revêtu;
Et la Cour a du moins décoré la vertu.

DORNANE.

La vertu! ... C'eſt un fourbe, & je ne puis m'en taire.
Mais s'il t'avoit ſervi, comme il auroit dû faire,
Et comme j'euſſe fait, en parlerois-tu mieux?
Rends-lui juſtice; va, c'eſt un monſtre odieux.
Voilà mon dernier mot. Je lui dirois en face;
Et je l'afficherois .... Si j'étois à ta place,
Nous nous verrions de près.

ARAMONT.

L'avis eſt aſſez doux!

DORNANE.

Je n'écouterois plus qu'un trop juſte courroux;
Du haut de ſa grandeur je le ferois deſcendre,
Ou je le forcerois du moins à la défendre.

ARAMONT.

Par ma foi, ce ſeroient des exploits mal placés.
Son déshonneur nous venge, & le punit aſſez.

DORNANE.

Et ſur ce foible eſpoir ſa vengeance ſe fonde!
Se déshonore-t-on maintenant dans le monde?
Voit-on que cette crainte alarme bien des gens?
N'en ſoyons pas ſurpris. Nous ſommes indulgens.
Grâce à cette reſſource, un peu trop éprouvée,
Le plus vil des mortels va la tête levée.
Nous laiſſons parmi nous habiter des proſcrits;
Bientôt leur impudence épuiſe nos mépris;
Et nous avons enfin la baſſe politeſſe
De jouir, avec eux, de leur ſcélérateſſe.
Ariſte y peut compter; & peut-être, à mon tour,
Serai-je un jour forcé de lui faire ma cour.

ARAMONT.

Non pas moi, ſûrement.

MONROSE.

Ce dénoûment m'étonne.
Ariſte! Ah! c'en eſt fait... Puiſque tout m'abandonne,
Va, j'ai pris mon parti.

DORNANE.

DORNANE.

C'eſt aſſez... Je t'entends;
Et j'ôſe me flatter que nous ſerons contens.
Je m'en vais à la Cour ſavoir ce qui s'y paſſe,
Et je te l'écrirai. Serviteur; je t'embraſſe.

SCÈNE VII.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

VOILA donc mon arrêt! Eſpoir, fortune, amour,
Vous ne m'êtes plus rien : je perds tout en un jour.

ARAMONT.

Le coup dont tu gémis eſt celui qui m'accable.
Viens, cher ami, fuyons un ſiecle trop coupable.
Sous un Ciel étranger, allons vivre pour nous;
Pourvu que je te ſuive, il me ſera trop doux.
De ma foible fortune accepte le partage.
Que ne m'eſt il permis de t'offrir davantage?

MONROSE.

Hélas! je puis devoir beaucoup plus à tes ſoins.
Ecoute : je ſuis quitte; & je n'en dois pas moins
A l'auteur inconnu d'un auſſi grand ſervice.
Cherche à le découvrir; rend.-moi ce bon office.
Le ſoin de m'acquitter eſt mon premier devoir :
Mais au deſtin d'Hortenſe il faut auſſi pourvoir.
A ce nom, cher ami, tu vois couler mes larmes.
Ah! quand mon cœur ſeroit inſenſible à ſes charmes,
Pourroit il n'être pas ſenſible à la pitié?
Par tout ce que t'inſpire une vive amitié,
Ote-moi de l'erreur où ſon état me plonge.
C'eſt là mon plus grand mal Le reſte n'eſt qu'un ſonge.
Je mourrois mille fois; & je n'ai plus que toi

Qui puisse dissiper un aussi juste effroi.
Cher ami, sauve-moi dans un autre moi-même :
D'une indigne détresse affranchis ce que j'aime ;
Répare sa ruine autant qu'il m'est permis ;
Employe en sa faveur ce que je t'ai remis :
Et sur-tout si tu crains, comme je dois le croire,
Si tu crains de souiller ton honneur & ma gloire,
A tel prix que ce soit, remets-lui ses bienfaits ;
Alors j'accepterai l'offre que tu me fais.

SCÈNE VIII.

MONROSE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE, *à Monrose.*

SI vous avez un mot à dire à ma Maitresse,
Je viens vous avertir, Monsieur, que le tems presse.
Elle part à l'instant.

MONROSE.

O Ciel ! il faut.... J'y cours.

SCÈNE IX.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

EN vous remerciant de tous vos beaux discours.

CLORINE.

En êtes-vous content ? Pour moi, j'en suis ravie.
Je vous devois cela, pour m'avoir bien servie.
Vous êtes bon ami !

ARAMONT.

Vous vouliez me brouiller
Avec Monrose ; mais....

CLORINE.

Vous vouliez dépouiller
Ma Maitresse ; mais....

ARAMONT.

Moi !

CLORINE.

La ressource est commode.
Ruiner une femme est si fort à la mode,
Que ce n'est presque plus la peine d'en parler.
On ne voit autre chose ; & c'est un pis-aller
Permis, & toujours sûr. On ne s'en fait pas faute.

ARAMONT.

Vous vous formez de nous une idée assez haute !

CLORINE.

Vous n'aviez pas dessein de m'en faire changer.
Notre sexe, vous dis-je, est un peuple étranger,
Un ennemi sur qui tout est de bonne prise :
Ce sont-là des exploits que l'Amour autorise.

ARAMONT.

Mais sachez donc....

CLORINE.

Je sais que, pour notre malheur,
Vous ne traitez pas mieux nos biens que notre honneur.

ARAMONT.

Quand vous aurez lassé votre langue maudite,
J'espere....

CLORINE.

On vient. J'ai fait, j'ai dit, & je vous quitte.

SCÈNE X.

ARAMONT, MONROSE, HORTENSE.

HORTENSE, *en voyant Aramont.*

AH ! ne m'expoſez pas devant un indiſcret,
Qui ne devoit jamais avouer mon ſecret.

MONROSE, *à Aramont.*

Laiſſe-nous, cher ami ; ta préſence la bleſſe.

SCÈNE XI.

MONROSE, HORTENSE.

HORTENSE.

AINSI, grâce à leurs ſoins, vous ſavez ma foibleſſe,
N'êtes-vous pas cruel de paroître à mes yeux ?
A quoi nous ſerviront les plus tendres adieux ?
Je partois ſans vous voir ; j'aurois fait l'impoſſible.
Le ſort qui me pourſuit eſt toujours invincible..

MONROSE.

En ſuis-je mieux traité ? Pour comble de malheurs ;
Je dois le déteſter juſques dans ſes faveurs.
Il n'en eſt point, pour moi, qu'il n'ait empoiſonnées.
L'amertume & le fiel les ont aſſaiſonnées.
Tout, juſqu'à votre amour... Quand m'eſt-il annoncé ?
Ah ! que, pour mon malheur, tout eſt bien compenſé !

HORTENSE.

Eh ! n'examinons point quel eſt le plus à plaindre.

MONROSE.

Il n'importe ; achevez. Je ne ſaurois plus craindre

Tout ce qui peut servir à me désespérer.
Hortense, il est donc vrai ; j'ai pu vous inspirer ?....
Est-ce pour insulter davantage à vos larmes,
Que j'ose demander un aveu plein de charmes,
A qui doit me haïr autant que je me hais?

HORTENSE.

Pourquoi se reprocher des maux qu'on n'a point faits ?
Voulez-vous que je sois injuste & malheureuse ?
Ah ! c'est trop exiger....

MONROSE.

Quoi ! toujours généreuse?
Hortense, hélas ! pourquoi nous avez-vous connus?
Un bonheur assuré, des plaisirs continus,
La plus haute fortune, un brillant hyménée,
Auroient rempli le cours de votre destinée.
Quel contraste inoui ! Funestes liaisons,
Que le ciel en courroux mit entre nos maisons !
Vous partez ; vous allez ensevelir vos charmes.
L'exil, l'abaissement, l'infortune, les larmes,
Voilà ce qui vous reste ; & je dois m'imputer
D'avoir aidé le sort à vous persécuter.
J'ai le remords affreux d'en être le complice,
D'être un de vos bourreaux : jugez de mon supplice.

HORTENSE.

Me consolerez-vous, en vous désespérant ?
Des coups de la fortune êtes-vous le garant ?
Vous me plaignez ! Eh quoi ! ne peut-on vivre heureuse,
Si ce n'est au milieu d'une cour orageuse ?
A l'égard de ce bien, qui s'est évanoui,
Ne pouvant être à vous, en aurois-je joui ?
En effet, à quoi sert une opulence extrême,
Si l'on ne la partage avec ce que l'on aime?
Je ne sens pas qu'on puisse en jouir autrement.

MONROSE.

Vous l'avez bien fait voir.

HORTENSE.

Et véritablement,
Ma ruine fera le repos de ma vie.
Ma liberté me reste ; on l'auroit poursuivie.
L'autorité, contraire à nos vœux les plus doux,
M'auroit voulu forcer à prendre un autre époux.

MONROSE.

Peut-être auriez-vous fait son bonheur & le vôtre.

HORTENSE.

Il dépendoit de vous ; je n'en connois point d'autre.
J'ignore si l'on peut aimer plus d'une fois :
Mais quand on s'est livré, sans réserve, à son choix,
Il est bien dangereux de prendre d'autres chaînes.
Que l'on s'apprête un jour de tourmens & de peines !
Sait-on ce que l'on donne ? Est-on bien sûr d'un cœur
Qu'on arrache de force à son premier vainqueur ?
Eh ! puisque mon amour s'irritoit à mesure
Que je pouvois vous croire infidele ou parjure....

MONROSE.

Non, vous n'avez jamais cessé de m'enflammer.
Hélas ! vous ignorez comme on peut vous aimer.
Depuis que ma fortune, incertaine & flottante,
Me tient dans une triste & douloureuse attente,
Il est vrai, mon amour craignoit de se montrer ;
J'ai prévu le néant où je viens de rentrer,
Et je ne suis pas fait pour être téméraire.
Pouvois-je imaginer que j'avois pu vous plaire ?
Et quand je l'aurois su, qu'avois-je à vous offrir ?
Je devois vous tromper, afin de vous guérir.
Mais (vous l'avez dû voir, même avant mon naufrage ;)
Je n'ôsois qu'en tremblant vous offrir mon hommage :
Je ne l'ai jamais cru digne de vos appas.
Si vous n'y suppléez, si vous n'en jugez pas
Par ma discrétion & par ma retenue,
La moitié de mes feux ne vous est pas connue.

HORTENSE.

Hélas ! que dites-vous ? Croyez que mon devoir
M'empêchoit d'y répondre, & non pas de les voir.

MONROSE, *en se jetant à ses genoux.*

Quel aveu ! Permettez à mon âme ravie
Un transport qui sera le dernier de ma vie.
Je puis donc une fois tomber à vos genoux !
Ah ! devroit-on survivre à des momens si doux ?

HORTENSE, *en le relevant.*

Il le faut cependant. Si je vous intéresse,
Vivez pour illustrer l'objet de ma tendresse.
Remplissez mon idée : elle est digne de vous ;
Soyez tel qu'il falloit pour être mon époux ;
Devenez l'artisan de votre destinée.
Il est beau de dompter la fortune obstinée,
D'arracher ses bienfaits, au-lieu d'en hériter,
Et de n'avoir que ceux qu'on a su mériter.
Ce sont-là mes adieux, mes vœux & mon présage...
Va, l'on ne peut manquer quand on a du courage....
Imitez mon exemple ; & sachez....

MONROSE.

Vous pleurez !....

HORTENSE.

Séparons-nous ; adieu.

MONROSE.

Pour jamais !....

HORTENSE.

Demeurez....

MONROSE.

Je ne puis.

HORTENSE.

Je le veux.

[*Elle fuit.*]

MONROSE, *en la ſuivant.*

L'inſtance eſt ſuperflue.

Non ; duſſé-je expirer en vous perdant de vue....

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

QUEL état est le mien ! Fortune, en est-ce assez ?
A peine suis-je né, mes beaux jours sont passés.
Ai-je pu mériter un sort si déplorable !
Le seul bien qui me reste est un bien qui m'accable.
Je ne sais où tourner mes pas ni mes regards.
Ah ! je sens que mon cœur s'ouvre de toutes parts.
Allons traîner ailleurs mon infortune extrême ;
Je ne puis plus ici me supporter moi-même.

ARAMONT.

Quel est votre dessein ? Où voulez-vous aller ?

MONROSE.

Par-tout où je pourrai vivre & me signaler.
Dans l'état où je suis, on n'a plus de patrie ;
J'abandonne la mienne, où, malgré mon envie,
Je ne puis plus m'ouvrir un illustre tombeau.
Un sujet inutile est pour elle un fardeau.
Je vais mourir ailleurs, ou mériter de vivre.

ARAMONT.

Je frémis du projet ; gardez-vous de le suivre.

MONROSE.

Je crois que tu voudrois m'obliger à rester ?

ARAMONT.

Vous êtes enchaîné.

MONROSE.

Qui pourroit m'arrêter ?

Quelles raisons ? En quoi suis-je ici nécessaire ?
Tu restes ; on n'a point de reproche à me faire.

ARAMONT.

On en fera d'affreux, si vous vous écartez.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Vous me perdez d'honneur, si vous partez.

MONROSE.

Quel rapport mon départ a-t-il avec ta gloire ?

ARAMONT.

Le rapport est plus grand que vous ne pouvez croire.

MONROSE.

Je ne le comprends pas.

ARAMONT.

On m'accuse....

MONROSE.

De quoi?

ARAMONT.

D'être votre complice.

MONROSE.

Ah ! tout autre que toi....

ARAMONT.

Le Destin a comblé toutes ses injustices.

MONROSE.

Depuis quand l'innocence a-t-elle des complices ?
Ce nom convient au crime. Eh ! quel est donc le mien?

ARAMONT.

Il est imaginaire.

MONROSE.

Ah ! ne me cache rien.
Quel que soit mon destin, je saurai m'y soumettre.
Dis....

ARAMONT.

Dornane m'écrit, jugez-en par sa lettre.

[*Il lit.*]

« Je t'écris à la hâte : Ariste, non-content
» Des biens de notre ami, lui ravit sa maîtresse ;
» Il l'a fait demander ; le fait est très-constant.
» Tu lui diras, en cas que cela l'intéresse.
» A propos, on le croit riche, & je te l'apprends.
» Entre nous, tu lui vaux cette galanterie.
» On l'accuse d'avoir détourné... tu m'entends ?
» Fais finir au plutôt cette plaisanterie ».

MONROSE.

Je suis riche !

ARAMONT.

On le dit.

MONROSE.

Comment ? Explique-moi...
Et je suis accusé d'avoir détourné ?... Quoi ?...

ARAMONT.

Les effets du défunt, & tous les biens d'Hortense.
L'on croit que je vous ai prêté mon assistance.

MONROSE.

Ah, ciel ! quelle noirceur ! Je deviens furieux.
D'où peuvent provenir ces bruits injurieux ?
L'horreur qu'on m'attribue est-elle imaginable ?
Ah ! si j'en connoissois l'auteur abominable !....
Jusques à mon honneur, quoi ! l'on ôse attenter !

ARAMONT.

Il n'est point de malheur qui ne puisse augmenter.

MONROSE.

Qui peut avoir fondé cette imposture affreuse ?

ARAMONT.

Mon amitié constante, & toujours malheureuse.
Sans elle, notre honneur seroit encore entier.
Je vous ai fait passer pour un riche héritier.

Ces bruits avantageux m'ont paru nécessaires
Pour vous donner le tems d'arranger vos affaires.
Je les ai répandus; c'étoit pour votre bien.
On m'a cru. Cependant il ne s'est trouvé rien.
Et je suis soupçonné.... Vous devinez le reste.

MONROSE.

Quoi ! l'amitié m'aura toujours été funeste !
De mes jours malheureux elle est donc le fléau !
Le sort me réservoit ce supplice nouveau.

ARAMONT.

Soyez sûr que ces bruits ne seront pas durables :
Vous n'êtes accusé que par des misérables.
C'est par des gens comme eux que leurs discours sont crus.

MONROSE.

Dans la rage où je suis, je ne me connois plus.

ARAMONT.

Opposez le courage à cette calomnie.

MONROSE.

Du courage ! En est-il contre l'ignominie ?
On la mérite, alors qu'on peut la supporter.

ARAMONT.

Demeurez; c'est à quoi j'ôse vous exhorter.

MONROSE.

Non, tu n'entendras plus parler d'un misérable.
Je comptois que mon nom me seroit favorable :
Il faut l'abandonner. Je ne dois plus songer
Qu'à me cacher. Je vais me perdre & me plonger
Dans une obscurité la plus impénétrable.
Périssent ma mémoire, & le sang déplorable
Qui m'a fait naître !

ARAMONT.

O ciel !

MONROSE.

Et toi, laisse-moi fuir.
Pour la derniere fois, ne te fais point haïr.
Adieu.

SCÈNE II.

MONROSE, ARAMONT, UN GARDE.

MONROSE.

MAIS que me veut cet homme? O ciel! seroit-ce...

LE GARDE.

Je suis chargé d'un ordre....

MONROSE.

Est-ce à moi qu'il s'adresse?

LE GARDE.

Oui, Monsieur. A regret je remplis un devoir....

MONROSE.

On m'arrête? Eh! pourquoi?

LE GARDE.

Vous devez le savoir.
Souffrez que je m'acquitte ...

MONROSE.

Allons. Que faut-il faire?
Faut-il que je vous suive?

LE GARDE.

Il n'est pas nécessaire;
Et vous m'avez été consigné seulement.

ARAMONT, *au Garde.*

Voulez-vous bien passer dans cet appartement?

SCÈNE III.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

ON m'arrête ! & déja l'on me traite en coupable !
On m'enchaîne au forfait dont on me croit capable ;
Mes fers me font horreur.

ARAMONT.

D'où vient cet accident ?
Dornane aura parlé. C'eſt un homme imprudent.
Vous aurez, devant lui, projetté votre fuite.
Ce bruit vous aura nui.. La cour en eſt inſtruite ;
Et voilà ce qui fait qu'on s'aſſûre de vous.

MONROSE.

Comme d'un criminel !

ARAMONT.

Vous les confondrez tous.

MONROSE.

Eh ! comment les confondre ? Eſt-il en ma puiſſance ?
Le crime ſe défend bien mieux que l'innocence.
Quelle preuve oppoſer ? Où pourrai-je en trouver ?

ARAMONT.

Votre ruine même.

MONROSE.

Eh ! comment la prouver ?
Par quels moyens veux-tu que je les déſabuſe ?
Eh ! croit-on les ſermens de ceux que l'on accuſe ?
Ah ! tout concourt encore à ma conviction ;
Ces bruits avantageux à la ſucceſſion,
Mes créanciers payés, & le bruit de ma fuite ;
La fortune d'Hortenſe entièrement détruite,

Le reſte de ſes biens, dont malheureuſement
Tu te trouves chargé, pour moi, ſecrettement.
Clorine, qui le ſait, pourra-t-elle ſe taire ?
Moi-même puis-je & dois-je éclaircir ce myſtere ?
Non : il faut que ce ſoit un ſecret éternel ;
Je ſerai convaincu, ſans être criminel.

SCÈNE IV.

MONROSE, ARAMONT; HORTENSE, *qui entre ſans être vûe.*

MONROSE, *accablé, dans un fauteuil.*

JE me perds dans l'horreur de chaque circonſtance.
Lorſque, pour réparer la ruine d'Hortenſe,
Je détourne ſur moi les indignes beſoins
Qu'elle auroit par la ſuite éprouvés ſans mes ſoins ;
Lorſque, pour la ſauver de cet état funeſte,
Je me prive en ſecret de tout ce qui me reſte,
On croit que dans ſes biens j'ai pu ſouiller mes mains,
Et je ſuis réputé le dernier des humains !
O Deſtin ! eſt-ce aſſez maltraiter ta victime ?
On m'arrête ; on me force à me purger d'un crime ;
Qu'eſt-ce qu'un ſcélérat a de plus à ſouffrir ?

HORTENSE.

Les remords.

MONROSE, *en ſe levant.*

Quelle voix ? quel objet vient s'offrir ?

HORTENSE.

C'eſt une amante en pleurs. On empêche ma fuite ;
J'ignore à quel deſſein ; je n'en ſuis pas inſtruite :
On m'a fait revenir.

MONROSE, *en voulant s'en aller.*

Laiſſez-moi me cacher.

SCÈNE V.

MONROSE, HORTENSE.

HORTENSE, *en le retenant.*

QUOI! vous voulez me fuir!

MONROSE.

Laissez-moi m'arracher....

HORTENSE.

Eh! ne nous quittons point dans l'état où nous sommes.

MONROSE, *pénétré.*

Ces regards sont-ils faits pour le dernier des hommes?
Je ne puis soutenir vos yeux, ni mes revers.

HORTENSE.

Je ne suis donc plus rien pour vous dans l'univers?
Je ne croyois pas être un objet si funeste.
Je ne puis que pleurer. Le tems fera le reste.

MONROSE.

Dites, mon désespoir.

HORTENSE.

Ah! cruel, arrêtez.

MONROSE.

Il finira bientôt des jours trop détestés.

HORTENSE.

Mon état, mon amour, ma présence & mes larmes,
N'auront donc point assez de puissance & de charmes
Pour vous rendre un peu moins sensible à vos malheurs?
Qu'on ne nous vante plus le pouvoir de nos pleurs;
Vous ne songez qu'à vous.

MONROSE.

Quel reproche!

HORTENSE.

Il ne tombe
Que sur ce désespoir où votre cœur succombe.
Je sais de quels bienfaits vous vouliez me combler:
Du reste de vos biens vous vouliez m'accabler.

MONROSE.

Qui m'a trahi?

HORTENSE.

C'est toi. Va, tu n'as qu'à poursuivre,
Laisse-moi donc mourir, si tu ne veux plus vivre.

MONROSE.

Ah! Madame, vivez.... répondez-moi de vous;
Et toute ma fureur expire à vos genoux.

HORTENSE.

Que je vive! Est-ce à moi d'en avoir le courage?
Je conviens qu'on vous fait le plus sanglant outrage:
Mais enfin, ce n'est pas un opprobre éternel.
Tombe-t-il sur vous seul? M'est-il moins personnel?
L'amour qui nous unit n'admet point de partage.
Je souffre autant que vous, si ce n'est davantage;
Et cependant mon cœur n'en est point abattu.
La vérité fera triompher la vertu.
Jusqu'à ce que le tems la mette en évidence,
Ayons la fermeté qui sied à l'innocence:
Elle en est la ressource & le plus sûr garant.
Rétablit-on sa gloire en se désespérant?
Le découragement autorise une injure.
Il faut vivre pour vaincre, & la victoire est sûre;
Et qui perd tout espoir, mérite son malheur.
Je vous parle, sans doute, avec trop de chaleur.
Excusez une amante, ou plutôt une amie.

MONROSE.

Qui me condamne à vivre accablé d'infamie.
Le sort qui me poursuit peut-il aller plus loin?
Il ne me manque plus que d'être le témoin

Du bonheur d'un rival .... Il en eſt un, Madame.
Ariſte juſqu'ici vous a caché ſa flamme ;
Juſques dans votre cœur il veut m'aſſaſſiner :
Pour être votre époux il s'eſt fait deſtiner.

HORTENSE.

Ariſte, dites-vous ? L'entrepriſe eſt hardie !
Il m'aime ! Il payera bien cher ſa perfidie.

SCÈNE VI.

MONROSE, ARAMONT, HORTENSE, CLORINE.

ARAMONT.

JE viens d'être éclairci. Vous n'êtes arrêté
Qu'en vertu d'un propos que l'on vous a prêté.
Dornane....

MONROSE.

Eh bien ?

ARAMONT.

Son zèle & ſa prudence éclatent !
C'eſt un homme qui veut que les autres ſe battent.
Il dit que votre idée eſt de tirer raiſon
Du procédé d'Ariſte & de ſa trahiſon :
Et voilà ce qui fait que l'on vous garde à vue.
Mais vous allez avoir une étrange entrevue.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Ariſte.... Il ôſe ici....

MONROSE.

Quel embarras !

CLORINE.

Vous l'allez voir paroître ; il marche sur vos pas.

HORTENSE.

Ah, ciel ! que n'ai-je autant de charmes que de haîne!
Je le veux accabler sous le poids de sa chaîne.

ARAMONT.

Mais le voici qui vient ; contenons-nous un peu.

SCÈNE VII.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENSE, CLORINE, LE GARDE.

ARISTE, *au Garde, dans l'enfoncement du Théâtre.*

VOUS pouvez nous laisser ; votre ordre n'a plus lieu.
Je me charge de tout ; la Cour en est instruite.

SCÈNE DERNIERE.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT, HORTENSE, CLORINE.

ARISTE, *à Monrose.*

JE viens rendre raison de toute ma conduite.

MONROSE, *sans se détourner.*

On n'en demande point à ceux qui sont heureux.

ARISTE.

Il est vrai, je le suis ; tout succede à mes vœux.

ARAMONT, *ironiquement.*

Monsieur, vous voulez bien que je vous félicite;
Vous voyez quels transports votre bonheur excite!

ARISTE.

Je n'en suis point surpris.

ARAMONT.

Ma foi, je le crois bien.

ARISTE.

On m'a tout accordé.

ARAMONT, *en lui remettant l'écrin & la procuration de Monrose.*

Pour qu'il n'y manque rien,
Tenez, voilà leur reste : ils n'en savent que faire,
Ni moi non plus.... Prenez toujours; c'est votre affaire.

ARISTE.

Madame....

HORTENSE, *avec dédain.*

Laissez-moi.

ARAMONT.

Je suis hors d'embarras.

HORTENSE.

Je ne sais ce que c'est; mais je n'ignore pas
Qu'il vous a plu, Monsieur, d'empêcher ma retraite.

ARISTE, *rendant à Clorine l'écrin & la procuration.*

Je crois que vous pourrez en être satisfaite.

HORTENSE.

Quelle audace! Est-ce à vous que je dois mon retour?

ARISTE.

Oui; j'ai sollicité cet ordre de la Cour.
On ne vous perdra point. L'amour & l'hyménée
Y vont fixer vos jours & votre destinée.
On m'a favorisé.

HORTENSE, *avec indignation.*

Qui? vous, perfide ami!
C'eſt dans la trahiſon être bien affermi.
Vous voulez que ma main couronne votre ouvrage!
Mais il faut repouſſer l'injure par l'outrage.
Notre état différent vous rend audacieux :
Vous croyez m'éblouir ; & je lis dans vos yeux
Un eſpoir inſultant fondé ſur mes diſgrâces :
Mais je ne connois point des reſſources ſi baſſes....

ARISTE.

Non, Madame; l'hymen vous garde un ſort plus doux.
D'ailleurs, vous êtes riche.

ARAMONT.

En quoi?

MONROSE.

Que dites vous?

ARISTE.

Qu'il eſt faux que Madame ait été ruinée.

ARAMONT.

Quel conte!

ARISTE.

Cette hiſtoire eſt mal imaginée.
Ce bruit injurieux s'eſt détruit auſſi-tôt.
Chez un homme public ſes biens ſont en dépôt.

HORTENSE.

Qu'entends-je?

CLORINE.

Eſt-il poſſible?

MONROSE.

O ciel! quelle ſurpriſe!

ARISTE, *à Monroſe.*

C'eſt la précaution que votre oncle avoit priſe.
Oui, Monſieur, ce n'eſt plus un ſecret aujourd'hui;
Il eſt juſtifié ; vous l'êtes comme lui.

MONROSE, *transporté.*

Je suis justifié ?

ARISTE.

C'est moi qui vous l'atteste.

MONROSE, *transporté de joie.*

Fortune, c'est assez; je te quitte du reste.
Mes vœux sont épuisés. Mon honneur m'est rendu....
[*A Hortense.*]
Madame, pardonnez à mon cœur éperdu
Ce transport excessif....

ARISTE.

Permettez, je vous prie,
Il est bien juste aussi que je me justifie.
J'ai dû jusqu'à la fin vous cacher des secrets
Où vous auriez pu faire entrer des indiscrets.
Vos amis vous flattoient contre toute apparence.
Lorsque je vous ai vu sans aucune espérance,
J'ai brigué pour moi-même, & j'ai tout obtenu.
C'est depuis quelques jours que j'y suis parvenu;
Mais j'avois mes raisons pour en faire un mystere:
Je voulois obtenir une grâce plus chere.
L'essentiel manquoit à ma félicité.
Après avoir long-tems pressé, sollicité,
Ce n'est que d'aujourd'hui, qu'à force de priere,
Enfin la Cour m'a fait la faveur toute entiere.
Jouissez-en, Monsieur; ses bienfaits sont à vous:
Le Prince m'a permis de vous les céder tous.
Et je vous les remets avec toute la joie....
Souffrez qu'en m'acquittant tout mon cœur se déploie.
[*Il embrasse Monrose.*]

MONROSE.

Monsieur, ce n'est pas-là tout ce que je vous dois.
Mes créanciers....

ARISTE.

Laissons cet incident.

MONROSE.

Je vois
Que c'eſt à vous, Monſieur, que je ſuis redevable.

ARAMONT.

J'ai penſé m'en douter.

HORTENSE.

Que je me ſens coupable !

ARISTE, *à Hortenſe.*

Madame, c'eſt pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main ; vous pouvez vous unir.

HORTENSE.

J'ai des torts avec vous.

ARAMONT.

Bon ! bon ! point de rancune :
Pour moi, je vous réponds que je n'en garde aucune.

ARISTE.

Notre premier devoir nous appelle à la Cour :
Venez, partons ; l'hymen vous attend au retour.

MONROSE.

Ah ! permettez du moins que ma reconnoiſſance
Se manifeſte autant qu'il eſt en ma puiſſance.

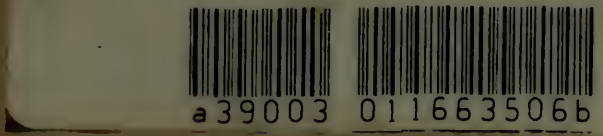
ARISTE.

En vous faiſant jouir du deſtin le plus doux,
Croyez-vous que je ſois moins fortuné que vous ?

MONROSE, *à Hortenſe.*

Ah ! Madame, ſouffrez que mon cœur ſe partage.
[*A Ariſte.*]
Monſieur, je ne puis rien vous offrir davantage.
O Fortune ! je ſens, & j'éprouve à préſent,
Qu'un ami véritable eſt ton plus grand préſent.

Fin du Tome premier.


a39003 011663506b